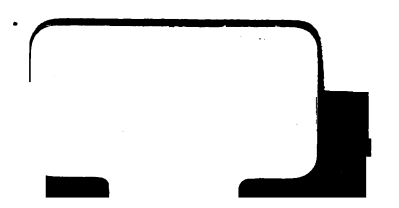





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





2,500/-

3/[illegible]

ESSAIS HISTORIQUES

SUR

L'ORIGINE ET LES PROGRÈS

DE

L'ART DRAMATIQUE EN FRANCE.

Baudrais

ESSAIS HISTORIQUES

SUR

L'ORIGINE ET LES PROGRÈS

DE

L'ART DRAMATIQUE EN FRANCE.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11 ;
Chez BÉLIN, Libraire, rue S. Jacques, et chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, Place du Théatre Italien.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation, et Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

LORSQUE nous fimes paroître notre premier Volume de la *Petite Bibliotheque des Théatres*, nous pensames bien qu'il falloit l'ouvrir par un Discours Préliminaire sur l'Art Dramatique. Les Avant-Propos sont tellement en usage de nos jours, qu'aucun Livre un peu important ne sauroit s'en passer ; mais aussi cette nécessité d'étiquette rend-elle presque toutes les Introductions si ressemblantes les unes aux autres, qu'elles sont réellement devenues presque inutiles. Ce sont ordinairement des especes de Poétiques, dans lesquelles on répete les principes généralement adoptés et universellement connus, ou bien dans lesquelles on s'efforce d'en établir de nouveaux, pour se justifier de les avoir suivis, quelque peu susceptibles qu'ils

soient de faire regle ; et c'est sur-tout dans l'Art Dramatique que ces innovations se multiplient chaque jour. Il ne paroît gueres d'Œuvres de Théatre, ni même de Pieces particulieres, qui ne soient précédées d'une telle Poétique.

Au lieu de nous conformer à cet usage, en commençant notre Collection, nous avons préféré de donner une suite de faits, d'après lesquels on pût observer les progrès de l'Art Dramatique, depuis son origine parmi nous. Nous avons remonté jusqu'aux Romains, et des Romains jusques aux Grecs, parce que cet Art n'est chez nous qu'une imitation de ce qu'il fut chez ces deux Nations, modeles, en tout, de toutes les autres Nations du monde. On convient assez généralement aujourd'hui, que nous avons égalé Athenes et Rome en plusieurs choses ; mais que nous les avons infini-

ment surpassées dans l'Art Dramatique, et que, dans cet Art, nous sommes enfin, à notre tour, parvenus au point de perfection qui peut être désormais regardé comme le modele de toutes les Nations.

Nous parcourrons les différentes époques de l'Art, jusques à celle de ses chef-d'œuvres qui formeront notre Collection. On verra que chez nous, comme chez les Romains et les Grecs, la Religion contribua beaucoup à sa naissance, et qu'il eut une enfance très-longue, quoiqu'il pût d'abord se fortifier de la maturité qu'il avoit acquise chez eux. On devroit être étonné qu'il ne se soit pas trouvé, en France, dès le quatorzieme siecle, quelqu'un capable de sentir les beautés de Sophocle et d'Euripide, d'Aristophane et de Ménandre, de Séneque et de Plaute, et de les faire passer dans notre Langue : on les auroit sans doute bientôt imitées,

au lieu de s'en tenir si long-tems aux farces de Thespis ; mais tel est le sort de toutes les institutions humaines : elles ne doivent que difficilement atteindre à la perfection.

Nous avons été puissamment aidés dans nos recherches, par celles qu'ont faites avant nous sur cette matiere, Parfaict, Beauchamps, le Duc de La Valliere, et particulierement les Auteurs de l'Histoire universelle des Théatres ; et nous n'avons pas cru pouvoir faire mieux, que de rapporter, en entier, les Extraits qu'a donné M. Le Grand, dans ses Fabliaux, des Pieces que nous avons regardées, avec lui, comme quelques-uns de nos premiers Ouvrages Dramatiques.

ESSAIS HISTORIQUES

SUR

L'ORIGINE ET LES PROGRÈS

DE

L'ART DRAMATIQUE EN FRANCE.

PRESQUE tous les Arts d'utilité et d'agrément nous viennent des Grecs ; plusieurs même n'ont fait que dégénérer parmi nous : cependant il en est quelques-uns que nous avons su perfectionner ; c'est-à-dire, que nous avons su rapprocher de notre nature. L'origine de l'Art Dramatique se perd dans la nuit des tems. On en trouve des traces chez toutes les Nations, en remontant à la plus haute antiquité. Le besoin de s'occuper, pour vaincre l'ennui qui assiégea l'homme partout et dans tous les tems, fit naître en lui le goût de ce que nous avons appellé les Arts, qui ne sont et ne purent être que l'imi-

tation de la Nature. C'est ainsi que furent inventés, ou plutôt copiés d'après elle, les exercices *Gymniques* et *Scéniques*, chez les Grecs, et, sans doute, d'autres jeux semblables ou équivalens, chez tous les Peuples, depuis la primitive réunion des hommes en société. Dans l'état de solitude même, l'homme avoit déja le penchant imitateur : il observoit et répétoit déja ce que tous les êtres animés, soit par la vie, comme lui, ou par la seule végétation, offroient à ses regards, d'utile à leur conservation et à leur bonheur. De-là cet Art de l'attaque et de la défense pour vaincre et conquérir sa proie, lorsqu'il falloit encore qu'il la combattît corps-à-corps ; de-là ce même Art appliqué à combattre et détruire son semblable, lorsqu'il eut surpassé ses modeles en adresse et en férocité.

Telle est l'origine de ces premiers jeux, que dans des tems plus calmes on a remplacés par d'autres jeux, moins cruels ; mais qui conservoient encore des traces de l'ancienne barbarie.

Les jeux *Isthmiques* ou *Isthmiens*, institués en l'honneur de Neptune, et remis en vigueur par Thésée, Roi d'Athenes, qui régnoit 1200

ans avant l'Ere Chrétienne, furent les premiers jeux où il y ait eu des combats de Poésie et de Musique. On y introduisit des Spectacles de Chasse, dans lesquels on faisoit paroître les animaux les plus rares, que l'on y conduisoit de toutes les parties du monde connu; et ce sont ces jeux qui, dans la suite, servirent d'époque aux Corinthiens et aux Habitans de l'Isthme de Corinthe.

Huit siecles après Thésée, Périclès institua un nouveau combat de Poésie et de Musique, qui faisoit partie des Fêtes Panathénées, que l'on célébroit en l'honneur de Minerve. On y représenta des Pieces Dramatiques. Chaque Poëte pouvoit y en produire jusqu'au nombre de quatre; et cet assemblage s'appelloit *Tétralogie*. Le prix du vainqueur étoit une couronne de branches d'olivier et un baril de la meilleure huile; dons que l'on devoit à la Déesse à la gloire de laquelle ces jeux se célébroient. Nous ne savons pas quelles étoient ces Pieces Dramatiques: il n'y avoit encore alors aucun genre distinct. La Tragédie, dans son origine, les confondoit tous. Ce ne fut que par la suite que l'Art eut ses divisions.

DE LA TRAGÉDIE.

QUOIQU'IL fût très-naturel de penser que la Tragédie ait pris naissance dans les jeux des Anciens, puisqu'en effet elle semble n'en être qu'une image perfectionnée, que le penchant à l'imitation, et, sur-tout, à la variété des objets imités, a suggérée à l'homme; puisqu'en effet elle n'est que le combat des passions, et que ces premiers jeux n'étoient que les combats du corps et de l'esprit : cependant, une vieille tradition, généralement adoptée, lui fait devoir son origine au hasard. On raconte qu'un certain Icarius, propriétaire d'un village de l'Attique, qui, depuis, prit son nom, et qui, le premier, sut cultiver la vigne, ayant trouvé un jour un bouc qui mangeoit ses raisins, le tua et le partagea à ses paysans; que ceux-ci, en signe d'allégresse, se parerent de pampres, s'armerent de branches d'arbres, et danserent autour de l'animal destructeur. On ajoute que ce divertissement amusa beaucoup les Spectateurs, et que, dans toute

la contrée, il devint en usage, chaque année, pendant les vendanges. Comme ces paysans s'enivroient ordinairement dans la Fête, et que la plupart avoient à se plaindre de ceux des Athéniens qui possédoient des biens à la campagne; ils s'abandonnoient, sans réserve, à leurs ressentimens, bravoient leurs oppresseurs, alloient à leurs portes, les nommoient hautement et les déféroient aux murmures de la foule qui les suivoit. Les Chefs de la Justice autoriserent même cette réclamation annuelle du peuple opprimé, et la crainte du châtiment, et la honte du blâme faisoient cesser les violences. Ce moyen parut un remede sûr contre le désordre, et la danse du bouc fut introduite à Athenes. On y fit venir les paysans, qui l'exécuterent dans une prairie, près d'un bosquet de peupliers que l'on nommoit *Œgyron*, et dont les arbres servirent au peuple à construire les échaffauds sur lesquels il assistoit à ce spectacle. La prairie étoit près du Temple de Bacchus, et ce voisinage et l'origine de ce divertissement le firent enfin entrer dans le culte du Dieu du vin. Pendant le sacrifice, le Peuple et les Prêtres chantoient en chœur des hymnes

qui, du nom de la victime, prirent celui de *Tragédie*, ou *chant du bouc*. Ces fêtes continuerent à s'exécuter, non-seulement dans les Temples ; mais même dans les Villages, où l'on promenoit un homme, travesti en Silène, monté sur un âne, et suivi d'une troupe de gens qui, le verre à la main, fredonnoient des vers à la louange de Bacchus.

Ces hymnes étoient un chant monotone qui finit par endormir les Auditeurs. Epigènes, Sicyonien, fut le premier qui conçut l'idée de donner une forme nouvelle à cette sorte de spectacle. Il fit une Tragédie qu'il intitula, *Bacchus ;* mais qui avoit si peu de rapport avec le Dieu, et qui parut si fort au-dessous du sujet, que quelques-uns des Spectateurs s'écrierent à la représentation : *Nihil ad Bacchum ; il n'y a rien pour Bacchus.* Cette critique, dans un tems où l'on n'avoit encore aucune connoissance de l'Art Dramatique, prouve bien que le germe en existoit déja dans l'ame des Grecs.

Thespis, né à Icarie, ville de l'Attique, fatigué, comme ses concitoyens, des chansonnettes ou hymnes que le chœur répétoit pour l'honneur

de Bacchus ; mais pour l'ennui du peuple, essaya d'introduire dans ces Pieces un Acteur qui vint faire quelque récit. Cette nouveauté plut ; et il en composa plusieurs, qu'il alla représenter, de Bourgade en Bourgade, monté sur une charette, du haut de laquelle il déclamoit, ayant le visage barbouillé de lie, ainsi que les personnages qui l'accompagnoient. Cette Troupe se plâtra et se farda ensuite ; puis elle se couvrit la figure de feuilles de pourpier, et, enfin, elle parut le visage seulement enveloppé d'un voile.

Thespis traita, comme Epigènes, des sujets étrangers à Bacchus. Ces deux Poëtes employerent contre les vices et les sottises de leurs contemporains, les mêmes armes qu'avoient employées les compagnons d'Icarius contre les Bourgeois d'Athenes. On commençoit à s'y accoutumer, lorsque Solon s'opposa à cette innovation. Il fit défendre à Thespis, non-seulement de composer, mais même d'enseigner l'Art de faire des Tragédies à Athenes. Cependant on lui en attribue trois : *Certamen Peliæ*, ou *Phorbas*, *Sacri Juvenes* et *Pentheus*; et l'on sait qu'il eut

pour éleve Phrynique, Athénien, que l'on regarde comme le premier qui tira de l'Histoire les sujets de ses Tragédies, qui introduisit sur le Théatre des personnages de femmes, et qui inventa le vers tétramétre. Phrynique fut condamné, par ses concitoyens, à une amende de mille drachmes, pour avoir fait une Piece intitulée : *Miletum à Dario Captum ; la ville de Milet prise par Darius.* On le trouva d'autant plus coupable, qu'il avoit arraché des larmes à tous ses Spectateurs, au moment où il peignoit la désolation de cette ville, et il fut tout-à-la-fois victime de la fierté des Athéniens et du plaisir qu'il leur avoit causé ; mais qu'ils oublierent pour donner un exemple de leur haine contre les Perses. Cependant il devint Général d'armée ; et l'on prétend qu'il ne dut cet emploi qu'à la force et à la véhémence qu'il avoit mises dans ses Tragédies. On en cite neuf, qui sont : *Plueronia*, *Ægyptii*, *Alcestus*, *Anthæus*, *Actæon*, *Lybies Dicæi*, ou *Persæ*, *Synthoci* et *Danaïdes.*

Alcée, autre Poëte Athénien, tint, selon plusieurs Historiens, le premier rang parmi les

Auteurs Tragiques de ce tems-là. Cependant, nous ne connoissons que les titres de deux de ses Pieces : *Cælum* et *Endymion.*

Chærilus composa cent cinquante Tragédies, et fut treize fois couronné vainqueur. Le prix du combat en rappelloit toujours l'origine, qui remontoit aux Fêtes de Bacchus, et il consistoit en un bouc, ou un outre de vin. Nous ne connoissons de toutes les Pieces de Chærilus, que le nom d'une seule : *Alope.* On croit que ce fut lui qui le premier décora la scene, et donna aux Acteurs le costume des personnages qu'il leur faisoit représenter; mais c'est tout ce que l'on sait de lui.

Céphisodore est mis aussi au nombre des Auteurs de l'ancienne Tragédie. On lui attribue *Antilais*, *Amazones*, *Trophonius Deus* et *Sus.* Jusques-là, la Tragédie n'étoit encore qu'une sorte de Dithyrambe, dans lequel Thespis n'avoit introduit qu'un seul interlocuteur, et ses successeurs n'y en avoient point ajouté. Eschyle parut et créa l'action tragique, qu'il divisa en actes ou épisodes, qui renfermerent l'exposition du sujet, l'intrigue ou nœud, et le dénouement.

Il conserva le chœur primitif; mais simplement comme un accessoire, qu'il lia et intéressa à l'action. Ce chœur alors remplissoit les intervalles où les principaux personnages étoient censés agir hors de la scene, et il s'entretenoit de ce qui venoit de se passer et de ce qui devoit arriver. Ce chœur avoit un chef, nommé *Coryphée*, qui donnoit le ton à tous. Il étoit placé au centre et dans une situation plus élevée que le reste, pour être vu et entendu facilement. On le chaussoit d'une sandale de fer, et il frappoit du pied et battoit des mains, ou se servoit de coquilles, d'écailles, d'ossemens, qui faisoient, à-peu-près, l'effet de nos castagnettes, et marquoient la mesure des tems que le chœur devoit observer. Il employoit aussi au même usage divers instrumens bruyans, tels que le tambour, la cymbale, le sistre, &c. Quelquefois le chœur accompagnoit les personnages, et partageoit les plaintes qu'excitoient les malheurs dont ils étoient frappés. Cet usage étoit fondé sur l'intérêt que les peuples doivent prendre aux destins des Princes; et il avoit l'avantage de ne jamais laisser le Théatre vuide, de varier le Spec-

tacle, d'en augmenter la pompe, par la Musique et les Danses, et, enfin, de donner aux Spectateurs des instructions qui sortoient toujours du sujet.

Par le degré de perfection qu'Eschyle donna à la Tragédie, il doit être regardé comme le premier Auteur Dramatique des Grecs. Né de l'une des meilleures familles de l'Attique, il prit, fort jeune, le parti des armes, et se distingua à Marathon et à Salamine. Il avoit été Disciple de Pythagore, et, dès l'âge de vingt-cinq ans, il disputa les prix de Poésie. Il fut le premier qui fit paroître deux personnages sur la scene, et qui leur donna des manteaux et des robes à longue queue. Il inventa l'*Arbylas*, sorte de chaussure, en forme de sandale; et, ensuite, le Cothurne. Pausanias dit qu'Eschyle, encore adolescent, s'étant endormi près d'une vigne, Bacchus lui apparut en songe, et lui ordonna de composer des Tragédies. Le goût d'Eschyle pour le vin donna, sans doute, lieu à cette Fable. Il écrivoit en buvant, et invoquoit, moins Apollon que Bacchus, rapportent Callisthène et Plutarque. « Quelque soit le Dieu qui

» lui ait inspiré ses vers, ils sont pleins de natu-
» rel, de chaleur et d'énergie, disent les Au-
» teurs de l'Histoire universelle des Théatres.
» Quelquefois, cependant, on lui reproche,
» et avec raison, de semer dans ses Pieces des
» traits durs, gigantesques, et d'être trop fou-
» gueux dans sa marche; mais il ne faut pas
» perdre de vue, que la Tragédie, chez Eschyle,
» étoit la Tragédie naissante, et destituée de cet
» agrément que l'Art et le tems ajoutent aux in-
» ventions nouvelles. »

Le Pere Brumoy prétend qu'Eschyle a moins perfectionné la Tragédie d'après Thespis et ses autres prédécesseurs, qu'il n'en a pris le véritable modele dans Homere : il croit même que la Tragédie devoit déja beaucoup à l'Epopée, avant Eschyle. « En effet, dit-il, le passage de
» l'Epopée à la Tragédie est plus naturel que
» celui des chœurs simples de Bacchus à l'inven-
» tion de Thespis, si cependant cela même n'est
» pas dû à Homere. C'est une justice que lui ren-
» doit Eschyle lui-même, qui avoit coutume de
» dire que ses Pieces n'étoient que des reliefs des
» festins étalés dans l'Iliade et dans l'Odyssée. »

Eschyle

Eschyle composa quatre-vingt-dix Tragédies, et fut vingt-huit fois couronné vainqueur dans les jeux de Poésie. Il fut, cependant, vaincu dans un combat d'Elégie, sur les braves de Marathon, par Sophocle, qui alors étoit très-jeune, et il se retira en Sicile, chez Hiéron, protecteur et ami des Savans mécontens d'Athenes. Il y fit même, dit-on, une Tragédie, dont le titre étoit *Ætna*, nom d'une nouvelle Ville qu'Hiéron avoit bâtie. Il vécut trois ans, comblé d'honneurs à la Cour de ce Roi, et y mourut d'un accident assez singulier. Un aigle ayant enlevé une tortue, et ne pouvant tirer la chair de dessous l'écaille, la lui laissa tomber sur la tête, et le tua. Ainsi parut se vérifier un prétendu oracle de Delphes, qui avoit annoncé qu'un trait lancé du Ciel avanceroit la mort d'Eschyle. On honora sa mémoire par une statue d'airain. Ses Pieces furent déposées dans le trésor public, pour être lues souvent aux Comédiens; et l'enthousiasme qu'elles exciterent chez les Athéniens, les porta jusqu'à publier un décret, par lequel l'Etat s'engageoit à faire la dépense de leurs représentations. De toutes

ses Pieces, il ne nous en est parvenu que sept, qui sont : *Prométhée lié*, *Les sept Chefs au siége de Thébes*, *Les Perses*, *Agamemnon*, *Les Coëphores*, *Les Euménides* et *Les Suppliantes*.

Philostrate, dans la vie d'Apollonius, nous dit (Traduction des Auteurs de l'Histoire universelle des Théatres) « qu'Eschyle, trouvant » la Tragédie trop confuse et trop cruelle, la » modéra un peu ; car il réduisit en un seul » corps les chœurs qui étoient séparés, il sup- » prima les ridicules et fréquentes réponses des » Histrions ; il ne voulut pas qu'il se passât de » meurtres sur la scene, et que l'on y tuât des » hommes en présence du peuple. De plus, il » ajouta des habits héroïques, un appareil plus » brillant, et, enfin, un Théatre d'où les Ac- » teurs, plus élevés, seroient mieux vus et » mieux entendus par les Spectateurs. D'après » cela, les Athéniens l'appellerent *le Pere de la* » *Tragédie* ; et, après sa mort, ils l'invoquoient » dans les Fêtes Dyonisiennes. »

Ce premier Théatre, que les Grecs durent à Eschyle, fut consacré à Bacchus, pour apprendre à la postérité que les vendanges avoient

fait naître la Tragédie ; mais ce n'étoit d'abord qu'une charpente informe, que l'on couvroit de toiles. Un jour qu'elle étoit trop chargée, elle fondit, tout-à-coup. Cet accident engagea les Athéniens à reconstruire cet édifice solidement ; et, dans la suite, ils lui donnerent la plus grande magnificence.

Eschyle eut pour successeurs, dans l'Art Dramatique, deux fils et cinq neveux. Euphorion, son fils aîné, composa quelques Pieces, dont on n'a pas même conservé les titres, et il remporta quatre couronnes, avec les Tragédies d'Eschyle. Bion, son second fils, est mis au nombre des Poëtes *Tharsiques* ; c'est-à-dire, Railleurs. On ne sait pas non plus quelles sont les Pieces qu'il a laissées. Philocles, fils d'une sœur d'Eschyle, fut l'Auteur de cent Pieces, desquelles les noms de sept, seulement, sont venus jusqu'à nous : *Erigone*, *Nauplius*, *Œdipus*, *Œneus*, *Priamus*, *Penelopes* et *Philoctetes*. Il eut aussi deux fils, qui coururent la même carriere. Morsinus fut Médecin et Poëte ; mais il ne nous reste rien de lui. Philippides eut beaucoup de célébrité dans la Comédie, et mourut,

comme on a prétendu qu'étoit mort Sophocle, de joie d'avoir remporté un prix à un âge fort avancé. On n'en sait pas davantage sur son compte. Astydamas, fils de Morsinus, et Disciple d'Isocrate, composa deux cents quarante Pieces, et fut quinze fois couronné vainqueur. Aucune de ses Pieces ne nous est connue; mais il eut un fils qui porta le même nom, et dont les titres de huit Tragédies nous sont parvenus : *Hercules*, *Satyricus*, *Ajax furens*, *Bellérophontes*, *Tyro*, *Alcmena*, *Phœnix* et *Palamedes*.

Cratinas, né à Plius, petite ville du Péloponèse, composa trente-deux Pieces, tant Tragiques que Satyriques, et dont chacune lui valut une couronne. Ce fut à la représentation de l'une d'elles, à Athenes, que s'écroula, par trop de charge, l'espece d'amphithéatre sur lequel les Spectateurs étoient assis, et dont Eschyle avoit donné l'idée.

Ion, de l'isle de Chio, fit, à ce que l'on croit, quarante Pieces de Théatre. Sa premiere fut jouée vers la quatre-vingt-deuxieme Olympiade; mais il ne nous en reste pas même le titre d'une seùle.

Sophocle opéra une seconde révolution dans

la Tragédie. Ce fut lui qui y introduisit un troisieme Acteur, et il reporta au nombre de quinze les personnages du chœur qu'Eschyle avoit réduits à douze. Il donna des souliers blancs à ses Danseurs, afin que leurs pas en parussent plus brillans. Il voulut qu'aux jeux de Poésie, une Tragédie ne pût disputer le prix qu'à une Tragédie ; et, dans cet Art, il surpassa de beaucoup Eschyle, dont il avoit été l'écolier.

Sophocle naquit à Colone, bourg de l'Attique, la deuxieme année de la soixante-onzieme Olympiade ; et l'on le vit, dans la suite, célébrer le lieu de sa naissance, par sa Tragédie d'*Œdipe à Colone*.

Comme Eschyle, il tint quelque tems un rang distingué parmi les défenseurs de son pays : il commanda une armée avec Périclès, et revint triomphant d'une attaque contre les Lacédémoniens. Il fit cent vingt Tragédies, et fut couronné vingt-quatre fois. De ce nombre immense de chef-d'œuvres, il ne nous en reste que sept : *Les Trachiniennes*, *Œdipe Roi*, *Electre*; *Philoctete*, *Ajax furieux*, *Antigone* et *Œdipe à Colone*.

Sophocle ne représenta pas toujours lui-

même ses Pieces, comme le faisoient les autres Poëtes ses prédécesseurs et ses contemporains : la foiblesse de sa voix l'en empêchoit ; mais ce fut lui qui fit faire le plus grand pas à la Tragédie, et ses Pieces servirent de modele à Aristote pour tracer les regles de sa Poétique. La douceur de ses vers le fit surnommer l'Abeille ; et, pour transmettre cet éloge à la postérité, on grava un essaim sur son tombeau. Pline et Valére Maxime prétendent qu'il mourut à quatre-vingt-quinze ans, de la joie excessive qu'il ressentit d'avoir encore remporté un prix de Poésie à cet âge. D'autres disent qu'il rendit l'ame en récitant son *Antigone*, faute de pouvoir reprendre haleine après un effort violent qu'il fit pour prononcer, de suite, une longue période. Mais Lucien croit qu'il fut étranglé en avalant un grain de raisin ; et il le prouve par ce passage de Sotades :

Sophocles grana vorans uvæ, strangulatus interiit.

Sophocle eut quatre fils, qui, lassés de la longue dépendance où la grande durée de ses jours les tenoit, le déférerent à la Justice,

comme incapable de gouverner sa famille et d'administrer ses biens. Pour toute réponse, il demanda que l'on lui permît de lire sa derniere Tragédie ; c'étoit *Œdipe à Colone*. Il fut comblé d'éloges, reconduit chez lui avec acclamation, et ses fils furent couverts de confusion. On croit même qu'il fit une Comédie sur cet événement ; et l'on sait qu'il résista au desir de plusieurs Rois, qui voulurent l'attirer à leur Cour, afin qu'il y pût couler paisiblement ses vieux jours.

Antiphon, l'un des fils de Sophocle, fut l'un des Poëtes Tragiques contemporains de son pere, à ce que dit Plutarque ; mais nous ne connoissons aucune de ses Pieces.

Iophon, le dernier des fils de Sophocle, a aussi composé quelques Tragédies, dont il n'est resté aucun titre.

Sophocle eut aussi deux neveux qui porterent son nom. On croit que le premier fit quarante Tragédies, et fut couronné dix fois. On attribue au second quinze Pieces, tant Tragiques que Lyriques, et l'on ne sait rien de plus sur tous les deux.

Euripide fit encore éprouver un nouveau chan-

gement à la Tragédie : il supprima les Prologues, et fondit dans les Pieces l'exposition du sujet. Il fut aussi le premier qui y introduisit la Philosophie. Né à Phyla, bourg de l'Attique, il avoit été Disciple d'Anaxagore, et intimement lié avec Socrate ; il avoit découvert les Ouvrages d'Héraclite, cachés dans le Temple de Diane, et c'est au commerce de ces Sages et à la lecture de leurs écrits, qu'il dut la morale lumineuse dont il éclaira la scene. Dans sa jeunesse, son pere le destina aux jeux des Athletes : il combattit aux Fêtes de Cérès, et fut déclaré vainqueur ; mais il renonça aux exercices du corps, pour s'occuper de ceux de l'esprit. Il cultiva la Peinture avec succès ; cependant il l'abandonna pour se livrer entiérement au Théatre. Quelques Auteurs disent qu'il composa quatre-vingt-douze Pieces, et fut couronné quinze fois ; mais l'opinion commune ne lui en attribue que soixante et quinze, et l'on croit que, par l'iniquité de ses juges, il ne fut que cinq fois vainqueur. Il ne nous reste de lui que dix-neuf Pieces entieres, qui sont : *Electre*, *Hippolyte*, *Iphigénie en Aulide*, *Iphigénie en Tauride*, *Al-*

ceste, *Hécube*, *Oreste*, *Les Phéniciennes*, *Médée*, *Andromaque*, *Les Suppliantes ou les Argiennes*, *Rhésus*, *Les Troyennes*, *Les Bacchantes*, *Les Héraclides*, *Hélene*, *Ion*, *Hercule furieux* et *Le Cyclope*.

La Chronique des Marbres d'Oxford porte le nombre des Pieces restées d'Euripide à soixante-quinze; et nous trouvons, dans les notes qui suivent sa Vie, au-devant de la Traduction de ses Œuvres, par M. Prévôt, les titres de quatorze Pieces, dont nous ne connoissons rien de plus. Ce sont *Ménalippe*, qu'il fit à l'honneur d'Anaxagore, et pour exposer sa Doctrine; *Danaé*, *Ixion*, *Bellérophon*, *Œnée*, *Méléagre*, *Autolycas*, *Les Phrygiens*, *Palamède*, *Phaéton*, *Eole*, *Erechtrée*, *Archélaus*; Piece faite à la Cour de ce Roi de Macédoine, pour célébrer les bienfaits dont il honoroit le Poëte, et *Alcméon* ou *Alcmène*. On indique encore quelques fragmens d'autres Pieces, dont les titres sont inconnus; mais M. Prévôt croit qu'un fils d'Euripide, et qui portoit le même nom, pourroit bien avoir eu part aux dernieres qu'il fit jouer après sa mort.

Les mœurs d'Euripide étoient dures, et son caractere farouche. Cependant on sait que ce fut lui qui peignit l'amour des couleurs les plus fortes et les plus vraies. Il excelloit, sur-tout, dans l'Art d'employer l'éloquence et la politique. Aristote l'appelle *le plus Tragique des Poëtes*; Longin trouve son style sublime, et Plutarque dit qu'après la défaite des Athéniens par les Syracusains, plusieurs des vaincus durent leur salut à Euripide.

« Les Siciliens étoient très-grands admirateurs » des vers de ce Poëte : ils apprenoient tous » ceux que savoient leurs prisonniers, et plu- » sieurs d'entr'eux en furent récompensés par » l'obtention de leur liberté. Quelques autres, » dispersés après le combat, et errans de ville » en ville, gagnoient leur vie en répétant quel- » ques morceaux du même Auteur. Il existoit » encore; et ces Grecs, de retour à Athenes, » venoient mettre à ses pieds le tribut de leur » reconnoissance. » (Traduction des Auteurs de l'Histoire universelle des Théatres.)

Euripide mourut des suites d'un accident fort tragique, à la Cour d'Archélaüs, où il avoit été

comblé d'honneurs pendant trois ans qu'il y passa.

Un soir, se retirant après avoir soupé avec le Roi, il fut déchiré par des chiens, lâchés contre lui. On donne différentes interprétations aux causes de cette mort funeste. Que les rivaux de sa gloire en fussent les auteurs, comme on l'a cru, ou que l'on ne doive l'attribuer qu'au hasard ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'Archélaüs en eut la plus vive douleur ; qu'il se fit raser la tête, ainsi qu'on le faisoit dans les deuils, et qu'il honora sa mémoire par de magnifiques funérailles. Il lui érigea un tombeau, près de Pella, sa Capitale ; et les Athéniens qui envoyerent des Ambassadeurs pour redemander sa cendre, ne purent l'obtenir, et ne trouverent de consolation qu'en lui consacrant un cénotaphe vuide et des statues, et en déposant ses Ouvrages dans les Archives publiques. C'est de-là qu'ils furent tirés pour orner la Bibliotheque d'Alexandrie, du tems de Ptolomée, Roi d'Egypte. « Au rapport de Galien, dit le Pere » Brumoy, il les demanda aux Athéniens, qui » les lui refuserent. Il leur refusa, à son tour,

» des bleds, dans un besoin, jusqu'à ce qu'ayant » enfin reçu ce qu'il demandoit, il oublia le » refus et la mauvaise grace du présent, témoi- » gna noblement sa reconnoissance, et permit » aux Athéniens d'emporter autant de bled » qu'il leur plairoit, sans payer le tribut ordi- » naire. ».

On sait qu'Alexandre aimoit à lire Euripide. Socrate, qui ne fréquentoit point le Spectacle, se plaisoit à y aller, lorsqu'on jouoit les Pieces de cet Auteur, que l'on avoit surnommé le *Poëte Philosophe*. Démosthène s'étoit formé par leur lecture. Cicéron les lisoit quand ses assassins l'atteignirent.

Euripide et Sophocle s'étoient brouillés dans leur jeunesse; mais ils se raccommoderent, et lorsque ce dernier apprit la mort de son rival, il prit le deuil et le fit prendre à tous ses Acteurs; et à la représentation de ses Pieces, il les fit paroître sur la scene en habits lugubres.

Euripide eut aussi un neveu, connu parmi les Auteurs Tragiques, sous le même nom. On cite de lui un *Oreste*, une *Médée* et une *Polixene*.

Il y eut un Aristarque de Tégée, ville d'Arcadie,

cadie, qui composa soixante et douze Tragédies; mais qui ne fut couronné que deux fois. On ne connoît point d'autres Pieces de lui que l'*Achille*, traduit par Ennius, et que les Romains appellerent l'*Achille d'Ennius Aristarque.* Cet Aristarque vécut plus de cent ans. Samuel Petit le croit l'Auteur du *Rhésus* attribué à Euripide.

Achée d'Erétrée fit quarante-trois Tragédies, et ne remporta qu'un seul prix. Rien n'en est connu, excepté une Piece satyrique, intitulée *Alcméon*, et citée par Athénée.

Chéréphon, Athénien, et intime ami de Socrate, se trouve aussi au nombre des Poëtes Dramatiques contemporains d'Euripide; mais on ne sait pas quels furent ses Ouvrages.

Deux Carcinus composerent des Tragédies. Le premier étoit d'Agrigente; et Aristote nous dit qu'il mourut de la piqûre d'un serpent, dans un bois où il méditoit sur une de ses Pieces. Diodore loue beaucoup la seule qu'il cite : *Cérès cherchant Proserpine.* Le second Carcinus étoit d'Athenes : il fit cent soixante Tragédies, et remporta un seul prix. Il fut contemporain de Philippe de Macédoine. Athénée ne cite, de toutes les

Pieces de ce Carcinus, qu'un *Achille* et une *Semélé*; mais, en parlant de son style entortillé, on cite encore un *Oreste*, Tragédie, dans laquelle ce Prince avoue son matricide, de la maniere la plus énigmatique. Aristophane, dans sa Comédie de *La Paix*, fronde impitoyablement ce Carcinus et deux de ses fils. Nous ignorons s'ils firent aussi des Ouvrages de Théatre.

Il y eut deux Poëtes, connus sous le nom de Nicomaque; l'un, d'Athenes, composa des Tragédies, avec lesquelles il vainquit, plusieurs fois, Euripide et Théognis, quoiqu'elles en fussent généralement regardées comme indignes : son *Œdipe* est la seule dont on ait fait quelque cas, et dont le titre soit conservé. L'autre Nicomaque étoit d'Alexandrie, et fit onze Tragédies; mais le nom d'aucune n'est resté. Celles de Théognis ne sont pas plus connues.

Sthénélus, leur contemporain, en fit aussi qui n'ont pas davantage échappé au tems. Cependant Lysias et Aristote parlent de lui, et Aristophane compare ses expressions au sel et au vinaigre.

Denys, tyran de Sicile, voulut être compté

au nombre des Auteurs Tragiques. Lucien dit qu'il sut se procurer les Tablettes sur lesquelles Eschyle écrivit ses Pieces ; et que, possesseur de ces Tablettes, il se crut avoir le talent de celui à qui elles avoient appartenu ; mais il trouva peu de personnes qui en convinssent. Le Poëte Philoxène, courtisan, fort complaisant, sur toute autre chose, ne put trouver bons les vers de Denys, qui l'envoya aux *Carrieres*, prison publique, en lui confiant une de ses Pieces, pour qu'il la corrigeât, ajoute Plutarque. Philoxène la ratura entiérement. Cependant, à quelque tems de-là, persuadé que cette punition le rendroit plus circonspect, Denys le rappella, et lui lut une nouvelle Piece, en lui demandant encore son avis. Pour toute réponse, Philoxène dit au Capitaine des Gardes : *Remenez-moi aux Carrieres*. Cette fermeté plut enfin au Tyran, qui lui fit grace, et lui rendit son amitié. La flatterie prévalut dans la suite ; car Pline prétend que Denys mourut de joie de s'être vu couronné, pour l'une de ses Tragédies. Le titre d'aucune de ses Pieces n'est venu jusqu'à nous. Plutarque assure

qu'Antiphon, fils de Sophocle, eut part à toutes.

Ce même Philoxène eut beaucoup de succès dans ce genre. Suidas l'appelle *Maître en fait de Tragédies*. Il étoit né à Cythere, et il se fit remettre une seconde fois aux Carrieres, pour avoir été surpris avec une joueuse de flûte, nommée Galatée, et entretenue par Denys. Pendant cette seconde détention, il composa sa Tragédie du *Cyclope*, la seule dont le titre nous soit parvenu. Il y peignit Denys, dans le personnage de Polyphème; Galatée, sous son propre nom, et lui-même, sous celui d'Ulysse. Il trouva moyen de s'échapper et de se réfugier à Tarente, d'où Denys ne put le faire revenir, quelques sollicitations qu'il employât.

On place aussi Mélitus, Athénien, qui fut l'un des Juges de Socrate, au rang des Auteurs Tragiques; mais on ne cite aucune de ses Pieces.

Il nous reste de Timésitée les titres de treize Tragédies: *Castor et Pollux*, *Les Danaïdes*, *La Rançon d'Hector*, *Ixion*, *Capanée*, *Memnon*, *Procus*, *Les Descendans de Jupiter*, *La Réclama-*

tion *d'Hélene*, *Oreste*, *Pylade*; et l'on sait qu'il en fit encore plusieurs autres, dont les noms sont perdus.

Polyide, Poëte et Musicien, Peintre et Sophiste, fit une *Iphigénie en Tauride*, qu'Aristote préfere à celle d'Euripide; et il cite, sur-tout, pour appuyer ses éloges, la reconnoissance simple et ingénieuse d'Oreste et d'Iphigénie, au moment où le frere va être sacrifié par sa sœur. *Comme ma sœur a été immolée à Diane*, s'écrie Oreste, *il faut donc aussi que je lui sois immolé !*

On trouve deux Poëtes Dramatiques, sous le nom de Diogène. Le premier, surnommé Œnomaüs, étoit d'Athenes. On lui attribue, *Achille*, *Hélene*, *Hercule*, *Thyeste*, *Médée*, *Œdipe* et *Sémélé*. Le second étoit d'Alexandrie. Il composa des Tragédies, dès sa plus tendre jeunesse, dit Strabon; mais on n'en connoît aucune.

On ne connoît pas plus celles de leurs contemporains Mélanthius et Diocégène, dont parlent Plutarque, Harpocration et Suidas.

Spintharus, originaire d'Héraclée, est cité pour son *Hercules ardens* et sa *Semele fulminata*.

Théodecte, de Lycie, Disciple de Platon, d'Aristote et d'Isocrate, fit des Tragédies, dont Aristote ne cite que *Philoctète*. Il avoit une mémoire si prodigieuse, dit Fabius, qu'il récitoit, sur le champ, des Pieces fort longues, dont il n'avoit entendu qu'une seule lecture.

Alexandre, traversant la Lydie pour aller combattre les Perses, s'arrêta à Phasélide. Il y vit une statue de Théodecte; et, se rappellant qu'il avoit été son condisciple sous Aristote, il lui mit une couronne sur la tête, et l'honora, comme on honoroit les morts de distinction.

Le célebre Orateur et Historien Théopompe, de l'isle de Chio, Disciple de Socrate, et qui remporta le prix décerné par Arthémise, au plus bel Eloge funebre de Mausole, son époux, fit aussi une Tragédie, intitulée *Mausole*. Aulugelle assure que, de son tems, on la lisoit encore, et qu'elle étoit plus estimée que le Discours en prose qu'avoit fait Théopompe à l'honneur de ce Prince.

On attribue trente-sept Tragédies à Isocrate; mais on n'en cite aucune. On a prétendu même qu'elles étoient d'un certain Apharaïs, fils

adoptif et Disciple de cet Orateur. Plutarque, qui en parle, cite aussi comme Auteur de quelques Tragédies, qu'il ne nomme pas, un Asclépiade, autre Disciple d'Isocrate.

Chéréma, Disciple de Socrate, fit plusieurs Tragédies, dont les noms de trois seulement sont restés : *Penthée*, *Alphésibée*, *l'Hippocentaure*. Aristote dit que cette derniere étoit une rapsodie de vers de toutes mesures.

Néophon, Sicyonien, fut Auteur de cent vingt Pieces, toutes inconnues. Plusieurs Ecrivains lui ont attribué la *Médée* d'Euripide. Néophon étoit l'ami de Néarchus, qui fit aussi des Tragédies, que l'on ne connoît plus. Ils furent tous les deux du complot de Callisthène contre Alexandre.

Au nombre des Poëtes Grecs, on cite encore un Néanthes, qui composa des Tragédies dans sa jeunesse, et en dédia plusieurs à Empédocle ; mais on n'en sait pas les titres.

De toutes celles dont Cléophon fut l'Auteur, les titres de neuf seulement ont été conservés : *Amphiarus*, *Actéon*, *Achille*, *Les Bacchantes*, *Leucype*, *Persis*, *Télephe*, *Thyeste*, *Erigène*.

Alexandre, d'Etolie, fit, selon Strabon, des Tragédies, des Elégies et des Mimes. De toutes ses Pieces, il n'y a que celle intitulé *La Muse*, qui soit citée. Macrobe en fait le plus grand éloge.

Il y eut deux Auteurs Dramatiques, sous le nom d'Alcmène; l'un étoit de Mégare, et fit des Tragédies, que nous ne connoissons pas. Athénée parle de l'autre, sans citer aucune de ses Pieces.

L'Orateur Athénien Eschine, fit aussi quelques Pieces, qui le placerent au nombre des Auteurs Tragiques; mais elles ne nous sont pas connues. Démosthène lui reproche d'avoir joué, sans succès, les troisiemes rôles dans une Troupe de Comédiens ambulans.

Euphantus, d'Olympie, joignit aussi au titre d'Orateur celui de Poëte Tragique. Il composa plusieurs Pieces, et fut souvent vainqueur; mais le nom d'aucune n'est venu jusqu'à nous.

Apollodore, de Tarse, selon Suidas, est Auteur de six Pieces: *Spinâ Percussus*, *Naticida*, *Hellenes*, *Thyestes*, *Ulysses* et *Hycetides*.

Il y eut un Antimaque et un Ménélas, d'Egée, qui firent chacun une Tragédie de *La Thébaïde*.

Deux Philiscus travaillerent pour le Théatre. Le premier étoit de Corfou, et quelques Auteurs attribuent ses Pieces à Diogène le Cynique, dont il fut Disciple; mais ils n'en donnent ni le nombre ni les titres. Suidas parle de celles du second, sans les faire connoître davantage.

Sosithée, que les uns disent originaire de Syracuse, d'autres d'Athènes, et d'autres, enfin, d'Alexandrie, fit plusieurs Tragédies inconnues. On dit qu'il fut un jour chassé du Théatre, parce qu'il y avoit injurié le Philosophe Cléanthes, qui jouissoit de l'estime de tous les Athéniens.

Sosiclès, le Syracusain, composa soixante et treize Pieces, et fut sept fois vainqueur. C'est tout ce que l'on en sait.

Suidas et Athènée parlent d'un Lysippus, comme d'un Auteur Dramatique, et ne nous en apprennent rien de plus.

Suidas cite encore le Grammairien Lycophron, né à Chalcide d'Eubée, et lui attribue douze Tragédies, dont nous ne connoissons le titre

que de celle de *Phèdre ;* sujet traité, dans le même tems, par Sopater, de qui l'on ne cite rien autre chose.

Suidas parle aussi de Sacas et de Théocrines, comme de deux Auteurs Dramatiques ; mais il ne dit pas quels furent leurs Ouvrages.

Aristophane passe en revue un très-grand nombre d'autres Poëtes Tragiques, dont les Ouvrages ne nous sont pas connus davantage.

Ce que la Nature a été aux Grecs, dit l'Abbé Gédoyn, les Grecs l'ont été aux Romains. Les Grecs sont originaux à l'égard des Romains, auxquels ils ont servi de modeles. Tous les Ecrivains conviennent que les Romains n'ont commencé à réussir dans les Lettres et dans les Sciences, que de l'instant où ils ont imité les Grecs. Cela est sur-tout vrai, rélativement à l'Art Dramatique. Les plus anciens jeux des Romains offrirent, comme ceux des Grecs, le germe de cet Art, porté à un si haut degré de perfection par ces derniers, que leurs premiers imitateurs n'y purent jamais atteindre, au moins dans le genre Tragique.

On vit à Rome, comme l'on avoit vu à Athènes, des Spectacles dans lesquels des Athletes combattoient ; ensuite on y fit combattre des animaux, et, enfin, on y introduisit des scenes. Ces derniers jeux furent aussi appellés *Scéniques*. Leur origine remonte à la trois cent quatre-vingt-neuvieme année de la fondation de Rome. Ces différens jeux furent consacrés aux Divinités Célestes et Infernales, afin d'en obtenir quelques faveurs, ou de faire cesser quelque calamité.

« Cependant il ne faut pas croire, dit M. Dacier, que les Romains aient été si long-tems » sans aucune sorte de Poésie, et elle naquit » chez eux comme elle étoit née en Grece ; » c'est-à-dire, que les fêtes et la débauche furent » son berceau, et qu'elle dut son origine à ces » assemblées que faisoient les Romains, bons » Laboureurs, pour offrir des sacrifices aux » Dieux, en reconnoissance des fruits qu'ils » venoient de recueillir. Alors, les esprits » échauffés produisirent, tout-à-coup, par une » espece d'enthousiasme, les vers appellés *Saturnins* et *Fescennins* ; vers durs, sans aucune

» mesure, ressemblant plus à de la prose ca-
» dencée qu'à de la Poésie, remplis d'ailleurs
» de railleries grossieres, et chantés par des gens
» qui les accompagnoient de postures libres et
» malhonnêtes. Cette sorte de Poésie, ou ces
» *impromptu*, que la Nature seule avoit produits,
» se tinrent quelque tems dans les bornes d'une
» raillerie plus divertissante que piquante et cha-
» grine; c'est pourquoi Horace dit : *Lusit ama-*
» *biliter*. Mais, peu-à-peu ces railleries devin-
» rent ameres et dégénérerent enfin en emporte-
» ment, en véritable rage qui n'épargna per-
» sonne. Les Maisons les plus honnêtes et les
» plus respectables furent impunément atta-
» quées:

Jam sævus apertam
In rabiem verti cœpit jocus, et per honestas
Ire domos impune minax.

» Cet excès, qui alarma ceux même qui
» avoient été épargnés, excita des plaintes, et
» ces plaintes attirerent enfin une Loi qui con-
» damna à mort ceux qui blesseroient la réputa-
» tion de quelqu'un par ces sortes de vers. Cette
» Loi fut donnée l'an de Rome 302; preuve
» certaine

» certaine qu'avant ce tems-là cette licence étoit » connue, puisqu'on cherchoit à la réprimer. »

La réforme dura près d'un siecle; et ce fut à l'occasion de la peste qui vint désoler Rome, que l'on institua les jeux *Scéniques.* Ce n'étoient que de simples chœurs, chantés par des Etruriens, pour apaiser les Dieux. « La chose, » dit Tite-Live, fut d'abord très-petite, » comme presque tous les commencemens, et » même toute étrangere, sans aucun vers, sans » aucun acte de Piece réglée, qui consiste dans » l'imitation. Des Baladins qu'on avoit fait venir » de Toscane, dansoient au son de la flûte, et » faisoient des mouvemens assez agréables à la » maniere de leur pays. » (Traduction des Auteurs de l'Histoire universelle des Théatres.)

La jeunesse de Rome, enchantée de ces jeux, les joignit aux premiers Divertissemens qu'elle vouloit conserver, et les railleries recommencerent; mais, peu-à-peu, ces spectacles se perfectionnerent. Il se forma des Troupes réglées d'Acteurs, qui furent appellés *Histrions*, du mot Toscan *Hister*, qui signifie Baladin.

Ces essais, connus sous le nom de *Satyres*,

auxquelles on mêloit une Musique cadencée et des Danses assorties, n'étoient encore que des Farces, dont on se contenta pendant plus de deux siecles. Enfin parut le Poëte Livius Andronicus, *qui, le premier, a su traiter des sujets suivis*, disent Tite-Live et Valere Maxime. Il chantoit ou jouoit lui-même ses Pieces, comme l'avoient fait ses prédécesseurs; et les Romains alloient en foule le voir. Un jour qu'il s'étoit enroué, en récitant ses vers, il fut obligé d'employer un esclave, pour l'aider, par intervalle; et l'on prétend que c'est là l'origine du Dialogue ou déclamation à deux Acteurs. Depuis ce tems, les Auteurs firent représenter leurs Pieces par des Acteurs. Mais bientôt cette sorte de Spectacle parut trop grave aux jeunes Romains, et ils renouvellerent encore les anciennes Farces, dans les intermedes, à la place du choeur.

Pour rendre les jeux de la scene plus agréables, on les fit précéder par des danses de corde, des voltiges, et l'on y mêla des Pantomimes. Il fut réglé que ces jeux seroient renouvellés à la fin de chaque siecle, et c'est de-là qu'ils prirent le nom de *séculaires*.

Bientôt ces fêtes se diviserent et se multiplierent. Chaque Empereur en institua de nouvelles, suivant ses goûts et ses passions ; mais la férocité y présida toujours. Ce furent des *Naumachies*, simulacres trop vrais de combats maritimes, de siéges, de batailles, où des milliers d'hommes, sans motifs de haine les uns contre les autres, formoient pourtant deux partis, et se détruisoient mutuellement, pour plaire à un peuple qui ne respiroit que la guerre. Ce furent des hommes exposés à la fureur des plus redoutables animaux. A ces combats, on faisoit succéder des représentations Dramatiques. Long-tems ces Spectacles se donnerent dans le champ de Mars, ou dans les Places publiques. On élevoit des portiques et des siéges momentanés pour les Spectateurs ; mais le Consul Statilius Taurus fit construire dans le champ de Mars un amphithéatre en pierres, qui devint permanent.

Entre tous les Empereurs, Auguste, sur-tout, autant par politique que pour satisfaire son propre goût, donna la plus grande magnificence à ces représentations. Il voulut que les personnes constituées en dignité n'y parussent

qu'en habit de cérémonie, et il s'y montra toujours revêtu des ornemens impériaux. Il fit couvrir l'amphithéatre de toiles couleur de pourpre. Il s'amusoit tant aux jeux, qu'il y restoit quelquefois tout le jour. Souvent il n'y prenoit de place distinguée, ni pour lui, ni pour sa famille, et il mêloit ses acclamations à celles de la multitude. On prétend même qu'il fit une Tragédie d'*Ajax*, comme on a prétendu que Jules César en avoit fait une d'*Œdipe*. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Auguste protégeoit beaucoup les Spectacles. Il ajoutoit toujours des gratifications considérables aux récompenses que l'usage accordoit aux bons Acteurs, et il abolit le droit que s'étoient arrogé les Ediles et Préteurs, de faire fouetter ceux qui avoient mal joué leurs rôles. Cependant la protection dont il les honoroit n'alloit pas jusqu'à souffrir leurs déréglemens; car ayant appris que l'un d'eux, nommé Stéphanion, se faisoit servir par une femme déguisée en garçon, il l'exila, après l'avoir fait fouetter publiquement.

Néron joignit à la cruauté de son caractere, le goût des Spectacles; mais sur-tout de ceux dans

lesquels il pouvoit voir le plûs de sang répandu. Ce mélange monstrueux de barbarie et d'amour des jeux, lui en fit ordonner en l'honneur de sa mere, qu'il venoit de faire périr. Il institua les fètes *Juvénales*, qui étalerent la plus grande pompe, afin de célébrer dignement les poils de sa barbe, coupés pour la premiere fois et offerts à Jupiter Capitolin. Les personnes du premier rang y jouerent des rôles à visage découvert, et lui-même y chanta la fable d'*Atys et des Bacchantes*, tandis que Burrhus et Séneque excitoient les Spectateurs à l'applaudir. Il représenta aussi en personne, lorsqu'il proclama Tiridate, Roi d'Arménie; mais, ne trouvant pas l'Italie un Théatre assez vaste pour lui, il alla en Grece, et n'y fit autre chose que de conduire des chars, de chanter et jouer des Tragédies. Il rapporta dix-huit cents huit couronnes, qu'il fit suspendre dans le cirque. Il institua des jeux qui prirent son nom, où l'on disputa de Poésie et d'Eloquence, et où il se laissa pourtant vaincre quelquefois, dans la suite, pour persuader qu'il n'avoit jamais dû le triomphe à la faveur. Cependant, Suétone dit que lorsque Néron montoit

sur le Théatre, il faisoit charger ses cheveux de poudre d'or, pour ressembler à Apollon; qu'il s'accompagnoit d'une lyre, en récitant ses vers, et que des soldats, à coups d'épée, forçoient le peuple à lui prodiguer ses applaudissemens.

Presque tous les Empereurs créerent des jeux, construisirent ou réédifierent des amphithéatres. Vespasien, Titus, Domitien, Trajan, Adrien, Antonin, ceux, sur-tout, dont les noms sont les plus chers à l'humanité, voulurent ajouter à leur gloire, par quelques-uns de ces établissemens. Tel étoit l'esprit de ces Maîtres des Nations, jaloux de s'illustrer dans tous les genres. Ils transportoient leurs jeux chez celles qu'ils s'étoient soumises. On connoît la fête que Paul Emile célébra en Macédoine, après l'avoir conquise; et les restes des amphithéatres qui existent encore dans l'ancienne Gaule, attestent ce goût universel qu'eurent les Romains pour les Spectacles et les Jeux. Ils y surpasserent de beaucoup les Grecs, et y mirent plus de pompe et d'appareil; mais ils furent bien loin d'avoir les mêmes avantages dans la Tragédie.

Le premier Auteur Tragique que l'on découvre

chez les Romains, c'est Pacuvius, de Brindes, neveu du Poëte Ennius. Il s'étoit aussi distingué par son talent pour la Peinture. Pline cite un Temple d'Hercule que Pacuvius avoit entiérement peint.

Actius, né à Rome, fut contemporain de Pacuvius, et, comme lui, composa des Tragédies. Ils en donnerent en même tems, dit Cicéron; Actius n'ayant que trente ans, et Pacuvius étant à son seizieme lustre. Le jeune émule alla voir son rival et son modele à Tarente, où il s'étoit retiré, et où il le retint quelques jours. Il lui lut son *Atrée*; et Pacuvius, qui avoit desiré de l'entendre, lui dit qu'il y trouvoit de l'élévation; mais qu'il y appercevoit un peu de rudesse. « Vous avez raison, lui répondit » Actius, et je n'en rougis pas; car j'espere que » je ferai mieux par la suite. On dit qu'il en est » des esprits comme des pommes : elles sont » d'abord dures et aigres; mais elles deviennent » tendres et agréables. Celles, au contraire, » qui commencent par être molles et colorées, » se gâtent avant de parvenir à la maturité. Il

» faut donc aussi que l'esprit ait certaines du-» retés que le tems corrige. » Les Auteurs de l'Histoire universelle des Théatres citent cette anecdote que rapporte C. Véléius P.

On sait qu'Actius fut si cher au Peuple Romain, qu'il sévit contre un des détracteurs de ce Poëte, de qui l'on plaça une statue dans le Temple des Muses.

Fabius raconte « qu'un jour que l'on deman-» doit à Actius pourquoi il ne plaidoit pas, lui » qui, dans ses Tragédies, savoit si bien forcer » le sentiment, il répondit : C'est qu'au Théatre, » on ne dit que ce que je veux ; au lieu qu'au » Barreau, mes adversaires ne manqueroient pas » de dire ce que je ne voudrois pas.

» Lorsque Jules César entroit dans l'assemblée » des Poëtes, dit Valere Maxime, Actius ne » se levoit jamais pour le recevoir, non pas dans » la vue de manquer à sa dignité ; mais parce » qu'il se croyoit supérieur à lui du côté du mé-» rite littéraire. On ne doit donc point regarder » cette conduite comme une insulte de la part » d'Actius, attendu que, dans ces sortes d'as-

» semblées, la prééminence ne se dispute point
» par des titres de noblesse ; mais par des Ou-
» vrages d'esprit.

» Quintilien dit, d'Actius et Pacuvius : Ces
» illustres Auteurs ont réuni dans leurs Tra-
» gédies, la noblesse des pensées à l'énergie du
» style et à l'importance des personnages. Du
» reste, s'ils n'ont pas répandu plus de graces
» dans leurs Ouvrages, et s'ils ne les ont pas
» portés à un plus haut degré de perfection,
» c'est plutôt la faute des tems que la leur.
» Néanmoins, on trouve dans Actius plus de
» force et d'énergie. Ceux qui font parade d'é-
» rudition, prétendent qu'il y en a davantage
» dans Pacuvius. » (Traductions des Auteurs de
l'Histoire universelle des Théatres.)

Cicéron dit beaucoup de bien de ces deux Poëtes ; et les Historiens citent de très-belles pensées, extraites d'une grande quantité de leurs Tragédies.

Décius Brutus aimoit tant les vers d'Actius, qu'il en fit graver plusieurs sur les frontispices des Temples et sur d'autres monumens publics.

Marcus Attilius, selon Marcus Tullius, fit

des Tragédies, d'un style dur et barbare. Cicéron en parle aussi, et dit que Licinius l'appelloit *le Poëte de fer.*

Publius Pomponius, de Véronne, qui étoit parent et ami intime de Pline, composoit des Tragédies, sous les Empereurs Caïus et Claude, qui en faisoient grand cas. Fabius prétend que lorsqu'on lui conseilloit d'ôter certaines choses de ses Pieces, Publius Pomponius répondoit : *J'en appelle au Peuple.* Il ne se distingua pas moins dans les Armées qu'au Théatre, et Tacite nous apprend que le Sénat lui accorda les honneurs du Triomphe, pour avoir vaincu les Cattes.

Sulpitius, selon Ascanius Pœdianus, fit d'excellentes Tragédies. Cicéron l'appelloit l'*Orateur Tragique.*

Strabon parle d'un Diodore d'Alexandrie, qui s'étoit acquis une grande célébrité par ses Tragédies.

Léontin, l'Argien, Disciple d'Athénion, et l'ami de Juba, Roi de Mauritanie, est cité par Athénée, pour l'Auteur de quelques Tragédies.

Rutilius Géminus acquit de la réputation

parmi les Auteurs Dramatiques Latins, et, surtout, par sa Tragédie d'*Astyanax*, qui fut très-estimée. On croit qu'il vécut sous Honorius, qu'il étoit François, qu'il devint Homme Consulaire et Capitaine des Gardes.

Il y eut un Gracchus qui composa des Tragédies. Ovide, son contemporain, a dit :

Cum Varius, Gracchusque dàrent fera dicta tyranno, &c.

Ce vers désigne la Tragédie de *Thyeste*, dont ce Gracchus fut l'Auteur, conjointement avec Varius, qui en fit aussi quelques autres.

Ovide le fut d'une *Médée*, qui ne nous est point parvenue.

Nicolas Damascene fit des Tragédies en Grec, qu'on dit avoir été très-estimées. Egésippe et Josephe assurent qu'il fut fort lié avec Hérode, Roi des Juifs; et Suidas prétend que les mœurs douces de Nicolas Damascene lui gagnerent les bonnes graces d'Auguste.

Turanius, qui vécut aussi sous cet Empereur, fit quelques Tragédies; et Ovide dit de lui :

Musaque Turani tragicis innixa Cothurnis.

Aristius Fuscus, autre contemporain d'Au-

guste, fit encore des Tragédies, selon Acron.

Ovide et Properce parlent encore d'un Ponthicus, qui fit une Tragédie de *la Thébaïde.*

Mais ce fut Séneque qui fit le plus d'honneur aux Romains, dans cet Art, imité des Grecs.

On n'a pas encore pu décider, d'après des preuves sans réplique, lequel des deux Séneque, ou celui qui mérita l'épithete de Philosophe, ou celui qui obtint le surnom de Tragique, est le véritable et l'unique Auteur des meilleures Tragédies qui nous soient restées des Romains. Juste Lipse et Erasme les donnent au Philosophe; Ennius prétend que celui-ci n'en fit que quatre, son frere trois, et que les trois dernieres sont de trois autres Auteurs différens. Le Pere Brumoy croit que les deux Séneque n'en firent aucune; qu'un Anonyme, qui est l'Auteur de toutes, prit ce nom, très-fameux dans la Littérature.

L'opinion le plus généralement reçue, est d'attribuer au premier Séneque les dix Tragédies qui ont pour titre : *Hippolyte*, *Médée*, *Les Troyennes*, *Thyeste*, *Hercule furieux*, *Œdipe*, *Agamemnon*, *La Thébaïde*, *Hercule sur le mont*

Oëta et *Octavie*. Cependant, l'avant-derniere de ces Pieces, où il paroît lui-même en scene, semble ne pas devoir être de lui. Mais on retrouve dans les autres la même morale qu'il a répandue dans tous ses écrits ; ce qui doit persuader qu'il est l'unique Auteur de ces Pieces.

Annæus Séneque, d'une des meilleures familles de Cordoue, parut à Rome, sous le regne de Caligula. Il étudia le Stoïcisme à l'école de Socion d'Alexandrie, et la Réthorique à celle de Pomponius Marcellus. Il figura de bonne-heure parmi les grands Orateurs ; et il plaida une cause très-célebre dans le Sénat, qui le combla d'éloges. Mais Caligula se croyoit le plus éloquent des Romains ; il se montra jaloux de ce qu'un étranger osoit lui disputer ce titre, et Séneque fut obligé d'abandonner le Barreau. Il s'attacha à Domitius, premier époux d'Agrippine, à laquelle il avoit inspiré de l'amour. Il fut exilé pour elle, et rappellé au bout de deux ans, sous Claude, auquel elle venoit de se remarier. Séneque se vit élever à la Préture, et nommer Gouverneur de Nérón.

On sait que ce monstre, après avoir fait périr

un nombre infini des plus illustres de Rome, immola son frere, sa mere, sa femme, et que Séneque ne put échapper à sa cruauté. La seule grace qu'il lui accorda, ce fut de lui permettre le choix du genre de sa mort. Séneque se fit ouvrir les veines. Pauline, sa jeune épouse, ne voulut point lui survivre, et elle obtint qu'il consentît à ce qu'elle le suivît, et que leur sang fût confondu. « Je m'y opposerois, lui » dit-il, si nous vivions dans un siecle plus pur; » mais la cruauté de Néron et la corruption de » sa Cour me font céder, malgré moi, à l'excès » de votre tendresse. » (Traduction des Auteurs de l'Histoire universelle des Théatres.) Pauline entra dans le bain; on lui ouvrit les veines, et elle vit mourir Séneque avant elle, parce que la vieillesse l'avoit déja privé d'une partie de son sang et de ses forces. Cependant Néron apprenant la résolution de cette vertueuse femme, dont il étoit amoureux, envoya la secourir; mais elle ne tarda pas à rejoindre son époux.

Quelques Ecrivains disent que Séneque fut condamné comme conspirateur; mais d'autres

assurent que l'on le fit mourir injustement, et par une suite du caractere abominable du Tyran.

Columelle, Pline, Tacite, Juvénal, parlent beaucoup du luxe de Séneque, qu'ils appellent *le riche*; ce qui prouveroit que sa conduite ne fut pas aussi sévere que l'étoit sa morale, et que le mépris qu'il paroissoit avoir pour les grands biens, ne l'empêcherent pas d'en acquérir.

St. Jérôme, qui le place au nombre des Auteurs Chrétiens, assure qu'il eut une longue correspondance avec St. Paul.

On trouve de l'enflure dans les Tragédies de Séneque; mais les vraies beautés dont elles sont remplies rachetent bien ces défauts, qui prouvent seulement qu'il a sacrifié au goût de son siecle.

Néron, dont les ridicules prétentions aux ouvrages de l'esprit étoient aussi outrées que ses moyens étoient petits, avoit donné un air gigantesque à tout ce qui l'environnoit; et, pour lui plaire, les Ecrivains prenoient ce ton. Séneque fut obligé de s'y conformer. D'ailleurs, le local dans lequel on représentoit alors les Pieces Dramatiques, la dignité du Peuple qui

y assistoit, exigeoient une pompe imposante. Elle fut empruntée de la Religion : on introduisit les Dieux sur la scene, et l'on crut ne pouvoir trop mettre de faste dans les expressions, trop d'éclat dans la musique des chœurs, trop de merveilleux dans les décorations. Il falloit frapper la multitude : on agrandit les personnages, en les exhaussant sur des cothurnes ; on leur donna des porte-voix, on couvrit leur visage de masques ressemblans à ceux qu'ils représentoient. Tout cela étoit devenu nécessaire pour produire quelque illusion sur une Nation, composée de Citoyens *qui ne faisoient pas un geste qui fût indigne des Souverains du monde, et qui même, en riant, conservoient leur dignité*, a dit Balzac.

On a prétendu que la gravité stoïque de Séneque l'avoit empêché de s'avouer l'Auteur de ses Tragédies ; qu'il les fit passer pour être de son frere ou de son fils, et qu'elles ne furent pas jouées de son vivant. Il se pourroit aussi qu'il eût craint que Néron ne se reconnût dans plusieurs de ses personnages, quoiqu'il les eût composés pour inspirer à son éleve l'horreur des

vices dont il lui avoit vu le germe dès l'enfance. Le ressentiment d'un Souverain aussi cruel, put bien l'effrayer au moment de s'y exposer. Cependant, en sacrifiant la gloire qu'il se seroit acquise, comme le premier Auteur Tragique de son pays, il a voulu lui être un des Ecrivains les plus utiles. Il a répandu dans ses Pieces la Morale de Zénon, afin de la faire goûter aux Romains, et de l'opposer à l'Epicurisme, qui, après avoir perdu les Grecs, menaçoit du même sort leur trop fideles imitateurs; & les Spectacles étant devenus pour eux l'un des besoins indispensables, il a voulu les faire servir doublement à leur bonheur, en les dirigeant vers une instruction salutaire. Ses chœurs, sur-tout, offrent les plus belles sentences; des pensées brillantes et hardies, exprimées en beaux vers; mais toujours de différentes mesures, et enveloppées dans de superbes images. L'Iambe, l'Asclépiade, l'Anapeste, le Saphique, l'Alcaïque, s'entremêlent dans ses Pieces, en bannissent l'uniformité et la monotonie. On lui a reproché quelquefois trop d'abondance, une élégance trop soutenue, une trop grande profusion d'épithetes,

nuisent à la brièveté. Ses expositions, qui, suivant l'usage des Anciens, se font toutes dans un monologue, sont très-longues et travaillées avec beaucoup de soin et de détail. Cependant il savoit se resserrer, et nul ne l'a pu surpasser dans la précision et la rapidité des attaques et des répliques : alors, chez lui, chaque mot est un trait qui porte un coup inévitable.

Séneque a eu des contemporains et des successeurs qui se sont essayés dans la Tragédie Latine ; mais aucune de leurs Pieces n'est venue jusqu'à nous.

Comme les Romains furent les imitateurs des Grecs dans les Arts, nous le fûmes des Romains, et, sur-tout, dans l'Art Dramatique. Nos premiers jeux, nos premiers Spectacles, n'étoient que de foibles copies de ces jeux sanglans des Vainqueurs et des Conquérans du monde. Nos *Cours plénieres*, nos Tournois, nos Carousels, étoient l'image des jeux, des combats de nos anciens maîtres, et offroient toujours le simulacre de la guerre. Comme eux, nous réunîmes à ces fêtes des exercices moins

meurtriers. On y introduisit des morceaux de Poésie, qui furent chantés dans les repas, pendant les intervalles que l'on employoit à renouveller les services; aussi ces chants se sont-ils d'abord appellés *Entremets*. Les Poëtes *Provençaux*; c'est-à-dire, nés dans les Provinces méridionales de la France, et qui parloient la langue du Comté de Provence, nommée *Romane Provençale*, parce qu'elle dérivoit de la langue des Romains, et les Poëtes François, nés dans nos Provinces septentrionales, dont la langue, venant de la même source; mais étant prononcée différemment, s'appelloit *Romane Françoise*; ces Poëtes, dis-je, furent les premiers qui composerent et exécuterent en France les *Entremets* dont on égaya les Fêtes, connues sous le nom de *Cours plénieres*. Elles avoient lieu dans les grandes circonstances, comme les Mariages des Souverains et ceux de leurs enfans, la célébration de certains jours, consacrés par la Religion ou par l'usage, à des époques fixes de l'année. Les Poëtes Provençaux se donnerent le titre de *Troubadours*, et les François celui de *Trouverres*; ce qui, dans l'une et

l'autre-langue, signifie *Trouveurs* ou *Inventeurs*. Leurs inventions s'appelloient *Jeux-partis*, et étoient composés de *Sirventes* et de *Tensons*. Dans les *Sirventes*, ils faisoient la satyre de toutes sortes de gens, et cela ressembloit assez aux vers *Saturnins* et *Fescennins* des Romains, avant Livius Andronicus, et au *chant du Bouc* des Grecs, du tems de Thespis. Dans les *Tensons*, ou exposoit et l'on décidoit des questions sur l'amour : elles étoient, le plus souvent, en Dialogue, et exécutées par plusieurs interlocuteurs. Ce fut là ce qui donna l'idée de ces fameuses *Cours d'amour*, où l'on évoqua des causes que l'on jugea, et sur lesquelles on rendit des *Arrêts*, d'après les formules et suivant les réglemens de la Jurisprudence connue.

Les Troubadours et Trouverres, dès le onzieme siecle, alloient de Ville en Ville et de Château en Château. Ils se faisoient accompagner par des *Ménestrels* ou *Ménétriers*, et par des *Jongleurs*, ou faiseurs de tours ; et, de leurs divers exercices réunis, ils composoient les *Entremets*. Peu-à-peu, ils varierent davantage ces Spectacles : ils y mélêrent des danses de cordes,

des Farces, des Pantomimes, représentant des traits de la Fable et de l'Histoire ; ils y introduisirent des animaux terrestres et maritimes, en nature, et des machines immenses.

Albéric rapporte, en sa chronique, qu'en 1237, lors du mariage de Robert, frere de St. Louis, avec Mahaut, Comtesse d'Artois, et fille du Duc de Brabant, il y eut à Compiegne un superbe festin, accompagné d'*Entremets*, dans lesquels on vit un homme, à cheval, marcher sur une corde tendue, et que la Salle étoit remplie de Ménétriers qui, montés sur des bœufs couverts de drap écarlate, sonnoient du cor à chaque service. La chronique de Nangis dit qu'en 1378, le Roi Charles V donna à l'Empereur Charles IV, son oncle, un repas dans lequel il y eut deux *Entremets*, qui représentoient la conquête de Jérusalem par Godefroi de Bouillon.

En 1385, au mariage du Roi Charles VI, avec Isabeau de Baviere, (et non Charles IX, comme le dit l'Histoire universelle des Théatres, sûrement par une faute d'impression) on exécuta un *Entremets*, représentant la prise de Troye par les Grecs.

En 1453, selon les Mémoires de Mathieu de Couci et d'Olivier de la Marche, Adolphe, Comte de Clèves, qui avoit institué l'Ordre *des Fous*, donna un de ces Spectacles, à Lille en Flandres, dans une Salle immense, remplie de tables, ou plutôt de vastes Théatres. Sur l'un d'eux, il avoit fait placer un Navire, dont les ailes étoient déployées, et qui étoit monté par un Chevalier armé de pied en cap. Devant lui on voyoit un Cygne d'argent, orné d'un collier d'or, auquel tenoit une longue chaîne de même métal, et qui sembloit tirer le Navire. Près de-là s'élevoit un Château, baigné par un Fleuve, sur lequel flottoit un Faucon. Ces différens objets étoient l'emblême d'un trait de l'ancienne Histoire de la Maison de Clèves, et rappelloient qu'autrefois un Cygne, traversant le Fleuve du Rhin, amena miraculeusement jusqu'au Château de Clèves, un Chevalier célebre par ses exploits, et qui, devenu l'époux de la Princesse du pays, fut le Chef dont cette illustre Maison prétendoit descendre.

La même année, lorsque Mahomet II menaçoit Constantinople, l'Empereur Constantin-Dragasès-Paléologue, dernier Prince Chrétien

qui régna dans l'Orient, demanda des secours à tous les Princes de sa Religion, et, entr'autres, à Philippe le Bon, Duc de Bourgogne. Celui-ci, flatté de cette démarche; mais qui craignoit de compromettre ses forces, mettant plus d'ostentation dans la maniere dont il vouloit répondre à la demande de Constantin, qu'il ne prétendoit faire d'efforts efficaces pour le soutenir véritablement, feignit de se préparer à une Croisade, et rassembla ses principaux Vassaux, ses Généraux, et tous ses grands Officiers, à un Banquet, où il les amusa par de magnifiques *Entremets*.

Sur l'une des Tables, on vit une Eglise, remplie de Chantres, dont la voix étoit accompagnée d'un carillon de cloches. Sur la seconde Table, s'élevoit une roche, au haut de laquelle étoit un enfant nu, qui versoit de l'eau rose. Sur la troisieme Table, étoit un vaisseau, garni de tous ses agrès, et rempli de marchandises, ainsi que de gens de mer. Sur la quatrieme Table, paroissoit une grande et superbe fontaine, avec des ornemens en verre et en plomb, artistement travaillés; des arbrisseaux, des

fleurs, de la verdure, des pierres de toutes couleurs, et, au milieu de tout cela, un Saint André, ayant sa croix devant lui, et de l'un des côtés de laquelle jaillissoit une source d'eau qui retomboit et se perdoit dans une prairie. Sur la cinquieme Table, étoit placé un énorme pâté, qui renfermoit vingt-huit joueurs d'instrumens; un Château, flanqué de tours, sur l'une desquelles on voyoit la fameuse Mélusine en forme de serpent; et, au bas de ces tours, deux fontaines jettoient de l'eau d'orange, qui alloit remplir les fossés de ce Château. Près de-là tournoit un moulin, au haut duquel étoit perchée une pie, et l'on avoit figuré des gens de tous états, qui lui tiroient des fleches, pour signifier que la chasse de cet oiseau étoit permise au peuple. On avoit aussi représenté là un vignoble et des tonneaux, dont l'un donnoit une liqueur douce, et l'autre un breuvage amer, et des figures d'hommes, placées dessus, tenoient un écriteau où étoient ces mots : *Qui en veut, cy en prenne.*

Plus loin, on voyoit un désert, au milieu duquel un tigre combattoit contre un serpent; un homme

homme sauvage, monté sur un chameau qui avoit du mouvement, et qui sembloit cheminer; un Paysan, qui, avec une perche, battoit un buisson, dont il faisoit sortir une multitude de petits oiseaux; un Chevalier et sa Dame, qui étoient à table dans un verger enclos d'une haie de rosiers; un manant qui paroissoit se moquer d'une belle, trompée dans ses amours; un fou, qui, grimpé sur un ours, parcouroit les vallons et les montagnes, couverts de neige et de glace; un lac environné de Villes et de Châteaux; une forêt merveilleuse, garnie d'arbres des Indes, et remplie d'une foule d'animaux de toute espece, qui sembloient vivans; entr'autres un lion attaché à un arbre, et contre lequel un homme avoit l'air d'exciter un chien; enfin, un Mercier, passant par un Village, et entouré de Paysans qui visitoient sa marchandise.

Près d'un buffet couvert de vases d'or, d'argent et de cristal, enrichi de pierres précieuses, étoit représentée une grande femme nue, dont la mamelle droite jettoit continuellement de l'hypocras : à côté d'elle, on voyoit un lion vivant, et retenu par une chaîne de fer à un

pillier, sur lequel étoit écrit : *Ne touchez à ma Dame*.

On entendit dans l'Eglise des airs chantés par plusieurs voix, et un Berger, sortant du pâté, vint y mêler les sons de sa musette. Un cheval, superbement enharnaché, vint, à reculons, par la principale porte de la Salle : il étoit monté par des hommes, assis dos à dos et masqués, qui sonnerent de la trompette, au bruit de laquelle on joua des orgues et de divers instrumens. Porté par un sanglier, on vit un monstre, sur la tête duquel étoit un homme, debout, qui fit plusieurs tours; après quoi, une marche annonça l'arrivée de Jason. Ce Héros représenta son combat contre les taureaux, gardiens de la Toison d'Or : il fondit sur eux, la lance à la main, et se servit de la fiole, contenant une eau magique, que Médée lui avoit donnée pour endormir ces redoutables animaux, qui jettoient le feu par les narines.

Cette scene fut suivie de celle d'un cerf blanc, qui portoit un bois doré : il étoit monté par un jeune garçon, superbement vêtu, et qui chanta un air, que le cerf sembloit accompagner en

duo. Jason reparut, poursuivi par un énorme serpent, et employa contre lui le javelot et l'épée ; mais ne pouvant venir à bout de le vaincre, il lui présenta l'anneau merveilleux de Médée : le seul aspect de l'anneau abattit le monstre, et Jason lui coupa la tête et lui arracha les dents.

Après cela, on vit paroître un dragon, qui, vomissant feu et flamme, traversa la Salle avec la plus grande rapidité ; puis un héron se promena en l'air, fut chassé et pris au vol par un faucon. Jason reparut, pour la troisieme fois, menant une charrue attelée des taureaux qu'il avoit domptés ; ils les fit labourer, les abandonna, tira d'une gibeciere les dents du serpent, les sema, et austi-tôt il en sortit des hommes armés, qui se livrerent un combat cruel, dans lequel ils se massacrerent les uns les autres. Toutes ces scenes étoient entremêlées de musique, exécutée dans l'Eglise et dans le pâté.

Enfin on vit paroître un géant, armé en Sarrazin de Grenade et à l'antique : il conduisoit un éléphant, qui portoit un Château dans lequel étoit une Dame, éplorée, vêtue de longs

habits de deuil, comme une Religieuse ou une femme dévote, et qui récita un triolet pour ordonner au géant de s'arrêter. Cette Dame captive représentoit la Religion : elle fit une longue complainte, en vers, sur les maux qu'elle souffroit sous la tyrannie des infideles, et se plaignit de la lenteur de ceux qui devoient la secourir et la délivrer. Cette lamentation finie, un Roi d'armes, précédé d'une longue file de Chevaliers de la Toison d'Or, et portant, sur le poing, un faisan vivant, orné d'un collier d'or, enrichi de pierreries et de perles, s'avança vers le Duc de Bourgogne, et lui présenta deux Demoiselles, dont l'une étoit Yolande, sa fille naturelle, et l'autre Isabeau de Neufchâtel, fille du Seigneur de Montaigu. Chacune d'elles étoit accompagnée d'un Chevalier, et le Roi d'armes offrit au Duc l'oiseau qu'il portoit, au nom des Demoiselles qui se recommandoient à la protection de leur Souverain, *afin de se conformer aux anciennes coutumes, suivant lesquelles, dans les grandes fêtes et nobles assemblées, on présente aux Princes, Seigneurs et Nobles hommes, un paon, ou quelqu'autre noble oiseau, pour faire des vœux*

utiles aux Dames et Demoiselles qui implorent leur assistance, disent Mathieu de Couci et Olivier de la Marche, témoins oculaires de cette fête.

Cette derniere cérémonie s'appelloit le vœu du Paon. On y employoit cet oiseau, ou, à son défaut, un faisan, parce qu'ils représentoient parfaitement, par l'éclat et la variété de leurs couleurs, la majesté des Rois et les superbes habillemens dont ils étoient parés, pour tenir ce que l'on nommoit *Tinel*, ou *Cour pléniere*. Le jour que l'on devoit prendre engagement solemnel, un paon, ou bien un faisan, quelquefois rôti; mais toujours paré de ses plus belles plumes, étoit apporté majestueusement par des Dames ou par des Demoiselles, dans un grand bassin d'or ou d'argent, au milieu de l'assemblée des Chevaliers convoqués. On le présentoit à chacun d'eux, et chacun d'eux faisoit son vœu dessus : ensuite, on le reportoit sur une table, pour être distribué à tous les assistans.

Le Duc de Bourgogne, après avoir attentivement écouté la requête du Roi d'armes, lui remit un billet, dont la lecture fut faite à haute

voix, et qui contenoit son vœu à Dieu, à la Vierge, aux Dames et au Faisan, de porter la guerre chez les infideles, pour la défense de l'Eglise opprimée. Le vœu du Duc fut un signal auquel toute sa Cour répondit par d'autres vœux, diversifiés à l'infini ; mais qui tous tendoient à la destruction des Turcs, et la conclusion des vœux fut célébrée par un nouveau Spectacle. Une Dame, vêtue de blanc, en habit de Religieuse, et portant sur son épaule un rouleau dans lequel étoit écrit en lettres d'or, *Grace-Dieu*, vint remercier l'assemblée, et présenta douze Dames, conduites par autant de Chevaliers. Ces Dames, qui figuroient différentes vertus, et qui portoient toutes leur nom sur l'épaule, dans un billet ou brevet, devoient être les compagnes du voyage, pour en assurer le succès. Elles passerent en revue, et présenterent, l'une après l'autre, leur brevet à *Grace-Dieu*, qui en faisoit la lecture et récitoit, chaque fois, un couplet de huit vers. Ces Vertus étoient la Foi, la Charité, la Justice, la Raison, la Prudence, la Tempérance, la Force, la Vérité, la Largesse, la Diligence,

l'Espérance et la Vaillance. Après la lecture des brevets, *toutes commencerent à danser, en guise de momeries, et à faire bonne chere, pour remplir et rachever plus joyeusement la Fête.*

L'Histoire universelle des Théatres nous apprend qu'il y eut encore de ces *Entremets*, exécutés, à-peu-près, dans le même tems, au mariage du Duc Charles de Bourgogne, fils du précédent, avec Marguerite d'Yorck, sœur du Roi d'Angleterre.

« Durant le premier banquet des noces, on » vit arriver dans la Salle une licorne de la gran- » deur d'un cheval, et parée d'une couverture » peinte aux armes d'Angleterre. Un léopard, » placé sur cette licorne, portoit une baniere du » même pays et une fleur de Marguerite. La » licorne fit le tour des Tables, au son de divers » instrumens, s'arrêta devant le Duc de Bour- » gogne, et, alors, un Officier lui présenta la » fleur que nous venons de nommer, en lui di- » sant : *Le fier et redouté léopard d'Angleterre* » *vient visiter la noble compagnie; et, pour la con-* » *solation de vous, de vos alliés, pays et sujets,* » *vous fait présent d'une Marguerite.*

» A la licorne succéda un grand lion, tout » doré, et orné des armes du Duc de Bourgogne. » Sur son dos, il portoit une jolie naine, en » habit de Bergere, tenant d'une main une Ba- » niere de Bourgogne, et de l'autre un petit le- » vrier en laisse. Le lion fit plusieurs tours dans » la Salle, et finit par s'approcher de la nou- » velle Duchesse, à laquelle il adressa le ron- » deau suivant.

» Bien vienne la belle Bergere,
» De qui la beauté et maniere
» Nous rend soulas et espérance :
» Bien vienne l'espoir et fiance
» De cette Seigneurie entiere.
» Bien devant celle tenir chere
» Qui nous est garant et frontiere,
» Contre danger et tant qu'il pense,
» Bien vienne.
» C'est la source ; c'est la miniere
» De notre force, grande et fiere ;
» C'est notre paix et assurance.
» Dieu louons de telle alliance ;
» Crions, chantons, à lie chere :
» Bien vienne !

» Après ce rondeau, deux Chevaliers prirent

» la petite Bergere, la mirent sur la Table, et
» l'offrirent en présent à la jeune Duchesse.

» Dans le troisieme *Entremets* de cette journée,
» parut un dromadaire, richement orné et en-
» harnaché à la maniere Sarsinoise. Il portoit
» sur le dos deux grands paniers, au milieu des-
» quels étoit un homme vêtu en sauvage Indien,
» qui jetta sur les Tables des oiseaux de différens
» plumages, renfermés dans ces paniers.

» Les *Entremets* du second jour représenterent
» les douze travaux d'Hercule, et d'abord on le
» vit dans son berceau, où il étoit allaité par sa
» nourrice. Tout-à-coup s'avancerent deux ser-
» pens qui dévorerent son frere jumeau, placé
» à côté de lui; puis ils fondirent sur Alcide,
» qui les étouffa.

» Dans le second exploit, on le montra sur
» un vaisseau, accompagné de Thésée, et abor-
» dant une montagne couverte de moutons. Her-
» cule sortit de son navire, et voulut en emme-
» ner quelques-uns. Un géant vint à lui; le
» combat s'engagea, et le géant fut vaincu. Le
» Roi du pays s'avança; mais il fut obligé de se

» soumettre, et, maître des troupeaux, Alcide
» s'éloigna du rivage.

» Dans le troisieme de ses travaux, il délivra
» Hésione, défit un monstre, et l'attacha à son
» vaisseau. Chacun de ses triomphes étoit ex-
» pliqué par des vers que l'on exposoit dans la
» Salle du festin, et voici ceux que l'on avoit
» faits pour désigner le dernier dont nous venons
» de parler.

» Hercule conquêta de l'honneur grand montjoye,
» D'occir le fier monstre qui vouloit faire proye
» D'Hésione la belle, fille au grand Roi de Troye,
» Et mit le peuple à paix, à repos et à joye.
» O nobles Chevaliers ! O toute gentillesse !
» Prenez ici exemple, Hercule vous en presse ;
» Pour garantir les Dames, montrez grand' hardiesse ;
» Faites-vous détranger, pour honnête prouesse ;
» Deffendez leur honneur, car n'est autre richesse :
» Qui autrement le fait, il offence noblesse.

» Dans son quatrieme exploit, Hercule triom-
» pha de trois lions, et les *Entremets* finirent par
» l'arrivée d'un griffon d'or et d'azur, orné des
» chiffres du Duc et de la Duchesse. Il fit plu-
» sieurs tours dans la Salle, et ouvrit son bec,

» d'où il sortit une multitude d'oiseaux vivans » qui se répandirent de tous les côtés.

» Dans un autre banquet, donné à l'occasion » du même mariage, le milieu de la Salle du » festin étoit rempli d'une tour magnifiquement » décorée, et environnée de tentes et de pavil» lons. De cette tour sortit une sentinelle qui » sonna de la trompette. Quatre fenêtres s'ou» vrirent, et aussi-tôt il en saillit quatre san» gliers, qui, sonnant aussi de la trompette, » portoient la Baniere du Duc de Bourgogne. » Alors la sentinelle appella ses hauts Ménes» triers, et des quatre mêmes fenêtres s'élance» rent trois chevaux et un bouc, qui jouerent » de la trompe et du hautbois. La sentinelle de» manda ses joueurs de flûte, et quatre loups, » tenant à leurs pattes chacun un de ces instru» mens, vinrent en exécuter plusieurs airs. En» suite la sentinelle voulut faire venir ses chan» tres, et ces derniers furent représentés par » quatre gros ânes, qui chanterent le rondeau » suivant, à quatre parties.

» Faites-vous l'âne, ma Maîtresse?
» Cuidez-vous, par votre rudesse,

» Que je vous doive abandonner ?
» Ja, pour mordre, ne pour ruer,
» Ne m'aviendra que je vous laisse,
» Pour manger chardons, comme ânesse ;
» Pour porter bâts, pour faix, pour presse,
» Cesser ne puis de vous aimer.
» Faites-vous l'âne ?
» Soyez forfante, ou mocqueresse,
» Soit lâcheté ou hardiesse,
» Je suis fait pour vous honorer.
» Et donc me devez-vous tuer,
» Pour avoir le nom de Meurdresse ?
» Faites-vous l'âne ?

» La sentinelle se fit entendre pour la cinquieme fois, et à son ordre parurent sept » figures de singes, qui firent une infinité de » tours différens, dans une des galeries de la » tour. Ils y trouverent un Mercier, endormi » auprès de divers instrumens ; ils en prirent » chacun un, et formerent un ballet, qu'ils » exécuterent sur leur musique.

» Dans les *Entremets* d'une autre journée, on » continua la représentation des travaux d'Hercule. On y vit ce Héros qui, accompagné de » Pirithoüs et de Thésée, descendit aux enfers, » pour se venger de Pluton, ravisseur de Proserpine.

» serpine. Pirithoüs fut dévoré par Cerbere, et » Thésée étoit près de périr; Hercule vola à son » secours, abattit le monstre, le livra à son ami; » et, jaloux de poursuivre son entreprise, il » s'élança au milieu des feux qui lui défendoient » l'entrée du Tartare, parvint jusqu'à Proser- » pine, l'enleva et la ramena sur la terre.

» Dans un autre *Entremets*, ce même Alcide, » monté sur un superbe cheval, et toujours ac- » compagné de Thésée, combattit deux jeunes » et vaillantes Amazones, dont le courage obli- » gea les deux Guerriers à laisser la victoire » indécise.

» Les autres travaux d'Hercule furent l'attaque » de l'Hydre aux sept têtes, la défaite des onze » Géans, la vengeance qu'il tira de Cacus, la » victoire qu'il remporta sur le Sanglier, le car- » nage qu'il fit des Sagittaires, enfin les colonnes » qu'il planta dans la mer, pour servir de monu- » ment et de terme à ses travaux. Les vers sui- » vans donnerent l'explication de ce dernier » *Entremets*.

» Hercules, en son tems où tant de renom a,
» Entre ses grand' prouesses onze fois travailla,

» Dont le dernier fut tel que les bornes planta
» En la grand' mer d'Espagne, dont sa gloire monta.
» Or, vous tous qui lisez cette signifiance,
» Mettez borne à vos faits, si montrerez prudence.
» Faites comme Hercule, en votre desirance,
» Abornez vos desirs en mondaine espérance,
» Car le jour est prescrit, il faut que l'on y pense,
» Que passer ne pourront, pour or, ne pour chevance.

» Il parut encore dans un Banquet une baleine » de soixante pieds de long et d'une hauteur » proportionnée, qui fut amenée par deux » géans. Elle s'avança au son des trompettes, fit » le tour de la Salle, en imitant tous les mouve- » mens qui lui étoient analogues, s'arrêta de- » vant le Duc de Bourgogne, et ouvrit un large » gosier d'où saillirent deux Sirenes qui se mi- » rent à chanter. Au son de leur voix, douze » Chevaliers sortirent encore de la même ba- » leine, dans le ventre de laquelle on entendit » jouer un tambourin, qui fut dansé par les » Sirenes et les Chevaliers. Ensuite, ces der- » niers combattirent entr'eux, et, à la voix » des géans, ils rentrerent, avec les Sirenes, » dans l'intérieur de l'énorme poisson, qui s'en » retourna comme il étoit venu. »

Il est difficile d'imaginer quelles devoient être les dimensions des Salles où l'on donnoit ces spectacles, et quelles dépenses ils entraînoient, pour quelques jours seulement. Il falloit que la Méchanique fût déja à un bien haut degré de perfection, pour exécuter de pareilles conceptions; mais l'Art Dramatique étoit encore inconnu. La Poésie, vagabonde comme ceux qui la cultivoient, n'étoit alors asservie à aucune regle fixe, ou plutôt toute la Poésie consistoit en des chansons d'amour, en quelques relations de faits d'armes, quelques louanges ou quelques satyres personnelles dont les *Bardes*, Poëtes connus dès le commencement de la Monarchie, et les *Troubadours* et *Trouverres*, sous les premiers Rois de la troisieme Race, avoient été les Auteurs.

« Ces premiers Poëtes, au rapport de l'Abbé » Massieu, menoient une vie errante, et res- » sembloient, par-là, aux Poëtes Grecs. Lors- » qu'ils avoient famille, ils menoient avec eux » leurs femmes et leurs enfans, qui se mêloient » aussi quelquefois de faire des vers; car, assez » souvent, toute la maison rimoit, bien ou

» mal, à l'exemple du maître. Ils avoient soin » encore de prendre à leur suite des gens qui » eussent de la voix pour chanter leurs compo- » sitions, et d'autres qui sussent jouer des ins- » trumens, pour les accompagner. »

Fontenelle pensoit de même sur nos premiers Poëtes. « Le chant a fait naître la Poésie, dit- » il, ou l'a, du moins, accompagnée dans sa » naissance. Tous les vers des *Trouverres* ont été » faits pour être chantés. Quelquefois, durant le » repas d'un Prince, on voyoit arriver un » *Trouverre* inconnu, avec ses *Ménestrels* ou » *Jongleurs*, et il leur faisoit chanter sur leurs » harpes ou vielles les vers qu'il avoit composés. » Ceux qui faisoient les *sons* aussi-bien que les » *mots*, étoient les plus estimés. Parmi les an- » ciens *Trouverres*, si semblables à des vielleurs, » il s'en trouve un grand nombre qui portent de » si beaux noms, qu'il n'y a point aujourd'hui » de grand Seigneur qui ne fût bien heureux » d'en descendre. Tel qui, par les partages de » sa famille, n'avoit que la moitié ou le quart » d'un vieux Château, bien seigneurial, alloit » quelque tems courir le monde, en rimant, et

» revenoit acquérir le reste du Château. On les » payoit en armes, draps (vêtemens) et che» vaux ; et, pour ne rien déguiser, on leur don» noit aussi de l'argent ; mais, pour rendre les » récompenses des gens de qualité plus honnêtes » et plus dignes d'eux, les Princesses et les plus » grandes Dames y joignoient souvent leurs fa» veurs. Elles étoient fort foibles contre les » beaux esprits. Si l'on est étonné que dans une » Nation telle que la Françoise, qui avoit tou» jours méprisé les Lettres, et qui n'est pas » même encore bien revenue de cette espece de » barbarie, des Gentilshommes et de grands Sei» gneurs s'amusassent à faire des vers, je ne puis » répondre autre chose, sinon que ces vers-là » se faisoient sans étude et sans science, et que, » par conséquent, ils ne deshonoroient pas la » Noblesse. »

Quoi qu'il en soit, et malgré cette plaisanterie de Fontenelle, la vérité est que les premiers personnages des douzieme, treizieme et quatorzieme siecles, faisoient leur principale occupation de cet amusement.

On vit dans le nombre, en 1100, Guil-

laume IXe, Comte de Poitou, « qui sut bien » *trouver et bien chanter*, et qui poussoit le talent » de la plaisanterie au point d'exciter des éclats » de rire par ses bons mots. Ce talent lui étoit » si naturel, qu'à son retour de la premiere » Croisade, dans laquelle il fut bien loin d'être » heureux, il chanta les fatigues et les malheurs » de cette expédition, dans un Poëme qui respi- » roit la plus grande gaieté, » disent les Auteurs de l'Histoire universelle des Théatres, d'après l'Historien Anglois Malbesbury.

En 1142, parut Pierre Abélard, d'une famille noble, et dont les talens et les infortunes ont excité tant d'admiration et d'attendrissement.

En 1152, Bernard, attaché, d'abord, au Comte de Ventadour, et, ensuite, à Eléonore de Guienne, épouse de Louis VII, Roi de France, et mariée, après divorce, au Duc de Normandie, depuis Roi d'Angleterre, sous le nom de Henri II. Ce Bernard, que Pétrarque cite avec éloge, fut un des Poëtes les plus agréables du tems, et dont les Ouvrages respiroient le plus le sentiment et la délicatesse. Il se retira,

au déclin de ses jours, à l'Abbaye de Dalon, dans le Limosin.

En 1160, le Vicomte Ebles de Ventadour sut, par ses chansons gaies, s'attirer la faveur du Duc d'Aquitaine et de Poitou, et alla terminer sa vie à l'Abbaye de Mont-Cassin, en Italie.

En 1161, parut le Gentilhomme Jaufred Rudel, sieur de Blieux.

En 1162, l'Empereur Frédéric, Barberousse, ne dédaigna pas d'être compté au nombre des Poëtes.

En 1178, 1180, 1181, 1185, on y vit le Chevalier Pierre de Vernégue, le Gentilhomme Elyas de Barjols, le Gentilhomme Guillaume d'Agoult, et Guillaume de Saint-Didier.

En 1189, le Gentilhomme Arnaud Daniel, que Beauchamps dit avoir fait des Tragédies; mais il ne donne le titre d'aucune.

En 1193, Guillaume Adhémar et la Comtesse de Dye.

En 1199, le Roi d'Angleterre, Richard-cœur-de-Lion, et le Dauphin d'Auvergne, honorerent encore la Poésie, en la cultivant. Le Dominicain Missionnaire et Inquisiteur Izarn's

le Chevalier Sordel, qui fut comblé de bienfaits par le Comte de Saint-Boniface, et qui épousa Béatrix, fille d'Euclin de Romano, Seigneur de la Marche Trévisanne, et, enfin, gouverna Mantoue, en qualité de Podestat et de Capitaine Général', se montrent parmi les Poëtes, avec Savaric, brave et galant Chevalier de Mauléon, fils d'un riche Baron du Poitou, et des talens duquel tous les Auteurs contemporains ont fait l'éloge.

En 1206, le Vicomte Raimond Jourdan, de la famille de Saint-Antoni, et qui, d'abord, attaché au Comte de Provence, Raimond Bérenger, finit par prendre l'habit Religieux, au Monastere de Mont-Mayor.

En 1213, Fouquet, qui se fit Moine de Cîteaux, fut Abbé du Thorondet, Evêque de Marseille, et, ensuite, Archevêque de Toulouse; la même année, Guillaume de Cabestan, Gentilhomme de la famille de Servieres, et qui, s'étant fait Page de Raimond Castel-Roussillon de Seilhans, périt victime de la jalousie de ce Seigneur, et, en 1218, le Gentilhomme Raimond de Mirevaux, vinrent grossir la liste poétique.

En 1120, parut Anselme Faidit, qui faisoit les airs et les paroles de ses chansons, et à qui Beauchamps attribue encore des Tragédies, sans les faire connoître; mais qu'il dit avoir été vendues jusqu'à trois mille livres guillelmines. Outre ce prix, Faidit recevoit encore de ses Pieces tout ce qu'elles produisoient aux représentations, auxquelles il présidoit, et où chaque Spectateur payoit; cela alloit à des sommes considérables, ajoute Beauchamps. Faidit épousa une fille de qualité, nommée Guillaumone de Soliers, qu'il retira d'un Monastere d'Aix, et avec laquelle il entreprit ses courses, lui faisant chanter les chansons qu'il composoit. Elle vécut peu avec lui; et, dès que la mort la lui eut enlevée, il s'attacha, alternativement, au Comte Boniface de Montferrat, au Comte de Toulouse Raimond IVe, et au Seigneur de Sault, chez lequel il finit ses jours.

En 1223, on vit le Gentilhomme Arnaud de Meyrveilh, Bernard de Ventadour et le Gentilhomme Hugues Brunet, qui faisoit aussi lui-même les airs de ses chansons.

En 1225, 1226 et 1227, Pierre Raimond de

Toulouse, surnommé le Preux, Hugues de Santeyre, le Chevalier Rambaud de Vachieres, le Baron Hugues de Loubieres, et le Gentilhomme Pons de Breuil, qui joignoit aussi au talent de la Poésie celui de la Musique, et qui jouoit de toutes sortes d'instrumens.

En 1229, le Seigneur Béral des Baulx, de l'une des plus nobles familles de Provence, qui fut Gouverneur d'Avignon, et qui épousa la fille du Roi des Hérules.

La même année, Pierre Vidal, Rambaud d'Orange, Seigneur de Cortison, le Gentilhomme Raoul de Gassis, de la famille des Amaulry, et qui devint Abbé de Pignans.

En 1230, le Gentilhomme Jeaume Motte et les Seigneurs d'Usez, Guy, Ebles et Pierre, tous les trois freres, qui, avec Hélyas, leur cousin, firent société, sous la condition que Pierre chanteroit les vers de Guy, d'Ebles et d'Hélyas.

En 1245, Raimond Bérenger, Comte de Provence et de Forcalquier, fils d'Alphonse, Roi d'Aragon, et qui épousa Béatrix, sœur de Thomas, Comte de Savoie, de laquelle il eut

quatre filles, qui furent mariées à des Rois; Marguerite, à Louis IXe, Roi de France; Eléonore, à Henri III, Roi d'Angleterre; Sanche, à Richard, aussi Roi d'Angleterre, et, ensuite, Roi des Romains; Béatrix, déclarée, par le testament de son pere, héritiere du Comte de Provence, à Charles, frere de Saint-Louis, et qui fut couronné Roi de Naples et des deux Siciles.

A-peu-près dans le même tems, parut un second Savaric de Mauléon, Gentilhomme Anglois, et qui étoit au service de Saint-Louis.

En 1248, Boniface Calvo, Génois, à qui le Comte de Provence avoit fait épouser, à sa Cour, une fille de la Maison de Vintimille.

En 1260, Guillaume de Lorris, premier Auteur du fameux Roman de *La Rose*, et le Gentilhomme Aymeric de Pingolan.

En 1263, le Gentilhomme Gasbert de Puycibot, qui étoit grand Musicien, savoit jouer de toutes sortes d'instrumens, et qui, après avoir été armé Chevalier, épousa Bartasse, de la famille des Bartas, et, ensuite, se fit Moine, dans le Monastere de Pignans.

La même année, Pierre de Saint-Rémy, de l'ancienne famille des Hugolans.

En 1264, Aymeric de Belvezer.

En 1269, le Gentilhomme Perdigon, aussi Musicien et joueur d'instrumens, fait Chevalier par le Dauphin d'Auvergne, qui lui donna des terres d'un grand revenu, et à qui le Comte de Provence fit épouser une Dame, nommée Saure, de la famille de Sabran.

En 1270, Guillaume Duranti, tenant aux Duranti par son pere, et par sa mere aux Balbes, deux familles illustres en Provence.

La même année, Richard de Noves, aussi d'une ancienne famille de Provence, et que le Comte Bérenger avoit fait Receveur de ses droits, en lui confiant la garde de son Château et de sa Ville, dont les Consuls étoient obligés, tous les soirs, de lui apporter les clefs.

En 1278, Perceval et Simon Doria, Gentilshommes Génois, qui, avec le Gentilhomme Lanfranc Sygalla, leur compatriote, firent, à la Cour de Raimond, Comte de Provence, des *Tensons* et des *Sirvantes*, à deux interlocuteurs, et contre la cruauté des Tyrans. Ce Sygalla, armé

armé Chevalier par le Comte Raimond, sous lequel il avoit long-tems servi, étant retourné dans sa patrie, fut envoyé en ambassade auprès de lui, pour solliciter un traité et des secours contre les ennemis de la République.

La même année parurent aussi le Prince Boniface de Castellane, le Seigneur Pierre de Château-Neuf, qui chantoit ses vers et s'accompagnoit d'une lyre, et qui, un jour que des voleurs l'avoient dépouillé entiérement et vouloient le tuer, composa une chanson, sur-le-champ, qui leur causa tant de plaisir, qu'ils lui firent grace et lui rendirent tout ce qu'ils lui avoient pris.

Dans le même tems, le Gentilhomme Giraud de Bourneuil, communément appellé *le Maître des Troubadours*, né de parens pauvres; mais qu'il faisoit vivre avec les sommes considérables d'argent que lui procuroient ses vers.

En 1280, Guillaume de Silvécane, le Gentilhomme Guillaume Figuier, le Gentilhomme Hugues Penna, à qui Charles d'Anjou donna le Gouvernement de la Provence, lorsqu'il alla prendre possession du Royaume de Naples, et qui s'allia à la famille de Simiane.

En 1281, Sordel Mantouan, dont les Ouvrages étoient moraux et politiques.

En 1282 et 1283, le Seigneur de Cadenet, le Seigneur Guillaume de Bargemont, et Pierre d'Auvergne, qui faisoit encore lui-même la Musique de ses chansons, dont le style étoit sentencieux, et qui ne traitoit que des sujets profonds et abstraits.

En 1290, Albertet, Marquis de Malaspina.

En 1295, le Seigneur Bertrand d'Allamanon, l'homme le plus savant de son siecle, et qui faisoit le mieux des vers, qu'il consacra en partie à la belle Présidente de la Cour-d'Amour, Estéphanette de Romanin, de la famille de Gantelme, et tante de la célebre Laure Sado, maîtresse de Pétrarque. Cet Allamanon fut comblé de biens par Robert, Roi de Naples et Comte de Provence, grand Amateur des Poëtes Provençaux, dont on l'appelloit *le Pere* : il employa celui-ci dans ses affaires, et le fit Sénéchal du Comté de Provence.

En 1300, le Gentilhomme Raimond Férand, attaché à la Reine de Naples, Marie de Hongrie, pour laquelle il traduisit du latin, en vers

Provençaux, la vie d'Andronic de Hongrie, révéré sous le nom de Saint-Honnorat de Lérins, laquelle Traduction lui valut un Prieuré dépendant de ce Monastere, dont il prit l'habit; et le Gentilhomme Blacas, fils du vaillant Blacas, sur la mort duquel le Poëte Sordel fit un chant funebre, où entr'autres éloges qu'il donne au grand courage de ce guerrier, il dit que tous les Souverains et Généraux de l'Europe devroient se partager son cœur, et en manger une petite portion chacun, pour ranimer les leurs. Blacas fils soutint la réputation de valeur que son pere s'étoit acquise : il accompagna Charles d'Anjou, quatrieme du nom, à la conquête de Naples, et il s'y distingua beaucoup. Il fit présent à Robert, Duc de Calabre, qui remplaça Charles sur le trône de Naples, d'un traité *de la maniere de bien guerroyer*, que l'on attribue à Blacas pere.

En 1306, parut Pierre Cardinal, qui étoit très-savant, et faisoit des vers dans toutes les langues vivantes. La ville de Tarascon lui assigna des appointemens considérables, sur les deniers publics, pour qu'il instruisît la jeunesse; et elle fit sous lui de si grands progrès, que le

Duc de Calabre obtint du Roi de Naples, son pere, pour Tarascon, une exemption de subsides, pendant dix ans, à condition que cette Ville entretiendroit Cardinal. Il fut ensuite chargé, avec le Sénéchal de Provence, Bertrand d'Allamanon, de retirer la Princesse Béatrix du Couvent de Nazareth d'Aix, où elle étoit Religieuse; de lui en faire quitter les habits, et vêtir ceux de fille de Roi; de la conduire à Naples, où elle épousa le Marquis d'Est, et où le Poëte demeura attaché à la Princesse le reste de ses jours.

A peu près dans le même tems, florissoient Rutebeuf, Jean Bodel et Adam de le Hale.

En 1303, 1310, 1315, on vit Lucas de Grimaud, originaire de Gênes; Pierre de Ruere, de la famille de Puymont, l'une des plus anciennes de Provence, et qui avoit le talent, aussi avantageux que rare, de réciter parfaitement ses vers; Bertrand, issu des Vicomtes de Marseille, et qui, sur la fin de ses jours, se fit Moine de Mont-Mayor; le Gentilhomme Rostaing Bérenger, dont les vers étoient proposés pour modeles à la plupart des Poëtes d'alors.

En 1321, vint se ranger parmi les Poëtes, Philippe le Long, quatrieme du nom, Comte de Poitou, puis Roi de France, le Prince le plus éclairé de son siecle, et qui aimoit les Lettres et ceux qui les cultivoient, les protégeoit, les attiroit de toute part à sa Cour, leur donnoit des charges ou des pensions; de sorte que tous ses commensaux étoient Poëtes. Pierre Milon, son premier Maître-d'Hôtel; Bernard Marchis, son Chambellan; Pierre de Valliere, son Ecuyer tranchant; Ozil de Cadars, l'un de ses Ecuyers Cavalcadours; Louis Emery, sieur de Rochefort, l'un de ses Secrétaires, et qui l'avoit d'abord été du Roi d'Aragon; Pierre Hugon de Dampierre, et Guillaume Bouchard, deux de ses Valets-de-Chambre; Giraudon le Roux, Americ de Sarlat, Guillaume des Amauris et Pistollette, tous les quatre Gentilshommes de sa Chambre.

En 1330, parut Pierre Roger, Chanoine de Clermont, en Auvergne; et, en 1340, le Gentilhomme Geoffroy du Luc, qui faisoit des vers en toutes les Langues, et qui eut pour écoliere Flandrine de Flassans, surnommée Blanche-

Fleur : elle avoit de si heureuses dispositions, et elle profita si bien des leçons qu'il lui donna, qu'elle le surpassa en poésie. Ce du Luc établit, près de l'Abbaye du Thorondet, une espece d'Académie qui étoit composée de Rostaing de Cuers ; de Raimond de Brignole ; de Luquet Rodhilot, de Toulon ; de Manuel Balbo, sieur de Muy ; de Bertrand Luquet, de Lescar ; de Guillaume de Pingon, Archidiacre d'Orange, et d'Artus de Cormes.

En 1346, la Dame de Marchebruc, de la famille de Chabot, tenoit Cour-d'Amour, à Avignon, où l'on faisoit le plus grand cas de ses Ouvrages : elle eut un fils qui fut compté aussi au nombre des Poëtes.

En 1348, on vit Anselme du Moustier, que le Roi de Naples, Robert, aimoit beaucoup, qu'il combla de bienfaits, et fit Podestat d'Avignon ; et le Gentilhomme Bertrand de Pézars, qui avoit l'imagination brillante et féconde, tenoit école publique de Poésie, où il recevoit des personnes des deux sexes. Il épousa une de ses écolieres, de la famille d'Oraizon ; elle avoit une fort belle voix, et chantoit très-bien :

ils alloient ensemble dans les Châteaux, s'informoient quels en étoient les Maîtres, et composoient, aussi-tôt, sur leur naissance et leurs bonnes qualités, des vers, qui, déclamés par un homme de beaucoup d'esprit, et chantés, avec grace, par une jolie femme, galamment habillée, les faisoient écouter avec plaisir. Ils parurent devant Jeanne, Reine de Naples, et Louis de Tarente, son second époux, à la Cour du Pape Clément VI, et furent magnifiquement récompensés de leurs vers, selon l'usage; le mari par un des plus beaux manteaux de soie du Prince, et la femme par l'une des juppes de velours de la Reine.

Dans le même tems, on vit encore Bertrand de Borme, Bertrand du Puget, Rostaing d'Entrecasteaux, Bertrand Ferand, Olivier de Lorgnes, les Seigneurs d'Istre, Pierre de Soliers, Jean de Lauris, Isnard de Demandols, et Bertrand de Castillon.

En 1353, le Gentilhomme Bernard Roscas, parent des Papes Clément et Innocent VI, et qui fut grand Jurisconsulte et grand Théologien. Il acquit une telle considération, qu'Adhémar,

Evêque de Marseille, lui donna la juridiction de toutes ses terres, et que les Etrangers, qui alloient à Avignon de toute part, y étoient moins conduits par le desir de voir la Cour du Pape, que par l'envie de connoître ce savant Bernard Roscas. Ses Ouvrages lui valurent beaucoup d'argent, qu'il consacra à la fondation d'un Hôpital pour les pauvres.

En 1354, parut le Gentilhomme Arnaud de Coutignac, célebre par sa rare prudence, qui faisoit que les plus grands Seigneurs l'aimoient et le consultoient dans toutes leurs affaires. Louis de Tarente, Roi de Naples, et la Reine Jeanne, son épouse, l'avoient si fort goûté, qu'ils l'employerent avec Guiflote Vicaire, du Comté de Vintimille, pour soumettre les habitans de Tende, qui s'étoient révoltés. Arnaud s'y prit si bien, qu'il força les rebelles à rentrer dans leur devoir; et on lui donna, en récompense, la Terre de Coutignac.

En 1355, le Monge, surnommé *le fléau des Troubadours*, à cause de son penchant invincible à la satyre, frondoit impitoyablement tous les Poëtes, et ne s'épargnoit pas lui-même dans ses

vers; mais il en composa contre quelques Tyrans qui régnoient en Provence, et qui s'en vengerent, en le faisant assassiner.

Dans le même tems, le Gentilhomme Taraudet de Flassans s'enrichit par ses Poésies : il voulut traiter d'une Seigneurie avec Foulques de Pontenas, autre Gentilhomme, grand amateur de vers, qui en faisoit aussi, et qui se contenta, pour le prix de la Terre, d'un Ouvrage de Taraudet, sur *les moyens de se garder contre les trahisons d'amour*. Taraudet n'étoit pas moins bon Guerrier que bon Poëte. En rassemblant les Gentilshommes ses voisins et ses amis, il purgea la Provence des petits Tyrans qui la désoloient. Entendant parler de ses talens, Louis, Roi de Naples et Comte de Provence, par la Reine son épouse, le choisit pour faire des remontrances, en latin, à l'Empereur Charles IV, qui, passant dans le Comté, avec une armée qu'il conduisoit en Italie, avoit obligé les Evêques et les Gentilshommes de Provence, de Forcalquier et de Pymont, à lui prêter foi et hommage. Taraudet se plaignit à l'Empereur, en termes respectueux; mais forts : ces remontrances lui firent

beaucoup d'honneur, et il en fut bien récompensé.

Parut encore dans ce tems, Guillaume Boyer, Mathématicien, et qui fut attaché, successivement, au Roi de Naples, Charles II, et au Roi Robert, son fils. Ce dernier lui donna la charge de Podestat de Nice; et, quoique les fonctions de ce Magistrat, qui étoit changé chaque année, fussent contraires aux prérogatives de la Ville, les Habitans, charmés du mérite et de la douceur de Boyer, se trouvoient heureux de l'avoir, et demandoient tous les ans qu'il leur fût continué. Robert avoit tant de confiance en Boyer, qu'il voulut le charger de réduire les Habitans rebelles du Comté de Vintimille; mais il se défendit d'accepter cette commission délicate, et passa tranquillement le reste de ses jours à faire des vers, qui devinrent les modeles, et même souvent furent des objets de plagiat pour beaucoup de jeunes Poëtes. Il fit aussi des Ouvrages utiles, en Histoire Naturelle, en Métallurgie, en Hydraulique et en Botanique. La Reine Jeanne desira de l'avoir à sa Cour, et le lui fit savoir à plusieurs reprises;

mais, trop âgé alors pour se déplacer, il se refusa à ses invitations.

En 1364, Jean de Meun, surnommé Clopinel, parce qu'il étoit boiteux, florissoit à la Cour de Philippe-le-Bel, dont il faisoit les délices, par son esprit et son enjouement. Il s'étoit appliqué à la Théologie, à la Philosophie, à l'Astronomie, à la Chymie, à l'Arithmétique, et, sur-tout, à la Poésie. Son penchant excessif à la médisance contre les femmes, lui attira le ressentiment de quelques-unes, qui, pour s'en venger, le menacerent de le fustiger. Il s'en débarrassa, en demandant que les premiers coups lui fussent portés par celle qui donnoit le plus de prise à sa satyre. Ce fut lui qui continua le Roman de *La Rose*, commencé par Guillaume de Lorris, dans le siecle précédent.

En 1370, parut l'illustre Louis de Lascaris, Comte de Vintimille, de Tende et de la Brigue. Il avoit, d'abord, pris l'habit Religieux, et s'étoit fait Prêtre; mais, ensuite, ses inclinations changerent; il quitta le cloître, et il épousa la sœur d'Isnard de Glandeves. La Reine Jeanne, informée des talens et de la valeur de

Lascaris, et voulant repousser les Normands et les Anglois qui ravageoient la Provence, lui donna le commandement d'une armée qu'elle envoya contre eux. Il se couvrit de gloire, en remplissant sa mission. Mais le Pape, Urbain V, apprit que Lascaris avoit brisé les liens sacrés qu'il s'étoit donnés dans sa jeunesse : il lui ordonna de les reprendre. Lascaris eut recours à Jeanne, qui sollicita et lui obtint la permission de rester encore vingt-cinq ans dans le monde. Grégoire XI, successeur d'Urbain V, confirma cette grace, et Lascaris mourut avant qu'elle fut expirée.

Dans le même tems, parut aussi Béranger de Parasols, né à Sisteron, et fils d'un Médecin de la Reine Jeanne. Outre plusieurs Poésies qu'il fit à la louange des Papes et des Dames illustres de son siecle, ainsi que le pratiquoient tous les autres Troubadours et Trouverres, Parasols, disent leurs Historiens, composa *cinq belles Tragédies, des gestes de Jehanne, Reine de Naples.*

De tous les premiers Poëtes François, qui firent des Pieces susceptibles d'être appellées Tragédies, Parasols est le seul dont il nous soit

parvenu

parvenu quelque chose, encore ce que nous en connoissons se borne-t-il aux titres et aux sujets de ses Pieces.

La premiere, intitulée l'*Andriasse*, étoit relative au premier Mariage de Jeanne, avec André, fils de Charles, Roi de Hongrie, et que l'on croit qu'elle fit étrangler, après trois ans de regne, ou, au moins, à l'assassinat duquel elle consentit, par haine ou par foiblesse, et par amour pour Louis, fils de Philippe, Prince de Tarente.

La seconde Piece, intitulée *La Tharenta*, faisoit allusion au Mariage de Jeanne, avec ce Louis de Tarente, et que troubla Louis, Roi de Hongrie, autre fils et héritier de Charles, pour venger la mort de son frere André, dont le successeur au trône de Naples « mourut, tout » exténué de s'être excessivement et trop souvent » employé au service de la Reine, » dit Brantôme.

La troisieme Piece, intitulée *La Malhorquyna*, rappelloit que Jeanne prit, en troisieme Mariage, Jacques d'Aragon, Infant de Mayorque, et qu'elle ne fit point Roi de Naples; mais seu-

lement Duc de Calabre ; lequel suivit bientôt ses deux prédécesseurs, car Jeanne lui fit trancher la tête, parce qu'elle apprit qu'il avoit une Maîtresse ; attentat nouveau, dont voulant justifier Jeanne, Brantôme dit : « Qui n'eut condamné ce Prince d'avoir faussé compagnie à cette belle Reine, et s'être dérobé pour aller habiter avec une autre qui ne la valoit pas, en la moindre partie de son corps ? C'étoit tout ainsi qu'un qui, pour éteindre sa soif, délaisse la nette et claire fontaine, pour aller boire dans un marais sale, boueux et tout vilain. »

La quatrieme Piece, intitulée *l'Allamanda*, désignoit le quatrieme et dernier Mariage de Jeanne, avec Othon de Brunswic, Prince Allemand, que Charles Durazzo, Général Hongrois, vainquit dans une bataille, et fit mourir, avec Jeanne, par suite de la vengeance exercée contre les meurtriers d'André.

La cinquieme Piece, intitulée *La Johannata*, étoit une récapitulation des divers événemens de la vie de Jeanne ; et Nostradamus nous dit : « Que le Poëte n'y avoit rien oublié, depuis que

» cette Reine fut de l'âge de six à sept ans, » jusqu'à la fin de ses jours, qu'elle prit une » telle et malheureuse fin qu'elle avoit fait » prendre à André son mari. »

Parasols dédia ces cinq Tragédies au Pape Clément VII, et les lui donna secrétement. Il en obtint, pour récompense, un Canonicat de Sisteron, et la Prébende de Parasols, où il alla finir ses jours, dit Beauchamps; mais où il les finit empoisonné, prétend Parfaict, sans que l'on ait su par qui et pourquoi. Le pourquoi pouvoit se soupçonner, dès que l'on citoit ses Tragédies.

On jugera des Pieces de ce tems, par ce que nous venons de rapporter de Nostradamus, à l'égard de la derniere. Il paroît que l'on y faisoit entrer, indifféremment, ou toute la durée, ou une époque particuliere de la vie d'un personnage. Parasols saisit, d'abord, les principales de celles de Jeanne, et les présenta précisément dans leur tems et dans leur ordre; ensuite, il les réunit toutes, et les représenta de nouveau. « Il » mourut en 1383, remarque Fontenelle, et » Jeanne de Naples, l'héroïne de ses cinq Tra-

» gédies, en 1382, de sorte qu'il n'a vécu qu'en
» même tems qu'elle ; et les actions de cette
» Princesse étoient accommodées au Théatre, à
» mesure qu'elles arrivoient. Avoit-elle fait
» étrangler son mari, pour en épouser un plus
» aimable ? il paroissoit aussi-tôt une Tragédie
» sur ce sujet. »

Ces prétendues Tragédies, ainsi que celles attribuées à Faidit, en 1220, et à Daniel, en 1189, n'étoient que des satyres dialoguées, sans distribution d'actes ni de scenes, et qui ne différoient des autres Pieces Dramatiques d'alors, que par la tristesse du fonds et le ton élégiaque du style.

En 1383, le Seigneur Ricard de Barbézieux joignoit à la Poésie et à l'Eloquence, la Théologie et les Mathématiques.

La même année, Pierre Boniface, de l'une des plus anciennes familles de Provence, et qui avoit été attaché au service de la Reine Jeanne, fut encore compris dans la liste des Poëtes.

En 1408, vivoit le Monge des isles d'or, qui étoit de la famille Génoise de Cibot, et Religieux du Monastere de Lérins. Ses Supérieurs

l'avoient chargé de l'emploi de Bibliothécaire, comme étant le seul, parmi eux, qui pût s'en acquitter. Cette Bibliotheque étoit la plus belle et la plus nombreuse de l'Europe ; mais les guerres fréquentes, qui agitoient la Provence, avoient mis dans ce riche dépôt un si grand désordre, qu'un homme moins savant et moins laborieux que le Monge n'auroit pu y remédier. Il découvrit un Recueil des Vies et des Ouvrages des Poëtes Provençaux, dans lequel il étoit resté beaucoup de lacunes : il entreprit de le mettre dans un meilleur ordre, et il y réussit. Il en fit, lui-même, une belle copie sur vélin, et dont les lettres initiales étoient d'or et d'azur. Il avoit fait plusieurs chansons dans sa jeunesse, et, vers la fin de ses jours, il fit un Ouvrage, dans lequel il prédit que les descendans de la famille Cibot jouiroient, un jour, d'une grande considération, et gouverneroient l'Eglise Chrétienne. L'événement a justifié la prédiction.

En 1435, vécut aussi le Gentilhomme Henri de Saint-Cézari, Religieux de Mont-Mayor. Il lui tomba entre les mains une copie de l'Histoire des Poëtes Provençaux, rédigée par le Monge

des isles d'or ; mais très-fautive, et ne répondant point à la réputation de cet Auteur. Saint-Cézari consulta toutes les copies qu'il put s'en procurer, corrigea les endroits défectueux, et, enfin, rendit à cette Histoire toute la perfection dont elle étoit susceptible.

On vit encore, parmi les premiers Poëtes, plusieurs grands Personnages, tels que Réné, Comte d'Anjou et de Provence, Roi de Sicile et de Naples, surnommé *le Bon* ; d'autres Comtes d'Anjou, de Provence, de Rodès, de la Marche, de Poitou, de Soissons, de Flandres, de Foix, &c. ; une Comtesse de Provence et ses filles, des Ducs de Bretagne, de Brabant, d'Aquitaine, &c. ; un Vicomte de Turenne, un Vidame de Chartres, Christien de Troies, Nasémar le Noir, Olivier de Barjols, Saïl de Scola, Truc Mallet, Giraud d'Espagne, Giraud de Salagnac, Bertrand de Born, l'aîné et le jeune, Pierre Hugues, Isabelle, Chair et Ongle, Nicolet de Turin, Guillaume Amélier, Bonafé, Pierre Pélissier, Pons Santuol, Guillaume de Baux, Pierre Gentian, Hugues de la Bacalaria, Bertrand Guillaume et

Raimond de la Tour, Marie de Ventadour, Théodorine, Régulaire, Aimeri de Beauvoir, Gausseran de Saint-Leidier, Raimond de Beaujeu, Durand de Paernas, Hugues Cotola, Jacques Grill, Guillemette des Rosiers, Folquet de Romans, Raimond Lull, Guillaume Durant, Bernard de Verzou, Marcabres, de Villarnoux, Gui de Cabanas, Esquléte, Joris, Guilhaume Moysés, Fâvre d'Usez, Raimond de Sarlas, Hébert, Robert de Reims, Eustache le Peintre, Richard de L'isle, Pons de Capdueil, Bernard-Armand de Montenes, Azalais de Porceiragues, Guillaume de Balarux, Pierre de Barjac, Pierre de la Mula, Alphonse II, Roi d'Aragon, Gavaudan le Vieux, Poras Barba, Bertrand de Ban, Guillaume Rainols d'Apt, Guillaume et Raimond de Durfort, un Evêque de Clermont, Duides de Prades, Peyrols d'Auvergne, Ogier, Elias Cairels, Ferrari de Ferrare, Guingo, Giraud de Borneil, Giraud de Calansar, Hugues de Mataplana, Guilhaume de Saint-Grégori, Guillaume de Bergedan, Granet, Folquet de Lunel, Hugues de Saint-Cyr, Nat de Nions,

Bernard de la Barthe, Hugues de l'Escare, Jean d'Aubusson, le Moine de Fossan, Durand, Tailleur de Pacinas, Aimeri de Péquilain, Guillaume Magret, Lamharda, Bernard-Arnaud d'Armagnac, Marabus, Mathieu de Querci, Lanza, Bernard de Rovenac, Arcats de Fossat, Aimeri de Bélenvei, Aimeri de Belmont, Barthélemi Giorgi, Boniface Calvo, Arnault de Carcassis, Guillaume-Pierre de Casols, Austan d'Orlhac, Bertrand de Gordon, Bertrand et Alexandre Pâris de Rouergue, Guillaume Fignécia, Dona Castelloza, le Chevalier du Temple, le Comte de Foix, Carcameus, Clara d'Onvuza, Giraud, Giraud Cabraira, Guiduisel, Guibert Amiols, Frédéric, Roi de Sicile, le Comte d'Empurias, Arnaud Catalan, Gayonnet, Gui de Cavaillon, Bernard d'Avignon, Guillamet Tonners, Palzis, Arnaud de Comminges, Arnaud de Marsan, Raimond de Castelnau, Guillaume de Montagnagont, Guillaume de Mur, Bernard Marti, Paulet de Marseille, Pierre Durand, Pierre III, Roi d'Aragon, Pierre de Bucignac, le Moine de Montaudon, Bernard d'Auriac, Raimond Gau-

telin de Béziers, Amanieu des Escas, Bernard de Venzenac, Pierre de Corbian, Pierre et Austai de Maenzac, Guillaume Rozer de Nice, Thibaut de Blinon, Raimond Vidal de Bezaudun, Pons de Garda, Rombaud, Gerviri de Girone, Natibors, ou Madame Tiberge, Pons de Montlaur, Giraud Riquier, Arnaud de Lintignac, Jean Estéve de Béziers, Bonaventure des Perriers, Colin Muset, Jonglet, Lambert Lycors, Guillaume le Court, Hugues de Berci, Huon de Villeneuve, Gaces Brulés, Thibaut, Comte de Champagne et Roi de Navarre, &c. &c. &c.

Plusieurs de ces Poëtes vécurent à la Cour de Thibaut : ils y formoient des assemblées, pour examiner mutuellement leurs Ouvrages, et il présidoit à cette association, qu'avec celle établie par le Gentilhomme Geoffroy du Luc, en 1340, et l'espece d'Ecole Poétique, formée par le Gentilhomme Bertrand de Pézars, en 1348, on peut regarder comme les premieres Académies Françoises, pour la Poésie, seulement ; car Charlemagne en établit une, pour les Sciences

et la Littérature, en général, à son retour d'Italie, en 781.

Cette longue nomenclature n'indique encore qu'imparfaitement les principaux inventeurs de notre Poésie, et de celle de la plupart des Nations qui nous avoisinent. « Les Pieces qu'ils » nous ont laissées, disent les Auteurs de l'His- » toire universelle des Théatres, ont souvent le » mérite de donner une idée des mœurs du siecle » dans lequel elles ont été composées. Celles-ci » offrent des especes de scenes dialoguées; » celles-là renferment, ou des anecdotes, ou des » historiettes racontées avec naïveté, et plusieurs » d'entr'elles sont remarquables par la vérité des » images qu'elles présentent, par l'élégance » avec laquelle elles sont écrites; mais il en est » quantité d'autres auxquelles nous sommes loin » d'accorder les mêmes éloges. Nous mettons de » ce nombre celles que l'on peut appeller obs- » cenes ou satyriques; et, si les premieres sont » révoltantes par le ton d'indécence que les » Poëtes y prennent, les secondes ne le sont » pas moins par les injures grossieres dont ils

» accablent ceux qu'ils ont envie de criti-
» quer. »

Quoique l'on regarde assez généralement ces Pieces et les *Entremets*, exécutés dans le même tems, comme les premieres esquisses des productions Dramatiques Françoises, parce que, dans ce genre, rien d'antérieur n'est bien connu, il est pourtant certain que, plus de quatre siecles avant les premiers Troubadours et Trouverres, on avoit en France des Histrions, des Farceurs, des Danseurs et des Bateleurs. Quelles sortes de compositions théatrales exécutoient-ils ? Connoissoient-ils celles des Romains et des Grecs ? En avoient-ils fait déja quelqu'heureuse imitation ? C'est ce que l'on ne peut croire. Il y a apparence, au contraire, que nous commençames, d'abord, à imiter des Romains ce que les Romains commencerent à imiter des Grecs, l'enfance de l'Art; c'est-à-dire, l'image grossiere d'une nature brute. Ainsi ce qui, dans le principe, étoit destiné à l'amusement des Peuples, et ce qui pouvoit concourir à leur civilisation et au perfectionnement de leurs mœurs, se trouva être, d'abord, et devint, de plus en plus, dans

la suite, un moyen d'accroissement de corruption. Charlemagne le sentit, et il fut obligé de proscrire ces premiers jeux, dès le huitieme siécle. Cependant, l'habitude étoit prise; le peuple ne put la rompre. Il chercha dans les Cérémonies Religieuses de quoi satisfaire son goût pour les Spectacles. Ces Cérémonies se multiplierent : le culte se surchargea d'associations, sous le nom de Confréries. Nouvelle similitude avec les premiers Spectacles des Romains et des Grecs; mais, comme chez eux, ces pieuses représentations dégénérerent bientôt, chez nous, en bouffonneries sacriléges. A la célébration des Fêtes, connues sous les noms des *Innocens*, des *Fous*, des *Anes*, &c. les Eglises se transformoient en Théatres, où l'on jouoit des farces ridicules, où l'on exécutoit des danses indécentes, et où l'on faisoit retentir les voûtes saintes des chansons les plus impies et les plus scandaleuses. Les Acteurs étoient presque tous Prêtres, déguisés, vêtus en femmes ou masqués : ils s'abandonnoient à une ivresse qui excitoit des querelles, que l'on ne voyoit gueres se terminer sans effusion de sang. Vers

le milieu du douzieme siecle, le désordre étoit devenu si grand, qu'Eudes de Sulli, Evêque de Paris, lança des anathêmes contre tous ces jeux sacrés; mais il ne put les détruire entiérement. On les vit reparoître, à différentes époques, dans plusieurs Eglises de France; et ils surent se soutenir, ainsi poursuivis et ambulans, pendant plus de deux siecles.

Les Croisades contribuerent beaucoup à étendre et affermir l'usage de cette sorte de Spectacle. Elles entraînerent l'esprit général de la Nation vers les choses saintes, qui furent mêlées à tout. Les vœux, les pélerinages devinrent fort à la mode. On ne vit plus dans les Places publiques et dans les Carrefours des Villes, que des Troupes de dévots Personnages, revenant de Jérusalem, de Saint-Jacques de Compostelle, de la Sainte-Baume, de Sainte-Reine, de Notre-Dame du Puy, du Mont-Saint-Michel, &c. &c. &c. Ces Pélerins, montés sur des échafauds, chantoient des Cantiques spirituels, qu'ils avoient composés dans leurs voyages, et jouoient des scenes, dans lesquelles ils représentoient quelques Mysteres de

la Religion, ou quelques traits des Vies des Saints. Ils surent s'attirer, ainsi, beaucoup de Spectateurs. Ces succès leur donnerent le desir de former une Société, et ils y parvinrent, en entraînant avec eux plusieurs Bourgeois de Paris, dont ils exciterent la piété à faire les fonds nécessaires à l'achat d'un terrain et à la construction d'un Théatre, où ils pussent représenter les jours de Fête, pour l'instruction et le divertissement du peuple. « Ils choisirent, dit Villaret, le Bourg de Saint-Maur-des-Fossés, » près Paris; rendez-vous célebre par l'affluence » des Pélerins que la dévotion y attiroit. Le » sujet du *Mystere* qui fut exécuté sur ce Théatre, » étoit l'Histoire de la mort du Sauveur; et » c'est de-là que la Société prit, dans la suite, » le nom de *Confrèrie de la Passion*. On courut, » en foule, à cette nouveauté, que le Prévôt » de la Capitale interdit, par une Ordonnance » du 3 Juin 1398. Les Associés ne se rebuterent pas par cette défense. Ils s'adresserent au » Roi, pour faire lever l'interdiction; et, selon » toute apparence, ils obtinrent cette grace, » puisqu'ils eurent l'honneur de représenter;

» plusieurs fois devant le Prince, qui fut si » content du Poëme et du jeu des Acteurs, qu'il » autorisa leur établissement à Paris, par des » Lettres, datées du 4 Décembre 1402. Les » Associés y sont qualifiés du titre de Maîtres, » Gouverneurs et Confreres de la *Confrérie de la* » *Passion*. Ces érections en Confréries étoient » alors en usage pour les Corps les plus distin- » gués, tels que ceux des Secrétaires du Roi, » des Huissiers d'armes, &c. Il paroît même » que le Roi ne dédaigna pas de s'agréger à » cette Confrérie. »

Ces Lettres de Charles VI, nous donnent les noms des premiers Maîtres de la Confrérie; c'étoient Jean Dupin et Guillaume de Doisemont. Mais Parfaict observe que les *Mysteres* étoient connus bien avant cette époque. « En » l'année 1313, le Roi Philippe-le-Bel donna, » dans Paris, une Fête des plus somptueuses que » l'on eût vues depuis long-tems en France. Le » Roi d'Angleterre, Édouard II, qu'il y avoit » invité, passa la mer exprès, avec la Reine, » sa femme, Isabeau de France, et un grand » cortége de Noblesse. Tout y brilla par la

» magnificence des habits, la variété des divertissemens et la somptuosité des festins. Pendant huit jours entiers, les Seigneurs changeoient d'habits jusqu'à trois fois dans un seul jour; et le Peuple, de son côté, représentoit divers Spectacles, tantôt la gloire des Bienheureux, et tantôt la peine des Damnés, et puis diverses sortes d'animaux; et ce dernier Spectacle fut appellé *La Procession du Renard.*

» Le Dimanche 11 Novembre 1380, le Roi, Charles VI, fit son entrée solemnelle dans Paris : il vit, avec plaisir, ce que l'on appelloit alors les *Mysteres*; c'est-à-dire, les diverses représentations de Théatre, d'une invention toute nouvelle.

» L'entrée de la Reine, Isabeau de Baviere, épouse de Charles VI, fut solemnisée avec toute la magnificence possible, en Octobre 1385. Parmi les Fêtes qu'elle vit à Paris, il y avoit, entr'autres, devant la Trinité, un combat préparé, et qui s'exécuta, en présence de la Reine, des François et des Anglois contre les Sarrazins. Toutes les rues

» étoient tendues de tapisseries : on trouvoit, » en divers lieux, des fontaines d'où couloient » le vin, le lait, et d'autres liqueurs déli- » cieuses ; et, sur différens Théatres, on avoit » placé des Chœurs de Musique, des Orgues, » et des jeunes gens y représentoient diverses » Histoires de l'ancien Testament. Il y avoit des » machines, par le moyen desquelles des en- » fans, habillés comme on représente les Anges, » descendoient et posoient des couronnes sur la » tête de la Reine. Mais le spectacle le plus sur- » prenant qu'il y eut à cette entrée, fut l'action » d'un homme qui, se laissant couler sur une » corde tendue, depuis le haut des tours de » Notre-Dame jusqu'au Pont-au-Change, par » où la Reine passoit, entra, par une fente, » ménagée dans la couverture de taffetas dont le » Pont étoit couvert, mit une couronne sur la » tête de la Reine, et ressortit par le même en- » droit, comme s'il s'en fût retourné au Ciel. » L'invention étoit d'un Génois, qui avoit tout » préparé, depuis long-tems, pour ce vol ex- » traordinaire ; et ce qui contribua à le rendre » encore plus remarquable, même loin de Paris,

» c'est qu'il étoit fort tard, et que l'homme qui » faisoit le personnage avoit, à chaque main, » un flambeau allumé, pour se faire voir, et » admirer la beauté d'une action aussi hasardeuse » que celle-là. »

M. Le Grand qui a fait de profondes recherches sur l'origine de notre Poésie, rapporte dans les *Fabliaux et Contes des douzieme et treizieme siecles*, quelques Pieces qui ont précédé les *Mysteres* des Confreres de la Passion, et auxquelles on peut faire remonter encore l'origine de notre Théatre. La premiere, dont l'Auteur est resté inconnu, a pour titre *Lai de Courtois*. Voici l'extrait qu'en donne M. Le Grand.

« Allons, allons, debout, c'est assez dormir. Il y a long-tems que le rossignol chante, & il fait jour; vous devriez déja être aux champs avec vos bêtes. »

« Eh! quoi, mon pere, tous les jours me coucher tard et me lever matin? Parbleu! si c'est là la vie que vous me destinez, elle est aussi par trop dure! Je vous sers de mon mieux, et vous me traitez en vrai serf, tandis que mon frere cadet vit près de vous sans rien faire, ou

qu'il perd au *Trémerel* ce qu'avec bien des sueurs nous gagnons tous les deux. »

« Tel est le début de cette Piece originale, qui n'est rien autre chose que la parabole de l'Enfant prodigue, mise en action, dit M. Le Grand. J'en ai peu vu d'aussi mal écrites, & dont la narration fût aussi obscure & aussi diffuse; mais elle a cela de singulier, qu'à l'exception de huit ou dix vers, tout s'y trouve en dialogue, ou en monologue; en un mot; c'est une espece de Drame, dans lequel, cependant, les différentes actions se suivent sans aucune interruption, ni changement de Scene. Aussi le prodigue, réduit au plus grand état de pauvreté, forme la résolution de retourner chez son pere; & dans le vers suivant il est représenté à ses genoux & lui demandant pardon. Une autre singularité digne d'attention, est un monologue que l'Auteur a fait en vers alexandrins, tandis que le reste de la Piece est en vers de quatre pieds. »

« Le pere défend son second fils contre les reproches de l'aîné. Cet aîné prend de l'humeur; il veut s'en aller, & demande ce qui lui ap-

partient. Le pere lui donne soixante sous, qu'il accompagne de sages avis sur la maniere de se conduire. L'étourdi, ébloui de cette somme, qu'il croit ne devoir jamais finir, part fort content. Dans sa route il entend crier : *Bon vin de Soissons à six deniers le lot*, (mesure de deux bouteilles). L'Aubergiste l'invite à entrer; il lui fait des politesses, et lui offre une chambre, dans laquelle il trouvera un bon lit, *fait à la Françoise, haut de paille, et mou de plume*, avec un oreiller parfumé de violettes, de l'électuaire et de l'eau-rose, pour se laver le visage; enfin toutes les petites recherches qu'on peut desirer. Courtois entre; on lui donne à boire : enchanté de l'empressement qu'on marque à le servir, il s'applaudit d'avoir entrepris de voyager; et, tout en se moquant des avis circonspects de son pere, il trouve qu'il fait-là meilleur qu'à l'église. Un moment après, il est accosté par une Fille de joie, nommée Perrette, qui lui présente la tasse d'argent pour boire, et lui fait compliment sur ses beaux yeux et sur ses graces. Que je me trouverois heureuse, dit-elle, d'avoir si bel ami! Je voudrois qu'il

n'eût rien à faire, et qu'on ne pût trouver en France ni Duc, ni Comte aussi-bien mis que lui. Survient une autre drôlesse, qui, feignant, quoique d'intelligence avec la premiere, de venir-là par hasard, s'entretient, tout bas, avec lui du mérite de sa compagne, et le félicite d'avoir rencontré pareille aventure. S'il cherche un cœur sûr et fidele, c'est là son fait; il ne sauroit mieux trouver. Elles l'agacent : on boit ensemble ; et même on ne veut plus qu'une tasse pour les trois. Les deux coquines lui avoient vu de l'argent dans sa bourse, et avoient comploté avec l'Aubergiste de le lui dérober ; c'est ce qu'elles font, en proposant de jouer à la *Mérelle*. Pendant le jeu, la bourse est escamotée, et elles disparoissent. L'Hôtelier se présente alors pour demander son paiement ; Courtois, n'ayant plus rien à donner, est dépouillé, et abandonné ainsi sur le grand chemin. Sans argent et sans ressource, il se rappelle ; mais trop tard, les avis de son pere, et songe à ce frere qui se trouve dans l'abondance, tandis que lui va manquer de tout. Un Paysan, touché de son état, lui propose de gar-

der ses porcs, et il se trouve trop heureux de l'accepter. Le pain dont il est nourri, est du pain d'orge, rempli de paille, &c. Le reste, comme dans l'Evangile. »

« Les premieres Pieces Dramatiques, connues et imprimées, poursuit M. le Grand, sont, sans contredit les *Mysteres.* Il y en a eu, cependant, de représentées dans Paris avant celles des Confreres de la Passion. Une vieille Chronique, en vers, qui se trouve à la suite du Roman de Fauvel, manuscrit du Roi, n°. 6812, parlant de la Fête que donna Philippe-le-Bel, en 1313, (Parfaict nous en a fourni quelques détails plus haut) à l'occasion de la Chevalerie conférée à ses enfans, dit que, pendant les quatre jours que durerent les réjouissances, on eut différens Spectacles, qui représentoient, Adam et Eve, les trois Rois, le meurtre des Innocens, N. S., riant avec sa Mere, et mangeant des pommes; ses Apôtres disant avec lui leurs patenôtres, la décollation de S. Jean - Baptiste, Hérode et Caïphe, en mître, Pilate, lavant ses mains, la Résurrection, le Jugement, un Paradis, dans lequel on voyoit quatre-vingt-dix Anges, un

Enfer, noir et puant, où tomboient les réprouvés, et d'où sortoient cent Diables qui alloient saisir des ames, qu'ensuite ils tourmentoient. Parmi ces sujets dévots, le Chroniqueur en compte plusieurs dans un autre genre, tels que des farces satyriques et des danses ou pantomimes burlesques, destinées probablement à égayer le sérieux de la Piece sainte, en servant d'Intermede, ou, selon l'expression du siecle, d'*Entremets* à ses différens actes. Ces Entremets étoient des Ribauds qui dansoient et chantoient, en chemise; un Roi de la féve, un tournoi d'enfant, un homme sauvage, un loup qui filoit, un rossignol et d'autres oiseaux qui chantoient; enfin, la vie entiere du Renard, d'abord Médecin et Chirurgien, puis Clerc, et chantant une Epître et un Evangile; puis Evêque, puis Archevêque, puis Pape, et toujours mangeant poules et poussins. »

« Ces différentes Pieces ne sont point parvenues jusqu'à nous; mais j'en ai découvert trois qui sont antérieures, dit encore M. Le Grand. On les doit à nos Fabliers. Ce sont eux qui ont ouvert en France la carriere Dramatique;

et le genre de leurs Ouvrages, faits pour être chantés, ou déclamés par des Ménétriers, devoit naturellement les y conduire, sur-tout quand leurs Contes dialogués, comme ils en ont quelques-uns, offroient le récit alternatif de deux personnages. La Tragédie, chez les Grecs, n'eut point une autre origine. Pour avoir un vrai Drame, il ne falloit qu'augmenter le nombre des interlocuteurs, et joindre à ce récit une action. C'est ce qu'a fait, à sa maniere, l'Auteur du Lai qu'on vient de lire; le plus ancien, au moins si l'on en juge par le style, des Ouvrages de ce tems, qui offrent quelques traits de physionomie dramatique, et l'*Adam*, selon moi, de tous les *Mysteres*, *Farces*, *Sotties* et *Moralités* qu'ont produit les trois siecles suivans. Son informe production n'est qu'un chaos où tous les élémens de l'Art se trouvent confondus. Trois Auteurs contemporains, et qui vivoient dans le treizieme siecle, Rutebeuf, Jean Bodel et Adam de le Hale, surnommé le Bossu d'Arras, donnerent les premiers, chacun à leur maniere, quelqu'arrangement et quelque forme à ces principes bruts et grossiers. Dans la Piece de Rutebeuf,

beuf, les personnages sont clairement désignés, les scenes distinctes; l'action marche et amene un dénouement. Il est vrai qu'on ne pourrá gueres s'empêcher de rire, quand on verra en quoi consistent ces distinctions de scenes, plus ridicules encore que le sujet et que le choix de quelques-uns des personnages; mais ainsi dans son enfance marche l'esprit humain. Aujourd'hui que l'industrie et les arts nous ont procuré mille commodités superflues, nous nous moquons du tems où nos ayeux marchoient nus pieds. Cependant, celui qui le premier alors s'avisa de creuser un morceau de bois pour s'en faire une chaussure, étoit assurément un homme fort supérieur à ses contemporains. »

La Piece de Rutebeuf est intitulée : *Le Miracle de Théophile*; moralité, tirée du manuscrit du Roi, n°. 7218, et dont les personnages sont : *La Sainte Vierge*, *l'Evêque de Sicile*, *Théophile*, *Sénéchal du dernier Evêque*, *Pierre*, *Thomas*, *Pinceguerre*, *Officiers de l'Evêque*, *Salatin*, *Magicien*, et *Satan*.

« Dans un Monologue, selon l'extrait de M. Le Grand, Théophile, qui est destitué de

sa place de Sénéchal, par son nouvel Evêque, se plaint de la misere où il se trouve. Il a tout donné aux pauvres, et voit sa famille exposée à mourir de faim. Il souhaite la mort au Prélat, et se désespere. Enfin, il prend la résolution d'aller trouver le Sorcier Salatin, qui lui promet de le faire rentrer dans sa place, s'il veut renoncer à Dieu et à ses Saints. Théophile s'y engage et sort. »

« Il peint, dans un second Monologue, les divers mouvemens dont son ame est agitée :

» *Diex* (Dieu) *m'a grevé;* (affligé) *je l'greverai;*
» *Jamès* (Jamais) *jor ne le servirai :*
» *Je li envi.* (lui rendrai la pareille)
» *Riche serai, se povres sui;* (si je suis pauvre)
» *Se il me het,* (s'il me hait) *je hairai lui*
» *Je li claine* (le tiens) *cuitte.* (quitte)

« Salatin évoque le Diable, en faveur de Théophile. Satan paroît; il promet de servir le Sénéchal disgracié, et lui donne rendez-vous dans un vallon qu'il désigne. Théophile vient chez le Magicien chercher réponse. On l'envoie au lieu désigné où le Diable, avant tout, exige qu'il lui fasse hommage les mains jointes, qu'il

devienne son *homme* (vassal), et se donne à lui par un billet signé de son sang ; précaution, dit-il, qu'il se voit obligé d'employer, parce qu'il a été souvent dupe. Théophile consent à tout. On lui fait jurer aussi de ne jamais secourir, ni pauvre, ni malade, ni orphelin ; de renoncer, pour toujours, au jeûne, &c. Ensuite, on le renvoie, en l'assurant que sa place lui sera rendue. L'Evêque, en effet, reconnoît ses torts ; et, après avoir envoyé chercher Théophile par Pinceguerre, il lui parle avec amitié et lui rend sa place. »

« Théophile content, nargue, à son tour, Pierre et Thomas, qui avoient insulté à son malheur ; mais il ne tarde pas à reconnoître sa faute, et vient dans une Chapelle supplier la Vierge d'avoir pitié de lui. D'abord elle rejette sa priere, et veut le chasser. Elle se laisse, enfin, émouvoir, et l'assure qu'elle lui rendra son billet : il sort. Elle appelle Satan pour lui redemander la cédule. Satan refuse de la rendre ; mais, sur la menace qu'elle fait *de lui fouler la panse*, il la remet. Elle vient elle-même, ensuite, l'apporter à son protégé, et lui ordonne

d'aller la donner à l'Evêque, qui, pour instruire les fideles de la méchanceté de l'ennemi commun, la lit publiquement en chaire, et finit par chanter un *Te Deum.* »

« Les scenes sont désignées par ces paroles du Poëte : *Içi vient Théophile à Salatin : or se départ Théophile de Salatin.... Ici parole de Salatin au Déable : or vient le Déable qui est conjuré : Théophile revient à Salatin*, &c. &c. La Piece est en vers de quatre pieds ; mais l'Auteur en change la forme plusieurs fois. On a vu quelle étoit celle du second Monologue ; elle est encore employée plus bas, au moment où la Vierge est dans la Chapelle. Les regrets de Théophile, quand il reconnoît son crime, sont exprimés en douze strophes ou couplets de quatre vers alexandrins chacun. La priere qu'il fait à la Vierge est de neuf strophes, en vers de trois pieds ; et l'exhortation, enfin, de l'Evêque au peuple, en contient cinq, de quatre vers, sur une rime féminine. »

La Piece de Jean Bodel, intitulée : *Le jeu de Saint Nicolas*, et tirée d'un manuscrit du Duc de la Valliere, est encore en vers de diffé-

rentes mesures, quelquefois à rimes croisées, quelquefois croisées et redoublées. Les personnages sont : *un Ange, S. Nicolas, un Chevalier Chrétien, un Vieillard Chrétien, plusieurs Chrétiens, Tervagant, l'un des Dieux prétendus des Mahométans, le Roi d'Affrique, son Sénéchal, de Coisne, d'Oliferne, de l'Arbre-Sec, d'Orcanie, tous quatre Amiraux, Auberon, Courier, Connart, Crieur public, un Tavernier, Gaigne, son Garçon, Cliquet, Pinede, Rasoir, Voleurs,* et *Durant, Geolier.*

UN PREMIER ACTEUR.

« Seigneurs, et vous, Dames, écoutez-nous. Nous voulons aujourd'hui vous entretenir de S. Nicolas le Confesseur, qui a fait tant de beaux miracles, lesquels sont vrais. »

« Il y avoit jadis un Roi qui faisoit la guerre aux Chrétiens, et les désoloit par des incursions journalieres sur leurs terres. Un jour qu'ils n'étoient point sur leurs gardes, il les surprit et en tua ou enleva un grand nombre. Parmi ces derniers, se trouvoit un vieillard respectable. Saisi, au moment qu'il étoit en priere devant une statue de S. Nicolas, il fut, avec la

statue, présenté au Roi payen. Villain, lui dit le Prince, tu as donc confiance dans ce morceau de bois? Sire, répondit ce Prud'homme, c'est l'image d'un Saint que j'honore. Jamais homme ne s'est recommandé à lui, qu'il n'en ait été secouru aussi-tôt; jamais on ne lui a rien confié, qu'on ne l'ait trouvé peu de tems après multiplié avec profit. Eh bien! je vais lui confier mon trésor, repartit le Roi: je verrai s'il le fait multiplier; mais, s'il y manque, c'est à toi que je m'en prends, et tu peux t'attendre à être *lardé*. Alors il envoya le Prud'homme en prison, et fit coucher l'image du Saint dans le coffre où étoit son trésor. Mais, pendant la nuit, le coffre ayant été enlevé, le Roi, furieux, fit maltraiter le vieillard. Celui-ci invoqua l'assistance de son Protecteur; et le Saint, qui ne vouloit pas l'abandonner, alla trouver les voleurs qu'il avoit exprès endormis, et les obligea de rapporter le trésor. Touché du prodige, le Roi se convertit, et se fit baptiser avec ses sujets. »

« Voilà, Messieurs, le beau miracle qu'on lit dans la vie du Saint dont demain se célebre

la Fête. Ne soyez point surpris, car nous allons vous le représenter; et tel est le sujet de notre jeu. Faites silence, nous commençons. »

« On ne peut nier, dit M. Le Grand, que ce ne soit là un Prologue, très-distinct, et l'annonce d'une véritable Piece dramatique; » et il en donne l'extrait.

« Le Courier Auberon ouvre la scene, en souhaitant au Roi une longue prospérité, et, sur-tout, le bonheur d'exterminer ses ennemis; mais il lui annonce que les Chrétiens ont fait une irruption sur sa terre. Le Roi, surpris, ne peut le croire. Son Sénéchal avoue que, depuis le jour où Noé fit l'arche, jamais on ne vit pareille hardiesse; néanmoins il est forcé de confirmer la nouvelle, et dit que, si on ne repousse au plutôt ces Ribauds, tout le pays va être ravagé et brûlé. »

LE ROI, *à son Dieu Tervagant.*

« Fils de P....! quoi! j'ai fait couvrir d'or ta laide figure, et tu me laisses déshonorer à ce point! Je regrette bien, maintenant, ce qu'il m'en a coûté pour toi. Je veux te faire fondre et te distribuer en détail à mes gens.... Séné-

chal, je suis dans une telle fureur, que je ne me possede plus. »

LE SÉNÉCHAL.

« Sire, vous ne devriez pas vous permettre vis-à-vis de Tervagant des discours que vous n'oseriez tenir à un Roi, ni même à un Comte. Il ne faut jamais maudire ses Dieux. Mais, puisque vous me demandez mon avis, je vous dirai que le parti le plus sage dans ce moment est d'aller, les genoux et les coudes nus, implorer le secours de Tervagant, et lui promettre, s'il veut humilier les Chrétiens, vingt marcs d'or pour couvrir ses joues. »

LE ROI.

« Allons donc, puisque tu le veux.... Tervagant, j'ai laissé, dans mon chagrin, échapper contre toi mainte folie; j'en dis ma coulpe, et te demande grace. Souviens-toi de notre loi, Sire; accorde-nous ta protection contre ces Chrétiens qui te maudissent, et daigne nous en assurer d'avance par un sourire, si je dois les vaincre, ou par des pleurs, si je dois en être vaincu.... Sénéchal, l'as-tu remarqué comme

moi ? Il me semble que Tervagant a ri et pleuré tout-à-la-fois. Qu'annonce ce signe ? »

LE SÉNÉCHAL.

« Sire, il faut vous en fier au ris ; vous vaincrez les Chrétiens. »

LE ROI.

« Soit ; et maudit celui qui parle ou pense autrement. Sénéchal, fais crier le ban. »

« D'après cet ordre, le Crieur Connart annonce aux Vassaux du Roi qu'il leur est enjoint de se rendre, en armes, sous ses étendards. On lui donne des lettres, munies du sceau royal, pour aller publier par-tout le même commandement, et il part. Mais il entend crier dans une taverne, du pain frais, des harengs chauds et du vin d'Auxerre. Il s'y arrête pour boire, et joue avec le Garçon. L'instant d'après, on le voit parler aux Amiraux de Coisne, d'Orcanie, d'Oliferne et du Sec-Arbre, qui promettent des secours. Les troupes arrivent ; le Monarque en donne le commandement au Sénéchal : celui-ci les anime au combat, et, d'une voix unanime, tous s'écrient : Marchons, Mahomet l'ordonne. »

« Les Chrétiens voyent luire dans la plaine les

armes Mahométanes ; mais, glacés d'effroi à l'aspect des troupes innombrables des Infideles, un des leurs est obligé de les ranimer, en promettant le Ciel comme récompense, à ceux qui mourront pour la gloire de Dieu. Un Ange vient, de la part du Très-Haut, leur faire les mêmes promesses. Il leur annonce qu'ils seront vaincus ; mais que le Paradis les attend. »

» L'Amiral de Coisne recommande aux Soldats Mahométans de massacrer, sans miséricorde, tous les Soldats Chrétiens. Pour lui, il veut, de sa seule main, en abattre autant qu'un Moissonneur abat d'épis d'orge. L'Amiral d'Orcanie a peur qu'il ne les tue tous, & le prie de lui laisser au moins le plaisir d'en exterminer quelques-uns. Celui de l'Arbre-Sec s'écrie : La voici cette Nation exécrable qui maudit Mahomet ; frappez, frappez. On combat, & tous les Chrétiens sont tués. »

» Un vieillard Chrétien est surpris par les Sarrasins, priant un *Mahomet Cornu*. (St. Nicolas, ainsi nommé par eux, à cause de sa mître.) Ils conduisent le Prud'homme à leur Roi, &c. &c. »

» D'après le prologue, ajoute M. Le Grand,

on devine le reste de la Piece, & ce qu'on vient d'en lire suffit pour en donner l'idée. A travers tous les défauts, on y remarque beaucoup de mouvement & d'action, & sur-tout un grand spectacle, puisqu'indépendamment des principaux Acteurs, qui sont assez nombreux, elle offroit deux armées & un combat. Chez nos Dramatiques modernes les Personnages discourent beaucoup, parce que les Auteurs, instruits dans la théorie de leur Art, veulent étaler de l'éloquence. Tout s'y passe en beaux colloques, en éclaircissemens & en disputes. Chez un Poëte ignorant, tels qu'étoient les nôtres, ces jeux d'esprit sont étrangers : comme il ne sait point l'art de faire disserter ses Héros, il les fait agir. Voyez dans Shakespear ; quel fracas d'action ! »

Le jeu du Berger et de la Bergere, tiré, par M. Le Grand, du manuscrit du Roi, n°. 7604, est une espece de Pastorale, dont les Personnages sont : *Aubert*, *Chevalier*, *Marion* ou *Marotte*, *Maîtresse de Robin*, *Perrette*, *amie de Marotte*, *Robin*, *Amant de Marotte*, *Baudouin*, *Gautier*, *tous deux Bergers & Parens de Robin.*

M. Le Grand en donne ainsi l'extrait.

MAROTTE *chante.*

» Robins m'aime, Robins m'a ;
» Robins m'a demandé si m'aura ;
» Robins m'acata (m'acheta) cotele (cotte,
» sorte d'habillement)
» D'escarlate bone et bele,
» Souscanie, (autre habillement) et cheintu-
» rele. (petite ceinture.)
» Robins m'aime, Robins m'a.

« Un Chevalier, nommé Aubert, sorti avec un faucon sur le poing pour chasser, passe auprès de la Bergere ; il l'accoste, lui souhaite le bon jour, & lui demande pourquoi elle répete si souvent, & avec tant de plaisir, le nom de Robin. Sire, répond-elle, j'en ai sujet, c'est que j'aime Robin, & que Robin m'aime. Et il m'a bien montré que je lui suis chere ; c'est lui qui m'a donné cette pannetiere, cette houlette & ce couteau. »

« Elle demande à son tour au Chevalier, ce que c'est que cet oiseau qu'il porte sur le poing ; quelle est sa nourriture & son usage ? Sur les réponses qu'on lui fait : Robin, dit-elle, n'a pas de ces goûts-là. Il sait nous amuser aussi ; quand il joue de sa musette, tout le Village accourt. »

AUBERT.

AUBERT.

« Faites-moi une confidence, jolie Bergere; seriez-vous d'humeur à aimer un Chevalier? »

MAROTTE.

« Beau Sire, vous pouvez continuer votre chasse. Je ne connois point les Chevaliers, et ne veux aimer que Robin. Tous les jours, le soir et le matin, il vient me voir; il m'a encòre apporté aujourd'hui du fromage frais et du pain. »

AUBERT.

« Douce Bergerette, venez avec moi. Vous monterez sur ce beau cheval, et nous irons là-bas, dans le vallon, jouer au bord de ce bosquet. »

MAROTTE.

» Sire, quel est votre nom?

AUBERT.

» Aubert.

MAROTTE, *en chantant.*

» Sire Aubert, vous perdez ici votre tems; je n'aimerai jamais que Robin. »

AUBERT.

« Mais savez-vous que je suis Chevalier, &

que vous n'êtes qu'une Bergere, vous qui faites tant la dédaigneuse? »

MAROTTE.

» Votre Chevalerie ne vous fera pas aimer davantage. Je ne suis qu'une Bergere, il est vrai; mais j'ai un ami gai, bien fait & joli. »

AUBERT.

« Bergere, puisque c'est ainsi, n'en parlons plus; que Dieu vous fasse goûter, avec votre ami, beaucoup de plaisir : je vous quitte. »

» Il sort en chantant.

« Marotte, restée seule, chante aussi, en appellant Robin. Celui-ci l'entend de loin, et répéte le refrain de la chanson de sa mie. Elle le reconnoît à sa voix; il arrive. »

MAROTTE.

« Robin, tu ne sais pas, doux ami, ce qui vient de m'arriver; mais, au moins, je t'en prie, ne te fâche pas. Ecoute : il est venu, tout-à-l'heure, un beau Monsieur, à cheval, qui m'a priée d'amour; mais il a perdu ses peines : je te serai toujours fidelle. »

« Robin, qui est fort jaloux, s'emporte en menaces contre le Chevalier. Il proteste que

s'il avoit pu être averti plus tôt, et amener ses deux cousins, son rival ne se seroit pas ainsi retiré impunément. Marotte le calme de son mieux, et propose de manger ensemble. On met sur l'herbe des prunes, qu'il a apportées, du fromage et du pain. Robin s'assied à côté de sa Mie, et ils dînent gaîment. Après ce repas frugal, il la prie de lui donner le chapel qu'elle porte : elle le lui place elle-même sur la tête; et, en retour, il annonce qu'il va chercher Baudouin et Gautier, ses cousins, afin de pouvoir passer agréablement le reste de la journée. Marotte le prie d'amener aussi son amie Perrette. Robin part, et va les avertir. »

« Le Chevalier, pendant ce tems, revient auprès de Marotte. Sous prétexte de demander des nouvelles de son oiseau, qu'il prétend s'être échappé; il renoue une conversation avec la Bergere, et déclare qu'il se consoleroit bientôt de la perte du faucon, s'il pouvoit avoir si gentille amie. L'autre répond toujours qu'elle n'aime que Robin, et prie le Chevalier de la laisser, de peur que si Robin survenoit, et qu'il

la trouvât causant avec quelqu'un, il ne lui en voulût, et ne cessât de l'aimer. »

« Robin arrive, en effet, en jouant de son flageolet d'argent. Aubert, qui veut lui faire une querelle, l'accuse d'avoir tué son faucon, et le frappe. Marotte demande grace pour celui qu'elle aime. Volontiers, dit Aubert; à condition que vous viendrez avec moi. Elle a beau refuser, il l'enleve; mais elle fait des cris si affreux, elle se débat si violemment, qu'il prend le parti de la lâcher, et de s'en aller. Elle accourt, aussi tôt, vers Robin, et lui demande s'il est blessé. »

ROBIN.

« Marotte, je suis guéri, puisque je te vois.

MAROTTE.

« Eh bien! viens donc m'embrasser.

« Puis, voyant arriver, tout-à-coup, Perrette et les deux cousins, qui la surprennent embrassant son ami, elle reste interdite et confuse. N'ayez pas honte, lui dit Gautier, en riant; il est mon cousin. »

MAROTTE.

« Ce n'est point par rapport à vous que je

suis fâchée, Gautier; mais c'est qu'il est si étourdi, qu'il m'embrasseroit de même devant tout le Village. »

ROBIN.

» Eh! qui pourroit s'en empêcher?

« Pour oublier le moment de chagrin qu'a donné le Chevalier, on s'amuse à de petits jeux, tels que *Saint-Coisne*. Gautier se charge de faire le Saint; les autres vont, à genoux, lui porter un présent. Il emploie, pour les faire rire, différens moyens; et, quand il y réussit, le rieur est obligé de donner un gage. On joue, ensuite, *au Roi*. C'est Baudouin qui l'est. Il s'assied: on commence par le couronner; Perrette lui pose pour cela son chapel sur la tête, et, ensuite, les sujets s'avancent pour lui rendre leurs hommages. A mesure que chacun se présente, ce Roi lui fait ou une question, ou un commandement. Par exemple, il demande à Gautier s'il est jaloux? Je l'ai été, répond celui-ci. Un certain matin, j'entendis frapper à la porte de ma Mie, et je soupçonnai que c'étoit un Amoureux; mais je ne fus jaloux que ce jour-là. On demande de même à Perrette

quel est le moment où Amour lui donne la plus grande joie ? Sire, répond-elle, c'est quand celui qui m'a donné son cœur et son ame, vient dans les champs me tenir compagnie, et que, sans dire choses vilaines, il s'assied auprès de moi. Robin est interrogé à son tour; et le Roi, satisfait de sa réponse, lui ordonne d'aller donner à Marotte un baiser si doux, qu'il puisse plaire à la pucelle. »

GAUTIER.

« Marotte, réponds au Roi : comment aimes-tu Robin, ce joli garçon qui est mon cousin ? »

MAROTTE.

« Sire, je l'aime plus que toutes mes brebis ensemble, et même plus que celle qui vient de me donner un agneau. »

« Pendant qu'on joue, un loup paroît, qui emporte un mouton de Marotte. Robin court après l'animal, armé d'une massue; il l'atteint, et lui arrache le mouton, qu'il rapporte à sa Mie. Le Roi, pour récompense, lui adjuge un second baiser. Baudouin demande à Perrette si elle ne se sent point l'envie d'en faire autant ?

Non, répond-elle, je n'y songe pas; et, d'ailleurs, qui est-ce qui voudroit de moi? Les trois Bergers s'offrent à l'envi; mais elle les refuse. On interrompt le jeu pour goûter. Chacun des cousins avoit apporté quelque chose; l'un du jambon, l'autre du fromage de lait de brebis. Robin, sous prétexte d'aller chercher quelque chose aussi, va au Village, et amene des Ménétriers. Sa premiere phrase, en arrivant, est de demander à Marotte si elle l'aime; et l'on devine quelle est sa réponse. Marotte, voyant rêver Gautier, lui demande à quoi il pense? »

GAUTIER.

« Ma foi! je pense que si Robin n'étoit pas mon cousin, je t'aimerois de tout mon cœur... Tiens, Baudouin, regarde; est-ce là une taille? »

ROBIN.

« Otez, ôtez vos mains de-là, s'il vous plaît. »

GAUTIER.

» Quoi! tu es déja jaloux?

ROBIN.

» Oui, je le suis.

MAROTTE.

« Tu as tort.... Et vous, Gautier, point de ces jeux-là dorénavant, je vous prie. Mais commençons notre fête. »

« Gautier annonce qu'il sait chanter, en déclamant, et veut en donner des preuves; mais, comme il commence une chanson polissonne, on lui impose silence. Robin propose, alors, de danser, et il danse avec sa Mie...... »

« La suite manque, dit M. Le Grand, parce que les dernieres feuilles du Manuscrit sont déchirées. Celui du Duc de La Valiere, où ce *Jeu* se trouve aussi, et où il est attribué à Adam De le Hale, contient quelques vers de plus, que chante Robin, et dont le sens est : *Venez à moi, le long du sentier; venez à moi, le long du sentier du bois*. Je ne doute pas que *Le Mariage*, du même Adam, et qui est aussi intitulé *Jeu*, ne soit un Drame du tems, et n'ait été fait pour être joué, comme les derniers. J'avancerois, volontiers, la même chose pour *les Croisades*, de Rutebeuf. C'est, selon moi, un vrai *Jeu*, avec son Prologue, comme Saint-Nicolas. »

« Le Manuscrit du Duc de La Valiere en contient encore deux autres. Le moins mauvais est celui qui porte le titre *du Pélerin*, et dans lequel un Pélerin veut en faire accroire à des Paysans. Les uns se moquent de lui, les autres veulent le battre. »

« Je suis convaincu que ce ne sont point-là les seuls anciens *Jeux*, qu'on trouvera dans les Manuscrits, si l'on veut y fouiller; mais ceux-ci, du moins, sont suffisans pour prouver que l'époque de notre Théatre remonte plus haut qu'on ne l'a cru jusqu'ici, et qu'au treizieme siecle, nous avions déja des Drames, et même des Drames dans plus d'un genre, puisque voilà une Pastorale, une Farce, (*Le Jeu du Pélerin*) deux Pieces dévotes, et deux Pieces morales. (*Le Mariage* et *les Croisades*). De ces différens genres naquirent vraisemblablement les *Mysteres*, les *Farces* et les *Moralités* du quinzieme siecle. Mais ce qui marque le mauvais goût de ce dernier tems, c'est que le genre absurde de Rutebeuf et de Bodel fut imité, et que la Pastorale charmante d'Adam ne le fut pas. »

« Ce *Jeu* est d'un genre différent, et d'un goût

bien autrement délicat que les deux Pieces précédentes. Quelquefois, cependant, la succession des événemens y manque aussi d'une certaine vraisemblance, faute de préparation, ou d'un juste intervalle de tems. Robin, par exemple, sort pour aller chercher ses camarades, afin d'amuser sa Maîtresse; et, au vers suivant, il leur parle déja. Mais on doit pardonner ces défauts à la barbarie d'un siecle, où l'on ignoroit même qu'il y eût un art et des regles; et cette jolie Pastorale, entremêlée de plusieurs morceaux de chant, avec une marche claire, avec des mœurs antiques, simples et pures, présente, d'ailleurs, des détails si agréables, et une naïveté si exquise, que si on la compare aux *Mysteres* et aux *Folies*, que renferment les premiers âges de l'histoire de notre Théatre, on ne pourra jamais croire à la prodigieuse distance d'une dégénération pareille. »

Le Mariage, ou *le Jeu d'Adam*, *le Bossu d'Arras*, commence par douze vers alexandrins; tout le reste est en vers de quatre pieds.

Extrait de M. Le Grand.

« Mes amis, savez-vous pourquoi j'ai changé

d'habit? Vous m'avez vu marié; je me fais Clerc, et viens vous dire adieu. Paris m'a offert des beautés dignes de mon cœur; je vole les retrouver. Ce n'est pas à tort qu'on vante cette Ville, et vous voyez que je n'y ai pas perdu mon tems. — Insensé! quel est ton projet? Tu crois bonnement qu'on va voler au-devant de toi, dès que tu te présenteras? Non, jamais homme de mérite ne sortit d'Arras. Tu auras beau te faire annoncer, on te laissera dans l'oubli. — Dieu m'a donné quelqu'esprit; je veux en profiter. Ici je ne trouve que des sots qui me rient au nez quand je leur récite mes vers. Ma foi! je ne trouve point parmi eux assez d'agrément; et, entre nous, j'ai tiré un assez bon parti des Belles de la Ville, pour n'y regretter personne. — Et la commere Maroie, que deviendra-t-elle? — Ma femme? je la laisse chez son pere. — Ne t'attends pas qu'elle y reste: elle voudra t'aller retrouver. Et toi-même, auras-tu la dureté de séparer ainsi ce qu'a uni l'Eglise? — Faut-il vous parler vrai? Eh bien! j'ai fait une sottise. J'étois, quand je l'épousai, jeune et ardent; à cet âge le

cœur s'enflamme comme paille, et la raison ne parle gueres : bref, je devins amoureux. Vous est-il arrivé quelquefois de voir un beau jour de printems ? Les oiseaux chantent, le ciel est serein ; la terre verte et fleurie, l'eau des ruisseaux claire et brillante. L'hiver vient, ensuite, et plus de chant, plus de verdure : tout change. Mes amis, voilà, en deux mots, mon aventure. Ma femme, quand je la vis la premiere fois, me parut blanche comme lys, vermeille comme rose. Je lui trouvai l'humeur joyeuse, la taille bien faite, l'œil amoureux. Peu de tems a suffi pour lui faire perdre tous ces avantages ; son teint est devenu jaune, sa taille épaisse, son caractere triste et grondeur. — Elle est la même encore ; vous seul êtes changé, et j'en sais la raison. »

» Elle a fet (fait) envers vous
» Trop grand marchié (marché) de ses denrées.

« Et tel est l'effet ordinaire des plaisirs qu'on a droit d'exiger. — Tel est aussi l'amour : il embellit tout ; et d'une laide femme peut, à son gré, faire une belle Reine. Les cheveux de la mienne, qui aujourd'hui me paroissent noirs

et

et pendans, me sembloient alors blonds, luisans et bouclés. Ses yeux, qui me semblent petits, je les trouvois bleus, charmans et bien fendus. Couronnés par un sourcil brun, et dessiné comme au pinceau, quand elle vous lançoit un regard, il n'étoit pas possible de s'en défendre. Sur ses joues vermeilles et arrondies, se creusoient, dans le moment du rire, deux jolies fossettes qu'on croyoit voir naître au milieu des roses. Non, je n'imagine pas que Dieu puisse faire un visage plus agréable. Que vous dirai-je? Son petit pied, sa jambe fine, son menton fourchu, ses dents petites, blanches et serrées, tout m'enchantoit. Elle ne s'en apperçut que trop, la friponne! Elle joua la réserve, affecta des rigueurs, et ne fit, comme vous vous en doutez bien, qu'accroître mes desirs. Un grain de jalousie, le désespoir, la rage; que sais-je? tout s'en mêla. Plus j'aimois, moins j'avois de raison. Enfin, je n'y pus tenir, et j'épousai. Voilà comme je fus pris. Mais je n'ai point trouvé ce qu'Amour me promettoit; et puisqu'il ne m'a point tenu parole, il m'est permis de lui en manquer, à mon tour. Ainsi, donc,

tandis qu'il est tems encore de me repentir, et avant qu'une grossesse ou d'autres obstacles viennent m'arrêter, je prends mon parti et je pars; car ma faim est entiérement apaisée. »

La Piece *des Croisades*, ou *dispute du Croisé et du non-Croisé*, est composée de trente couplets, chacun de huit vers, sur deux rimes croisées qui sont alternativement masculine et féminine, excepté dans quatre strophes seulement. Les cinq premiers couplets se trouvent employés pour l'exposition; les vingt-cinq autres sont prononcés par les deux Interlocuteurs, qui, tour-à-tour, en disent chacun un ou chacun deux.

Extrait de M. Le Grand.

« J'étois monté à cheval, l'autre jour, (c'étoit vers la Saint-Remi) et je marchois, tout pensif, songeant à nos pauvres Chrétiens d'Acre, que l'ennemi presse, et que les Chrétiens d'Europe abandonnent. Cette pensée douloureuse m'affecta si fort, que, sans m'en appercevoir, je m'égarai. Revenu à moi, et cherchant quelqu'un qui pût me remettre dans ma route, je vis, par hasard, sortir d'une maison peu éloignée, deux Chevaliers qui, après leur souper,

alloient respirer l'air de la campagne. Je m'approchai pour leur parler, quand je les vis s'asseoir au pied d'une haie et causer avec assez de chaleur. Comme la haie nous séparoit, et que je pouvois tout entendre, sans être vu, j'écoutai un instant. L'un des deux avoit pris la croix; il exhortoit son compagnon à suivre son exemple, et lui parloit ainsi. »

« Vous savez, bel ami, que Dieu vous a donné une ame raisonnable, capable de discerner et le bien et le mal, et qu'il vous a promis, si vous pratiquez ce qu'il ordonne, une grande et magnifique récompense. Or, il vous offre, en ce moment, l'occasion de la mériter. Vous n'ignorez pas en quel état se trouve la Terre-Sainte? Le Royaume de Dieu est en proie aux Infideles. Si nous avons quelque courage, verrons-nous de sang-froid une profanation pareille; et pouvons-nous mieux employer qu'à sa gloire la vie et les biens que sa main nous a donnés? »

« Je vous entends, répondit l'autre; vous voulez, n'est-ce pas, que, pour aller, au prix de mon sang, reconquérir un pays lointain,

dont on ne me laissera rien quand on en sera le maître, j'abandonne ici, et que je laisse en garde aux chiens mon héritage, ma femme et mes enfans ? J'ai souvent entendu dire : Ce que tu tiens, garde-le. Ce mot a un grand sens : il me dit que ce seroit folie de quitter cent sols, pour en aller gagner quarante en solde. Dieu ne nous enseigne nulle part, à semer ainsi ; et qui fait ce métier, court grand risque de finir par avoir faim. »

LE CROISÉ.

« Vous naquîtes nu du sein de votre mere, et, cependant, vous voilà grand, fort et bien vêtu. La Providence a pourvu à tout. Oubliez-vous, d'ailleurs, que Dieu rend au centuple ce qu'on perd pour lui ? Et ignorez-vous que ce n'est pas gratuitement qu'il donne son Paradis ? »

LE NON-CROISÉ.

« Ami, je vois tous les jours des gens qui ont travaillé toute leur vie, et sué sang et eau pour amasser quelque chose. On les envoie pour leurs péchés à Rome, en *Asturie* ; je ne sais où, et j'ignore ce qu'on leur fait dans ces pays-là ; mais je les vois tous en revenir nus, et n'a-

voir plus ni valet, ni servante. On peut servir Dieu ici comme à Rome, et mériter Paradis, sans courir si lóin. Vous croyez, vous, qu'il faut pour cela passer la mer; et moi je tiens que ce n'est pas être sage que d'aller bien loin se faire serviteur d'un autre, tandis qu'on peut de même, chez soi, gagner le Ciel, et vivre en paix dans son héritage. »

LE CROISÉ.

« Ce que vous dites est tel que je ne dois pas y répondre sérieusement. Vous pensez-donc vous sauver en riant et sans peine? Tandis qu'il en a coûté la vie aux Martyrs, et que, tous les jours, vous voyez des Pénitens renoncer à tout, aller s'ensevelir dans des Monasteres, et ne croire jamais en faire assez, pour mériter la récompense qu'ils attendent. »

LE NON-CROISÉ.

« Sire, en honneur, vous parlez très-bien; mais que n'allez-vous prêcher tous ces riches Abbés, ces gros Doyens et ces Prélats qui se sont voués à servir Dieu? Quoi! ce sont eux qui ont ici-bas tous ses biens, et c'est nous qu'on vient exhorter à aller le venger! Conve-

nez-en, la chose n'est pas juste. Hélas! peu eur importe la grêle ou l'orage; les revenus leur viennent en dormant. Ma foi! si c'est par ce chemin qu'on va en Paradis, ils seroient fous e le changer; car je doute qu'ils en trouvent un plus doux. »

LE CROISÉ.

« Laissez-là les Prélats et les Prêtres, et considérez le Roi de France qui, déposant ses enfans entre les mains de Dieu, va exposer sa vie pour sauver son ame. Il quitte bien plus que nous, assurément, et néanmoins rien ne l'arrête.

LE NON-CROISÉ.

« Mon ami, je dors toutes les nuits en paix; je ne fais tort à personne, je vis bien avec tous mes voisins; et, par Saint-Pierre! si cette vie vaut celle d'aller au loin obéir à un autre, je veux encore la mener quelque tems, et rire ici et chanter avec eux. Pour vous qui, visant aux hauts faits d'armes, courez abattre, outre-mer, l'orgueil du Soudan, votre maître; dites-lui, je vous conjure, que je me ris de ses projets et de ses menaces. S'il vient me troubler dans mes

foyers, oh! alors je saurai me défendre; mais s'il reste chez lui, qu'il ne craigne rien; je n'irai certes pas l'attaquer. »

LE CROISÉ.

« Vous ne parlez que de vie et de divertissemens. Eh! croyez-vous donc vivre toujours? Peut-être votre terme est-il proche. Buvez, mangez, enivrez-vous; demain, aujourd'hui, peut-être, vous ne serez plus. La mort marche, au milieu de nous, la massue levée; jeunes et vieux, elle renverse à ses pieds tout ce qu'elle rencontre. Si, par hasard, elle vous menaçoit, que de reproches, en ce moment, votre conscience auroit à se faire! »

LE NON-CROISÉ.

« Sire Croisé, il y a des choses qui m'étonnent toujours. Beaucoup de gens, grands et petits, sages et honnêtes, vont dans ces pays que vous vantez tant. Ils s'y conduisent bien; je n'en doute pas : leur ame en est sanctifiée, assurément. Cependant, (et je ne sais comment cela arrive) quand ils en reviennent, ce sont des méchans et des bandits. Au reste, encore une fois, si Dieu est par-tout, il est aussi

en France, et il ne s'y cachera pas exprès pour moi. D'ailleurs, je vous dirai, à l'oreille, que je passe hardiment un ruisseau; mais il y a tant d'eau depuis Acre jusqu'ici, et elle est si profonde, que, si j'y plongeois, par accident, j'aurois peur d'y rester.»

LE CROISÉ.

«Encore une fois, vous ne parlez que de vivre, et vous ne songez donc pas qu'on meurt? Que deviendrez-vous quand arrivera ce moment? Voulez-vous ressembler à l'animal de votre écurie, qui finit d'exister sur sa paille? Ah! mon ami, pensez à l'Enfer, et n'oubliez pas que, pour sauver son ame, il faut perdre son corps, et renoncer à sa femme et à ses enfans.»

LE NON-CROISÉ.

«Sire, vous m'avez convaincu. Je me rends à votre éloquence touchante, et consacre à Dieu ma vie et mes pensées. Au nom du Roi de gloire, qui, pour nous racheter, se fit une mere de sa créature, je veux prendre la croix, comme vous, et mériter de voir là-haut tant

de merveilles ; car qui ne feroit rien pour y entrer, il seroit bien juste qu'il restât à la porte. »

« Si j'osois hasarder sur cette Piece une conjecture qui pourroit, selon moi, dit M. Le Grand, y ajouter quelque intérêt, je dirois qu'elle me semble avoir été faite en 1246, quand Saint-Louis, ayant pris la croix, fit vœu d'aller à la Terre-Sainte. On sait que ce voyage, contre lequel, selon le Pere Daniel, *les regles de la prudence pouvoient faire beaucoup d'objections*, fut assez généralement désapprouvé ; que la Reine Blanche employa tout, larmes et prieres, pour l'empêcher ; que l'Evêque de Paris chercha, lui-même, à en dissuader le Roi, &c. Rutebeuf paroît avoir voulu aussi lui en montrer les inconvéniens ; et il s'y prend d'une maniere fort ingénieuse, pour son tems, en supposant deux interlocuteurs, qui, disputant sur les Croisades, étalent ainsi ce qu'on pouvoit dire de mieux alors, pour ou contre. Mais, tandis que l'un n'allégue jamais en leur faveur que des motifs de dévotion, l'autre, déployant contre elles le sarcasme, le ridicule et la plaisanterie, les attaque encore avec des raisons excellentes. Le

dénouement, sur-tout, où le Poëte fait prendre la croix au second Chevalier, me semble une chose assez adroite : il ne pouvoit ménager avec plus de respect la conduite du Souverain, ni se mettre plus sûrement lui-même hors de toute atteinte. Mais cette conversation subite, qui, d'ailleurs, ne détruit pas une seule raison, vient si brusquement, et elle est énoncée, même dans l'original, d'une maniere si burlesque, que, loin de produire quelque impression sur le Lecteur, elle ne fait que le révolter. »

« Rutebeuf, quand il vit le Monarque rester inébranlable dans sa résolution, changea de ton, sans doute, pour lui plaire ; car j'ai vu de lui quelques Pieces, où il exhorte très-sérieusement aux Croisades. Cette basse flatterie n'eut aucun succès : il paroît, par plusieurs endroits de ses Poésies, qu'il vécut pauvre et misérable. »

Deux Pieces que M. Le Grand a fondues en une, et qu'il rapporte encore, en extrait, sous le titre de l'*Herberie*, ou *du dit de l'Herberie*, du métier des gens qui vendoient alors les herbes au peuple ; mais qui sont sans noms d'Au-

teurs, étoient du genre des *Farces* et *Folies*, venues ensuite. Ainsi voilà bien, en effet, des Pieces de tous les genres, qui existoient du tems des Confreres de la Passion, des Clercs de la Bazoche, des Enfans sans souci, et qui ont plus de deux siecles d'antériorité sur ces Personnages, que l'on a généralement regardés comme les premiers Fondateurs de notre Théatre. Mais il nous est parvenu si peu de lumieres sur les *jeux* des *Fabliers* que M. Le Grand nous fait connoître, qu'il s'est proposé lui-même plusieurs questions, relatives à cet objet intéressant.

« 1°. Les Ménétriers, dit-il, qui représentoient les *Jeux*, en représentoient-ils plusieurs à la fois, et plusieurs d'especes différentes? Je le crois. Ils se trouvoient intéressés à varier les plaisirs de leurs Auditeurs; et j'ai déja remarqué qu'à la Fête que donna Philippe-le-Bel, en 1313, il y eut une *Farce* et des *Mysteres*. »

« 2°. Les Villes n'ayant point, comme aujourd'hui, de Spectacles réglés, quand se représentoient les *Jeux*? Je l'ignore. Mais comme il n'y avoit que des Princes, ou des grands Sei-

gneurs qui fussent en état de faire ces dépenses; on peut conjecturer que c'étoit un des plaisirs des Cours-Plénieres et des grandes solemnités. On a vu dans celui de Saint-Nicolas, qu'il fut joué la veille de la Fête du Saint : il n'y est point dit si ce fut pour célébrer celle d'un Grand, ou pour quelque Cérémonie de dévotion. »

« 3°. Les Acteurs avoient-ils un Théatre? avoient-ils des décorations? Ces décorations, dans le *Jeu du Berger*, par exemple, étoient-elles différentes de celles du *Jeu de Saint-Nicolas?* Les apparitions du Saint et de l'Ange, dans cette derniere Piece ; celle de la Vierge, dans le *Miracle de Théophile*, se faisoient-elles par des machines? Y avoit-il des Troupes de Ménétriers assez nombreuses pour représenter, avec quelque sorte de vraisemblance, un combat entre les Chrétiens et les Mahométans? La Troupe avoit-elle des Actrices pour les rôles de femmes, ou étoient-ce des Acteurs, habillés en femmes, qui les jouoient? Satan, l'Ange, la Vierge, Saint-Nicolas, Tervagant, les Sarrasins, avoient-ils des habits de costume? Le Chevalier

Chevalier Aubert paroissoit-il réellement sur la scene avec un cheval ? Y voyoit-on Robin et sa Bergere collationner et danser, et le Courier Auberon boire et jouer dans la taverne ? Dans les Pieces qui avoient du chant, comme le *Jeu du Berger*, l'Acteur étoit-il accompagné par les instrumens ? Finissoit-on le *Miracle de Théophile* par un *Te Deum*, en chœur ? &c. &c. &c. A toutes ces questions, j'avoue, avec chagrin, que je n'ai point de réponse, » ajoute M. Le Grand ; mais il n'en est pas moins persuadé que « les Rimeurs François du treizieme siecle ont ouvert, en France, la carriere Dramatique. ».

Ce que M. Le Grand entend par ce titre de *Rimeurs François*, s'applique particuliérement, selon son opinion, aux *Poëtes Fabliers* qui composoient les Contes et Fabliaux, dont il nous donne des Extraits ; mais il peut, sans doute, également s'appliquer aux Troubadours et Trouverres, contemporains des Fabliers, et desquels nous avons parlé plus haut.

Outre les trois Fabliers, Adam de le Hale, Bodel et Rutebeuf, Auteurs des Pieces que

nous venons de rapporter, voici les noms des autres à qui M. Le Grand vient, pour ainsi dire, de donner une nouvelle vie. Audefroi le Bâtard, Bernier, Jean de Condé, Baudouin de Condé, Courtebarbe, Durand, Courtois d'Arras, Enguerrand d'Orsi, Eustache d'Amiens, Fourques, Guérin, Gautier, Gautier-le-Long, Guillaume Guiart, Guillaume le Normand, Haisiau, Henri d'Andeli, Hugues de Cambrai, Hugues Piaucele, Hugues de Méri, Hugues le Roi, Jacques Basir, Jean de Boves, Jean Bédau, Jean le Chapelain, Jean le Gallois d'Aubepierre, Jean Renard, Jonglet, Marie de France, Paysan de Mésieres, Pierre d'Anfol, Raoul de Houdan et Renaud.

Dès que les Confreres de la Passion eurent obtenu l'autorisation de leurs Spectacles, ils chercherent, dans Paris, un lieu où ils pussent les établir d'une maniere fixe. Ils avoient déja choisi l'Hôpital de la Trinité pour le service de leur Confrérie, et ils songerent à y transporter aussi leur Théatre. Cet Hôpital, connu d'abord sous le nom de la Croix de la Reine, « avoit été fondé en 1100, dit la Mare, par deux Gentils-

hommes Allemands, freres utérins, nommés Guillaume Escuacol et Jean de la Passée, qui avoient acheté deux arpens de terre, hors de la Porte Saint-Denis, et y avoient fait bâtir une grande maison, pour y recevoir les Pélerins et les pauvres voyageurs qui arrivoient trop tard à la Ville, dont les portes se fermoient en ce tems. Les fondateurs et tous leurs parens étant décédés, cette bonne œuvre fut totalement abandonnée. » Les Religieux Prémontrés d'Hermieres, qui étoient alors en possession de cette Maison, en louerent la principale piece aux nouveaux Confreres. C'étoit une Salle de vingt et une toises de long, sur six de large, au rez-de-chaussée, et soutenue par des arcades. Ils y construisirent un Théatre, et, tous les jours de Fêtes, ils y donnerent de pieuses représentations, tirées du Nouveau Testament, qui firent tant de plaisir, et qui furent si généralement suivies, que l'on fut obligé d'avancer, l'après-midi, les Offices de l'Eglise, afin que le peuple y pût assister.

Ce nouveau genre d'amusement, devenu de mode dans la Capitale, se répandit dans les

Provinces. Bientôt il se produisit dans plusieurs Villes, telles que Rouen, Angers, le Mans, Metz, &c. Il réussit d'abord par-tout également; et les Confreres de la Passion ne tarderent pas à avoir des imitateurs dans les Clercs de la *Bazoche* et dans la Société des *Enfans sans souci.*

On connoît l'établissement et les prérogatives de la Bazoche, sous Philippe-le-Bel. Le Chef, appellé Roi, comme celui de toutes les Communautés du tems, et les Membres de celle-ci, que l'on avoit cru devoir former, pour aider les Procureurs dans leur travail, fort augmenté par la multitude des affaires, imaginerent d'ajouter à leurs cérémonies d'apparat, quelques représentations Dramatiques. « Le succès des Mysteres, représentés à l'Hôpital de la Trinité, excita, dit Parfaict, l'envie et l'émulation des Clercs de la Bazoche; mais, arrêtés par le Privilége exclusif des Confreres de la Passion, ils furent obligés de chercher une autre route. La Morale parut un fonds inépuisable à leur dessein : ils personnifierent les vertus et les vices; et, dépeignant toute l'horreur des derniers, ils

faisoient voir l'avantage que l'on retire en suivant les premieres : c'est ce qui fit donner aux Pieces dressées sur ce plan, le titre de *Moralité*. Cette idée, assez heureuse, fit tout l'effet que ceux qui l'avoient employée pouvoient en attendre ; et ce nouveau genre de Spectacle fut estimé, par beaucoup de personnes, supérieur à celui des Mysteres. Tout contribuoit aux applaudissemens que recevoient les Clercs de la Bazoche : ils étoient Auteurs et Acteurs, et avoient plus d'éducation que ceux qui représentoient les Mysteres ; ils mettoient plus d'art et de convenance dans leur déclamation et leurs jeux de Théatre. Ils ne jouoient ordinairement que trois fois l'année ; la premiere fois, le Jeudi qui précédoit ou suivoit la Fête des Rois ; la seconde fois, le jour de la cérémonie du *Mai*, dans la cour du Palais, et la troisieme fois, quelque tems après la *Montre générale*. Mais lorsqu'il se faisoit des réjouissances publiques à Paris, comme aux Entrées des Rois et des Reines, la Troupe des Bazochiens prenoit part à ces événemens, et donnoit le divertissement de son Spectacle. »

Quant aux Enfans sans souci, Parfaict dit que « cette Société se forma au commencement du regne de Charles VI, par quelques jeunes gens de famille, qui joignoient à beaucoup d'éducation un grand amour pour les plaisirs, et les moyens de se les procurer. Ces circonstances réunies, il ne pouvoit manquer, ajoute-t-il, d'en naître quelque chose de spirituel : aussi donnerent-elles lieu à l'idée badine; mais morale, d'une Principauté établie sur les défauts du genre-humain, que ces jeunes gens nommerent *sotise*, et dont l'un d'eux prit la qualité de Prince. Cette plaisanterie étoit neuve; les moyens qu'on employa pour la faire connoître ne le furent pas moins. Nos Philosophes enjoués inventerent, mirent au jour et représenterent eux-mêmes sur des échafauds, à la halle, en place publique, des Pieces Dramatiques qui portoient le nom de *Sotises*, qui, en effet, peignoient celles de la plupart des hommes. »

Ce Spectacle et celui des Clercs de la Bazoche plurent beaucoup, et firent trouver les Mysteres trop sérieux et trop monotones. Le peuple finit même par s'en lasser : il n'y alla plus en aussi

grand concours et avec autant d'assiduité. Les Confreres de la Passion virent bien qu'ils seroient obligés, pour le rappeller à leur Théatre, d'y introduire ce genre gai si séduisant, et de mêler aux scenes dévotes des scenes tirées de sujets burlesques. Cependant ils ne voulurent pas exécuter eux-mêmes cette innovation profane : ils en chargerent les Enfans sans souci, qui joignirent aux Mysteres les Sotises ou *Soties* dont ils étoient les Auteurs. Cette sorte de farce, et le Chef de la Société qui l'inventa, prirent les noms de *Sotises* et de *Sots*, substitués alors à ceux de *Folies* et de *Fous*, venant des mots latins *stultitia*, *stulti*; et ces deux genres de Spectacles, si différens, réunis, furent nommés *Jeux de Pois-pilés*; ce qui, selon un proverbe du tems, signifioit *mélange*.

Les Confreres soutinrent ainsi leur Théatre de la Trinité, jusques en 1539, que cette Maison redevint un Hôpital, suivant l'esprit de sa premiere fondation. François premier leur ayant accordé, en 1518, des Lettres-Patentes, par lesquelles il confirmoit tous les Priviléges qu'ils avoient obtenus de Charles VI, ils chercherent,

de nouveau, un lieu où ils pussent s'établir. On leur loua une partie de l'Hôtel de Flandres, qu'ils occuperent quatre ans ; mais le Roi ordonna la démolition de cet Hôtel et de ceux d'Arras, d'Estampes et de Bourgogne, qui l'avoisinoient : de sorte que nos pieux Acteurs se trouverent encore sans logement en 1543.

Lassés des dépenses considérables dans lesquelles les loyers de Salles et le transport si fréquent de leur Théatre les entraînoit, ils résolurent d'acheter un emplacement, et d'y faire bâtir pour leur compte. On leur céda dix-sept toises de long, sur seize de large, du terrein de l'Hôtel de Bourgogne. Ce fut là qu'ils réédifierent, pour la quatrieme fois, le Théatre Religieux dont Parfaict nous donne la description. « Ce Théatre étoit, sur le devant, de la même forme que ceux d'aujourd'hui ; mais le fond étoit différent. Plusieurs échafauds, qu'on nommoit *établies*, le remplissoient. Le plus élevé représentoit le Paradis ; celui de dessous, l'endroit le plus éloigné du lieu où la scene se passoit ; le troisieme, en descendant, le Palais d'Hérode, la maison de Pilate, &c. Ainsi des

autres, jusqu'au dernier, suivant le Mystere qu'on représentoit. »

« Sur les côtés de ce même Théatre, étoient des especes de gradins, en forme de chaises, sur lesquelles les Acteurs s'asseyoient lorsqu'ils avoient joué leur scene (car on ne peut pas autrement nommer chaque action de ces Pieces pieuses) ou qu'ils attendoient leur tour à parler; et jamais ils ne disparoissoient aux yeux des Spectateurs, qu'ils n'eussent achevé leurs rôles. Ainsi, lorsque le Mystere commençoit, les Spectateurs voyoient tous ceux qui devoient y jouer; les Auteurs et les Acteurs n'y entendoient pas plus de finesse, et les derniers étoient censés absens, lorsqu'ils étoient assis. »

« A l'endroit où l'on place à présent une trappe pour descendre sous le Théatre, l'Enfer étoit représenté par la gueule d'un Dragon qui s'ouvroit et se fermoit, lorsque les Diables en sortoient ou y entroient. »

« Une espece de niche, avec des rideaux devant, formoit une chambre, et cette chambre servoit à cacher aux Spectateurs certains détails qu'on ne pouvoit leur présenter, tels que l'ac-

couchement de Sainte-Anne, de la Vierge, &c. »

Parfaict, qui rapporte le pouvoir donné par les Confreres de la Passion à leurs Maîtres et Gouverneurs, pour l'achat du terrein de l'Hôtel de Bourgogne, nous fournit aussi les noms des premiers membres de cette association. Tels étoient Jacques et Jean le Roi, Maîtres Maçons, Nicolas de Gendreville, Courtier, Juré de Chevaux, Jambefort, Maître Paveur, tous quatre Maîtres et Gouverneurs de la Confrérie; Adrien Gervais, Doyen de la Confrérie, Marc-Antoine Caille, Mere-Sotte, Marc-Pierre Hémon, Huissier à la Cour-des-Aydes, Jean Louvet, Huissier à Verge au Châtelet, Jean Fade, François Poutrin, Charles le Royer et Michel Lyon, tous anciens Maîtres de la Confrérie; Toussaint de Fresnes, Nicolas de Compans, Jean Dureau, Guillaume Hochard, Martial Vaillant, Pierre de Rue, Jean Godefroy, dit Poireaus, Jean Joyau, Richard Georges, Jean d'Esguillier, Denys le Boiteux, Mathurin Darnois, Nicolas Hervé, dit Venise, Jean Bertrand, Pierre le Mercier,

François Huéble, Pierre Fouquet, Pierre Royer, Jean Reculé, Nicolas Scot et Nicolas Gayant, tous Confreres.

Les Auteurs des Mysteres, joués par cette Confrérie, ne nous sont pas tous connus. Plusieurs de ces Pieces saintes portent une date antérieure au tems où vivoit le frere Geoffroi Munster, le premier de ces Auteurs dont le nom soit venu jusqu'à nous. Il fit *le Jeu de Saint-Vic*, qui fut représenté, et dans lequel il joua le Personnage d'un Curé.

Jean Michel, né vers la fin du quatorzieme siecle, étoit d'Angers, où il fut Chanoine, et dont il devint Evêque. Il retoucha le *Mystere de la Passion*, joué en 1402, et duquel la Confrérie prit son nom. Le premier Auteur de ce Mystere est inconnu. C'est ce qui l'a fait attribuer entiérement, par plusieurs Historiens, à ce Jean Michel, qui le fit jouer en 1420. On le représenta, ensuite, dans les principales Villes du Royaume.

Une vieille Chronique, manuscrite, composée par un Curé de Saint-Eustache de Metz, nous apprend que « l'an 1437, le 3 Juillet, fut

fait le jeu de la Passion de N. S., en la plaine de Viximiel; et fut fait le Parc d'une très-noble façon, car il étoit de neuf siéges de haut, en cy, comme dégrés, tout autour; et, par-derriere, étoient grands siéges et longes, pour les Seigneurs et Dames. Et fut Dieu, un Sire, appellé Seigneur Nicolle, de Neufchâtel, en Lorraine, lequel étoit Curé de Saint Victour de Metz : lequel fut presque mort en la croix, s'il ne fût été secouru; et convient qu'un autre Prêtre fut mis en la croix, pour parfaire le Personnage du crucifiment, pour ce jour : et lendemain ledit Curé de Saint-Victour parfit la résurrection, et fit, très-hautement, son personnage, et dura ledit jeu. Et autre Prêtre qui s'appelloit Messire Jehan de Nicey, qui étoit Chapelain de Métrange, fut Judas; lequel fut presque mort, en pendant, car le suer li faillit; et fut bien hâtivement dépendu et pourté envoyé, &c. »

Ce Mystere fut joué la même année, à Paris, le 12 Novembre, jour que le Roi, Charles VII, y fit son entrée; et en 1486, à Angers, devant René, Roi de Sicile.

Pour

Pour faire connoître cette Piece, qui donnera une idée de toutes celles du même genre, nous allons extraire ce qu'en ont dit Parfaict et les Auteurs de l'Histoire universelle des Théatres.

Ils divisent l'Ouvrage en trois Mysteres, *La Conception*, *la Passion* et *la Résurrection*; et, quoiqu'à la vérité, ces trois parties ne fassent qu'un tout dans l'original, elles sont si distinctes l'une de l'autre, que l'on pouvoit, en effet, les séparer, pour les jouer en des tems différens.

« Le Mystere de la Conception est composé de cinquante-trois actes, distribués historiquement; et, sans parler des chœurs, on y compte au moins cent Personnages nécessaires, parmi lesquels des Diables, en personnes, figurent avec Dieu le Pere, Jésus-Christ, le Saint-Esprit, la Vierge, les Anges et les Patriarches. »

« Le Théatre représente d'abord le Paradis. Dieu y paroît environné de ses Anges. Michel, Gabriel et Raphaël le prient de pardonner au genre-humain, suivant les promesses qu'il en a faites par la bouche de ses Prophetes. La Paix et la Clémence demandent la même grace; mais la

Justice et la Vérité s'y opposent. Dieu conclut qu'il faut qu'un homme, sans péché, s'offre volontairement à la mort pour le salut de l'espece humaine. Ces quatre Vertus y consentent, et descendent sur la terre pour chercher l'homme désigné par le Créateur. »

« L'Enfer paroît ensuite. Lucifer appelle ses suppôts, et leur adresse ces paroles :

» Diables d'Enfer, horribles et cornus,
» Gros et menus, ors regardz basiliques,
» Infâmes chiens, qu'êtes-vous devenus ?
» Saillez, tout nudz, vieulx, jeunes et charnus,
» Bossus, tortus, serpens diaboliques,
» Aspidiques, rébelles, tyranniques ;
» Vos pratiques, de jour en jour, perdez.
» Traîtres, larrons d'Enfer, sortez, vuidez.
» Parles-tu point, Sathan, accusateur,
» Persécuteur de tout humain lignaige ?
» Toy, Bélial, notre grand Procureur,
» Faulx, rapineur, infâme détracteur
» Et inventeur de larcin et pillaige ?
» Diables d'Enfer, à vous je me complains !
» Ton courage, canin rempli de raige
» De Cerberus, traître chien à trois testes,
» Tes appretes fais de mauvaise sorte.
» Espritz dampnez, déraisonnables bestes,
» Plains de déceptes, infâmes deshonnestes,

» Faites vos questes, saillez hors de vos portes;
» Grandes cohortes de nos Diablesses sortes,
» Droites et tortes avecque vous traisnez :
» Venez à moy, mauldits espritz dampnez!

« Un semblable appel fait accourir tout l'Enfer; chacun s'empresse de savoir ce que veut le Roi, et de lui répondre sur le même ton. »

SATHAN.

» Que te fault-il, mâtin irrésonnable,
» Abbominable puant, villain, infaict,
» Pansa, goulu, esperit insociable,
» Incrépable, infâme, dampné Diable,
» Villénable, quesse que ta l'en faict?
» Par toy avons encontre Dieu forfaict,
» Dont souffrons maulx plus qu'on ne sauroit dire;
» Prens-tu plaisir à nous venir mauldire?

BÉLIAL.

» Orde trongne, sac plein de pourriture,
» Ta nature est de nous tourmenter;
» Crapaux, aspitz te fault pour nourriture,
» Car ta cure est que toujours procure
» Ta pasture pour humains espanter.

« Après beaucoup d'autres injures, que chaque Diable vient vomir à son tour, et dont Lucifer les remercie fort, les prenant pour une

marque d'honneur et de respect, il leur apprend la résolution du Conseil de Dieu. Chacun propose son avis, pour tâcher de la faire échouer. Cerbérus donne aussi le sien, qui plaît si fort au Monarque des Enfers, qu'il lui en témoigne sa satisfaction. »

LUCIFER.

» C'est bien dit, esprit Cerbérique ;
» J'enrage de joye de te ouyr.

« Ensuite, il dépêche ces Diables pour exécuter ses ordres. »

« Les quatre Vertus, après bien des peines et des perquisitions, n'ayant pu trouver ce qu'elles cherchent, remontent au Ciel rendre compte de leur mauvais succès ; et, sur leur rapport, l'Eternel prend la résolution de sauver le genre-humain, à quelque prix que ce soit. Les Anges en témoignent leur joie. »

« De-là, le Poëte passe brusquement à l'Histoire de Joachim, jeune homme, âgé de quinze ans, qui craint Dieu et le remercie des bénédictions qu'il répand sans cesse sur sa personne et sur ses biens. »

« Pendant qu'il est dans une si louable occupation, arrive Abias, son cousin. Joachim lui propose d'aller visiter sa bergerie. Ils y vont, et ses Bergers, Achin et Mélchy, qui sont descendans de David, leur apprennent le progrès des troupeaux. A cette nouvelle, Joachim se résout à diviser son revenu en trois parties égales. Il destine la premiere à être offerte au Temple ; la seconde à l'entretien de sa maison, et la troisieme à secourir les pauvres. Après avoir chargé Abias de ces détails, il se retire. »

« Aussi-tôt paroissent un pauvre Pélerin et un Malade, appellé Joas, qui sont encore de la race de David. Les Bergers les envoyent à leur Maître, pour en recevoir des aumônes. »

« Ensuite, Abias, chargé du tiers du revenu de son cousin, va le remettre au Grand-Prêtre Ruben, qui se plaint fort de la misere du tems et du peu de dévotion du Peuple. »

» Si n'étaye bien en langaige, (dit-il seul.)
» Le Temple ne vauldroit pas tant
» Qu'il vault aujourd'hui ; et, pourtant,
» Il fault qu'il y ait Prestres saiges,
» Qui pourchassent leurs adventaiges ;

» Car les gens sont de dures têtes :
» Et sy ce n'est au jour des Fêtes,
» A peine viennent en ce Temple.
» Pourquoy force est que je contemple
» A faire valoir ce Saint-lieu,
» Édiffié au nom de Dieu.
» Supposé que j'aye acquest,
» Et que je fasse mon paquet.
» Chacun vit de ce qu'il scet faire,
» Dont requis est et nécessaire
» De blasonner aucune foys.

« Abias le surprend dans ce moment : il lui offre les présens. Ruben les reçoit avec joie, le remercie, lui souhaite toute prospérité, et lui apprend que les soldats d'Hérode ont brûlé les Livres des Prophetes. Abias se retire, fort attristé de cette nouvelle. »

« Barbapanter et Arbapanter, oncles de Joachim, songent à son établissement. Il est déja dans sa vingtieme année, et dans l'âge d'être marié. (Il a vieilli de cinq ans depuis un instant.) Comme il est nécessaire que son épouse soit de la même Tribu que lui, ils jettent les yeux sur Anne et Ysmérie, filles d'Yascar. »

« Abias vient les instruire des violences des

soldats d'Hérode ; ce qui les affermit encore dans leur dessein, parcequ'il est certain que de Joachim, ou de sa race, doit naître le Roi promis aux Juifs, et que ces violences annoncent le prochain avénement de ce Rédempteur. »

« Ils vont, tous trois, proposer le mariage à Joachim, qui l'accepte avec plaisir, et se joint à eux pour aller voir Yascar. »

« A leur arrivée, celui-ci s'entretenoit avec Anne, de la naissance d'une Vierge, qui, selon les Prophéties, devoit enfanter le Messie. Joachim et ses oncles font leur demande à Yascar, qui y consent, et ordonne à Anne de suivre Joachim au Temple. »

« Achin et Mélchy se réjouissent du mariage de leur Maître et de son bon choix ; mais leurs propos, tombant sur la malice des femmes, Mélchy dit à son compagnon :

» Femmes ont les têtes ligeres ;
» Et ne peut-on trouver manieres
» Leur faire garder la maison.

ACHIN.

» Aucunes usent de blazon
» Et mettent de leur foy promise,

» Après qu'ils ont fait méprison,
» Selon le tems et la saison.

« Ruben vient se promener à la porte du Temple, et moraliser, en attendant quelqu'un. »

» Qui ne vit en bonne espérance,
» Est réputé pour une beste;
» Et qui n'a aujourd'hui chèvance,
» Il est en peine et souffrance:
» Il n'est point réputé honneste.
» Parquoy il faut que je m'appreste
» A amasser deniers et prendre,
» Faisant en ce Temple ma queste.
» De tout cela que y acqueste,
» Compte à nulles je n'en dois rendre.
» Mondainement me fault despendre
» Les biens qui de ce Temple viennent;
» Mais en soy noter et comprendre
» Que nourrir en fault et apprendre
» Les pucellettes qui s'y tiennent.
» Ainsy doncques ceulx qui soutiennent
» La Loy, départent de leurs biens;
» Que les Prestres par bons moyens
» Départent à ceulx qui en ont
» Nécessité, voire et qui font
» Service à Dieu le Créateur.

« Ce Prêtre fait ensuite quelques réflexions

sur l'état de la race des Rois de Juda, et il trouve qu'elle se réduit au seul Joachim. Celui-ci arrive, avec ses oncles et son cousin, et ils sont suivis d'Yascar et d'Anne. Le mariage se fait, et l'on se retire. »

« Paroissent ensuite Hérode Ascalonite, Roi de Judée, que l'Auteur fait payen; Antipater, fils d'Hérode, Cirinus, Prévôt de Judée, Mahométan, aussi de la façon du Poëte; (Mahométan, dans ce tems-là!) le Chevalier Asdrascus et le Capitaine Longis. Hérode fait le détail de sa puissance. Antipater lui dit qu'elle n'empêche pas ses freres, les fils de Mariamne, Alexandre et Aristobule, de prétendre à lui succéder. Cirinus ajoute qu'il est certain qu'ils ont déja cherché les moyens d'empoisonner le Roi, leur pere. Il n'en faut pas davantage pour le déterminer à les punir; mais, comme Longis lui apprend qu'ils sont à Rome, il prononce l'arrêt de leur exil; et Rapportenouvelle, son Messager, est chargé de le leur aller signifier. »

« Zorobabel, Manassés et Naasson, viennent s'entretenir des vexations d'Hérode et des cruau-

tés qui se commettent journellement par ses ordres ; mais ils s'en vont, en espérant que le Messie qui leur est promis les délivrera de tous ces maux. »

« Joachim et Anne, fâchés de n'avoir point d'enfans, promettent à Dieu de lui consacrer celui qu'il leur donneroit. Leurs parens les conduisent au Temple, où il est d'usage d'aller offrir des présens, le jour de *la Fête des Etrennes*. Ruben reçoit ceux de chacun, excepté de Joachim, à qui il dit pour s'excuser :

» Vous êtes mauldit en la Loy,
» Excommunié, interdit.

« Ces paroles sont un coup de foudre pour Joachim. »

» Las ! quesse que vous avez dit ?
» Qu'ay-je fait ?

RUBEN.

» Vous êtes privé, en effect,
» Ainsy qu'on voit, d'avoir lignée.

« Anne et Joachim, au désespoir, implorent l'assistance de Dieu, qui, touché de leurs prieres, charge Gabriel de leur annoncer qu'il

leur naîtra une fille, à laquelle ils donneront le nom de Marie. »

« Gabriel s'acquitte de sa commission, d'abord, auprès de Joachim ; et craignant que l'espace de vingt ans qu'il y a déja qu'il est marié n'ébranle sa foi, il la fortifie par les exemples de Sara, qui, dans un âge très-avancé, avoit conçu Isaac ; de Rachel, épouse de Jacob, qui, après une longue stérilité, fut mere de Joseph ; et surtout, par l'exemple de la mere de Samson. Gabriel ajoute à Joachim, qu'il ait à se souvenir de dédier à Dieu la fille qui luï naîtra ; et pour preuve de la vérité de ce qu'il lui annonce, il lui dit d'aller au Temple, où il trouvera son épouse à la porte dorée. »

« Gabriel va trouver Anne, à qui il dit les mêmes choses, en lui prescrivant les mêmes ordres. »

« Anne va à la porte dorée, où elle trouve son mari, à qui elle dit :

» Joachim, mon amy très-doulx,
» Honneur vous fais et réverance.

JOACHIM.

» Anne, ma mye, votre présence
» Me plaît très-fort ; approchez-vous,

A N N E.

» Hélas ! que j'ay eu de courroux
» Et de soucy pour votre absence !
» Joachim, mon amy très-doulx,
» Honneur vous fais et réverance.

J O A C H I M.

» Dieu a huy bésongné sur nous,
» Et montré sa grand' préferance ;
» Cueur saoul ne scet que le jun pense :
» Leurs souhaitz n'ont les hommes tous.

A N N E.

» Joachim, mon amy très-doulx,
» Honneur vous fais et réverance.

J O A C H I M.

» Anne, ma mye, votre présence
» Me plaît très-fort ; approchez-vous.

« Ils s'embrassent, se rendent compte de la vision, et se retirent. »

« Hérode paroît, et demande à ses Courtisans de quelle façon il doit en user avec les Juifs. On lui conseille de changer la Loi, et d'user de rigueur. »

» Je les tiendray, comme en hostaige,
» Sujetz captis, maugré leurs dents ; (dit-il)
» Et, en dépit de leur visaige,
» J'auray dessus eulx avantaige,
» Quelques lieux qu'ils soient résidens.

» Ensuite

« Ensuite les Bergers Achin et Melchy viennent s'entretenir sur la grossesse de leur Maîtresse, et se réjouissent d'avance du plaisir que causera sa fécondité. Les brebis, disent-ils, iront paître aux meilleurs herbages. Ce n'est pas tout, ajoute Melchy :

» Les Pastourelles chanteront.

ACHIN.

» Pastoureaux guetteront œillades.

MELCHY.

» Les Nymphes les écouteront,
» Et les Driades danceront,
» Avec les gentes Oréades.

ACHIN.

» Pan viendra faire ses gambades ;
» Revenant des Champs Élisées,
» Orphéas fera ses sonnades :
» Lors Mercure dira Ballades,
» Et chansons bien autorisées.

MELCHY.

» Bergeres seront oppressées,
» Soudainement, sous les pâtis.

« Anne paroît incommodée. Joachim ordonne à Utan, sa chambriere, d'en avoir soin. »

LA CHAMBRIERE.

» Ne faites plus cy de demeure,
» Dame, sans plus avant toucher,

» Le meilleur est de vous coucher ;
» A bout estes de votre terme.

ANNE.

» Coucher m'envoys, sans plus de terme,
» Puisque vous me le conseillez.

« Anne se couche. Joachim, ses deux oncles et son cousin, font des vœux pour son heureux accouchement. »

« On vient avertir Joachim que son épouse a mis au monde la plus belle fille qui ait jamais paru. Il va trouver Anne ; et, comme ils se mettent un peu à causer, Utan, qui a peur que cela ne rompe la tête à sa Maîtresse, fait retirer tout le monde, sans excepter le mari. »

» Jouez de retraite,
» Monsieur, s'il vos plaît ; car Madame
» D'elle-même est tendre femme ;
» Et n'est point requis qu'on tempeste
» A l'accouchée ainsi la teste,
» Et n'a que faire de blazon.

JOACHIM.

» Utan, vous n'avez que raison,
» Sa santé voulez desirer,
» Saison est de me retirer ;
» Mais, ma mye, entendez à elle.

« Joachim se retire, et Anne s'entretient, avec sa servante, des louanges de la petite Marie. Utan la lui fait allaiter; ensuite Anne se recouche. »

« Puis vient le Grand-Prêtre Ruben, qui parle de la communauté de jeunes filles que renferme le Temple, et dont il a la conduite. Dix de ces jeunes filles paroissent, et deux louent le Seigneur. »

« Joachim, ses deux oncles et son cousin reparoissent, avec Anne et sa fille, déja âgée de trois ans. Il dit qu'il est tems d'aller la présenter au Temple, et Marie répond que c'est son plus grand plaisir. Alors ils prennent tous la résolution d'aller à Jérusalem pour cela; mais Utan croit que Marie ne peut pas faire ce chemin à pied, et elle lui propose de la porter. »

MARIE.

» Je suis forte
» Assez pour cheminer ung an;
» Mais que soye en Hiérusalem,
» Humblement me reposeray,
» Le Saint Temple visiteray,
» Si plaist à Dieu, tout à mon aise.

« Peu après qu'ils sont arrivés au bas des quinze degrés du Temple, ils demandent où elle est, et sont fort étonnés de voir qu'elle les a montés toute seule. C'est tout ce qu'à peine, dit Abias, auroit pu faire un homme de vingt-quatre ans. »

« Après que chacun a fait son oblation, Joachim et sa femme présentent Marie, et se retirent, en priant Ruben d'en avoir grand soin; mais Dieu en charge particuliérement Gabriel. »

« Marie s'occupe, dans le Temple, avec ses nouvelles compagnes; mais elle les laisse aller dîner sans elle, et prenant les Prophéties d'Isaïe, elle rencontre celle qui la regarde. Gabriel lui apporte une *viande céleste* pour nourriture, et elle croît et vieillit, tout de suite, de dix ans; ou, plutôt, un nouveau personnage, plus grand, la représente âgée de treize ans. Le bruit de ses vertus pénétre jusqu'aux Enfers. Sathan en fait un fidele rapport à son Roi, qui lui demande s'il ne pourroit point la surprendre? Il est impossible, dit Sathan. »

» El est plus belle que Lucresse,
» Plus que Sara dévote et saige;
» C'est une Judic en couraige,

» Une Hester en humilité,
» Et Râchel en honnesteté :
» En langaige est aussi benigne
» Que la sibylle Tiburtine ;
» Plus que Pallas de prudence ;
» De Minerve a de l'éloquence ;
» C'est la nompareille qui soit ;
» Et suppose que Dieu pensoit
» Racheter tout l'humain lignaige
» Quant il la fist.

LUCIFER.

» Par ton langaige,
» Il semble que tu aye peur d'elle.

« Malgré tout ce que peut dire Sathan, Lucifer ne perd point courage, et ordonne à ses Démons de faire tout leur possible pour la tenter. »

« Abias vient apprendre aux oncles de Joachim qu'il est mort. Comme il voit qu'ils veulent s'affliger, il ajoute :

» Remede n'y a ; il est mort :
» Vela, nous sommes tous mortelz.

BARBAPANTER.

» On ne sauroit trouver en lieu,
» Homme craignant, redoutant Dieu,
» Plus qu'il faisoit.

« Changeons de propos, dit Abias.

» Qui me croira, on mariera
» Anne derechef.

« Vous avez raison, répondent les autres; il ne faut pas perdre de tems. Tout de suite, voyant passer un de leurs parens, appellé Cléophas, ils lui proposent ce mariage. Cléophas y consent, et ils l'emmenent avec eux chez Anne. »

ANNE.

» Cuidez-vous que j'aye le couraige
» D'être mariée ? (leur dit-elle) nenny non;
» Las! javois ung mary si bon,
» Si courtoys et si aimable,
» Prudent, vertueux, charitable!
» Jamais tel n'en recouvreray!

« Point tant de raisons, dit Barbapanter,

» Cléophas est homme d'honneur:
» Nous le cognoissons, entre nous;
» Et pour ce déliberez-vous
» De le prendre par mariaige.

ANNE.

» Nonobstant que je n'ay couraige
» D'estre mariée, mes amys,
» Faictes ainsy qu'il est permys
» Selon la loy.

ABIAS.

» Çà, Cléophas,
» Mon amy, entendez le cas.

CLÉOPHAS.

» Mes cousins et amys parfaicts,
» Je n'y contredis nullement.

« Enfin, pour couper court, ils vont terminer le mariage. »

« Ensuite paroissent Achin et Melchy. Il semble, dit Parfaict, qu'ils ne viennent gueres sur le Théatre que pour former des especes d'intermedes. On ne sait pas trop ce qu'ils veulent dire, ni le sujet qui les amene. Ils s'entretiennent ici des façons de faire des Bergers. »

« Pendant ce tems là, Cléophas meurt aussi, après pourtant qu'Anne lui a donné une fille, qu'ils ont nommée Marie, comme celle de Joachim. Abias, toujours rapporteur de mauvaises nouvelles, vient apprendre encore celle-là aux deux oncles. Eh! bien, il faut remarier promptement la veuve, dit Barbapanter. L'autre répond :

» Sans un chief
» Masculin en une maison,
» Il n'y a ni rime, ni raison,

» Qu'il soit ainsi, je vous le preuve :
» Il y a mainte femme veufve
» Qui perd ses biens à la volée,
» Par faulte d'être mariée.
» Une femme seule n'est rien.

« Ils consultent entr'eux quel est le mari qu'ils veulent donner à Anne en troisieme noce, et ils s'arrêtent à Salomé. Ensuite ils vont en faire la proposition à Anne. »

ANNE.

» Vous sçavez que je doy entendre
» A faire votre bon plaisir ;
» Pour ce, selon votre desir,
» Soit fait.

« Barbapanter, qui paroît par-tout un homme rude et brusque, rencontre Salomé et lui dit de quoi il s'agit. Celui-ci répond húmblement, que comme il est persuadé qu'on ne veut que son avantage, il ne prétend pas y contredire ; et ils sortent tous pour conclure ce mariage. »

« Hérode fait poser un aigle d'or au haut du Temple, en signe de la domination Romaine, et les Juifs en murmurent ; mais ils attendent tout de la venue du Messie. »

« Ruben, selon l'usage, congédie du Temple les filles qui ont plus de treize ans ; mais Marie, qui en a déja quatorze, le supplie de l'y laisser, parce qu'elle a voué sa virginité à Dieu. Le Grand-Prêtre ne sait comment se conduire dans une affaire aussi délicate et dont il n'a point encore vu d'exemple ; ne voulant pas entreprendre sur les regles prescrites, ni gêner la volonté de la fille, il va consulter les Juifs. »

« Zorobabel, Naasson et Manassés opinent à se mettre tous en prieres, pour demander à Dieu qu'il veuille leur interpréter sa volonté. »

« Gabriel vient ordonner à tous ceux de la race de David d'aller au Temple, avec chacun une verge à la main ; et il annonce que celui dont la verge fleurira, est destiné à devenir l'époux et le gardien de Marie. »

« De tous ceux qui se présentent, le seul désigné c'est Joseph ; mais, comme Marie, il a aussi fait vœu de garder sa virginité. Le Grand-Prêtre les unit, cependant, et on les laisse ensemble. »

« Joseph, qui avoit senti de la répugnance à ce mariage, tant à cause de son vœu qu'à cause de son extrême pauvreté, dit à Marie :

» Suave et odorante rose,
» Je sçay bien que je suis indigne
» D'épouser Vierge tant bénigne,
» Nonobstant que soye descendu
» De David; bien entendu,
» Ma mye, je n'ay gueres de biens.

MARIE.

» Nous trouverons bien les moyens
» De vivre; mais qu'y mettons peine:
» En tixture de soye et laine
» Me cognoys.

JOSEPH.

» C'est bien dit, ma mye:
» Aussi, de ma charpenterie,
» Je gaignerai quelque chosette.

« Marie propose de se retirer chacun de son côté. Elle ignore le dessein de Joseph, est fort émue, et prie Dieu de l'assister. Joseph se trouve dans un pareil embarras. Enfin elle lui avoue sa résolution. Il est charmé qu'elle ait des sentimens si conformes aux siens; et ils s'en vont dans le ferme projet d'y persister toujours. »

« Zacharie, touché des maux des Juifs, va au Temple prier Dieu d'envoyer promptement son Christ pour les en délivrer. Il est écouté favorablement. Gabriel vient lui annoncer qu'il

ura, de son épouse Elisabeth, un fils, à qui il doit donner le nom de Jean, et que cet enfant sera le précurseur du Christ. A l'aspect de l'Ange, Zacharie tombe de frayeur sous l'autel. Gabriel le rassure; mais, comme il le trouve incrédule, il lui déclare qu'il restera muet jusqu'à la naissance de Jean. »

« Le procès, demeuré pendant au Tribunal de Dieu, entre la Vérité et la Justice, la Miséricorde et la Paix, n'ayant pu être terminé, recommence avec plus de chaleur que jamais. Ces quatre Vertus persistent toujours dans leurs sentimens; mais Dieu veut absolument sauver l'homme. Pour accorder les choses, elles s'adressent à la Sapience. La Paix demande qu'il soit reçu à pardon, après une pénitence proportionnée. Non, répond la Justice; cent milliers d'années de pénitence ne me suffiroient pas : il faut sa mort éternelle. La Sapience paroît ébranlée. »

» Justice a très-bonne raison, (dit-elle)
» S'elle se tient bien difficile.
» Regardez en cause civille,
» Si ung malfaicteur, pour son desroy,
» Est saisy en prison de Roy,

» Et tant à mal faire la mort,
» Que sa cause est digne de mort.
» La repentance rien n'y faict,
» Ne le Juge en rien ne regarde
» Que son payement il ne lui garde,
» De la mort qu'il a deservie.

« Par cet exemple, pris sur les Loix humaines, la Sapience de Dieu prétend excuser la rigueur de la Justice. Enfin, après bien des contestations, pour accommoder toutes les parties, Sapience déclare qu'il faut que ce soit un Dieu fait homme qui fasse cette réparation. Laquelle des trois Personnes doit la faire, lui demande la Miséricorde? Le fils, répond-elle. Et pourquoi lui, plutôt qu'un autre, réplique la Paix? Par quatre choses, dit Sapience. »

» Et premier je puis estimer
» Selon que felz se faict nomer;
» La seconde est qu'il est ymaige
» De Dieu le pere, noble et saige:
» Tiercement est parole et verbe
» De Dieu qui est noble proverbe;
» A la quartè, qui bien en sonne,
» Il est la moyenne personne.

« Les quatre Vertus se rendent, enfin, et Dieu

Dieu conclut au Mystere de l'Incarnation. Cependant, il propose encore à la Justice de prendre une autre victime, à la place de son fils; mais comme elle demeure inflexible, après l'arrêt que la Sapience vient de rendre en sa faveur, Dieu dépêche Gabriel vers la Vierge Marie.»

« Chérubin, Séraphin, Michel, Raphaël et Uriel se réjouissent du bonheur dont les hommes vont jouir.»

« Gabriel ayant trouvé Marie, lui dit:

» *Ave* pour salutation;
» Je te salue d'affection,
» *Maria*, Vierge très-bénigne:
» *Gratia* par infusion
» De grace acceptable et condigne:
» *Plena*, par la vertu divine,
» Pleine quant devers toy recline,
» *Dominus* par dilection.
» Notre-Seigneur fait un grand signe,
» *Tecum* d'amour, quant il assigne
» Avec toi sa permancion.

« Marie est fort surprise à ce discours; mais Gabriel lui déclare que Dieu l'a élue pour porter le Messie dans son sein. Comme elle fait difficulté de croire cela, attendu qu'elle veut tou-

jours garder sa virginité, l'Ange la rassure, en ajoutant que cela se fera par l'opération du Saint-Esprit. Elle veut bien y consentir à cette condition, et elle répond :

» *Ecce ancilla domini !*
» L'Ancelle Dieu suis, en effect :
» J'ai parfaicte crédence en lui,
» Et, selon ton dict me soit faict.

« L'Ange s'en va, et Joseph vient retrouver Marie. Ils se réiterent encore leur voeu de chasteté. »

« La scene passe chez Elisabeth. Elle s'entretient de sa grossesse, avec Utan ; sa chambriere, que l'on a vue l'être d'abord d'Anne. Elisabeth a honte de se trouver enceinte à son âge : elle craint que sa vertu ne soit soupçonnée. Utan s'efforce à la rassurer et à détruire ce scrupule. »

« Marie vient voir Elisabeth, qui, aux mouvemens de l'enfant qu'elle porte, s'apperçoit bien qu'elle parle à la Mere de son Sauveur. »

« Tous ces préparatifs d'une Rédemption prochaine alarment les Enfers. Lucifer en convoque les esprits pour prendre leurs avis. Elisa-

beth prétend qu'il n'y a rien à craindre ; mais Sathan, plus expérimenté, ne s'y fie pas. Lucifer a ouï dire que les Patriarches, qui sont retenus aux Limbes, s'attendent à une délivrance. »

» Approche ton propos, (dit-il) Sathan,
» Car je me tiens assez des tiens ;
» Veu et escoute tes moyens :
» Grant suspeson en mòy je fonde.
» Quant tu cours et vas par le monde,
» Ne lis-tu point aux escriptures,
» Pour voir se de nos adventures
» Ils font aucune mencion ?

« Oui, répond Sathan, j'en ai lu quelque chose, et elles parlent d'un Messie à naître qui doit délivrer les ames des justes détenues aux Limbes, et obtenir miséricorde pour les pécheurs. Lucifer, qui voit que l'affaire devient sérieuse, prend le parti de faire tenter le Messie, lorsqu'il paroîtra, et charge Sathan de cette commission. »

« Elisabeth, qui est accouchée derriere la scene, paroît avec Marie, Utan, Barbapanter, Arbapanter et Abias, qui viennent pour lui

rendre visite, ainsi qu'à Zacharie, et circoncire l'enfant. On ne sait quel nom lui donner; mais Zacharie, recouvrant l'usage de sa langue, dit que l'Ange lui a enjoint de le nommer Jean, et qu'il faut obéir. »

« Chacun de retour chez soi, Joseph s'apperçoit que Marie est grosse : elle lui proteste qu'elle a toujours gardé sa virginité ; mais il a bien de la peine à la croire, et il projette de s'en séparer. Dieu lui fait apparoître Gabriel, en songe, pour lui défendre d'avoir de mauvaises pensées contre la pudicité de Marie, et lui déclarer que sa grossesse est l'œuvre du Saint-Esprit. Joseph, à son réveil, honteux de ses soupçons, court en demander pardon à son épouse. »

« Cependant, Cirinus envoie Rapporte-Nouvelle publier l'ordre de l'Empereur des Romains, qui, pour savoir le nombre de ses sujets, veut que chacun d'eux se retire au lieu de sa naissance, et s'y fasse enregistrer. »

« Quoique cet ordre vienne fort mal-à-propos pour Joseph et Marie, qui n'ont point d'argent, ils sont, pourtant, obligés de s'y conformer. »

» Et bien, Marie, puisqu'ainsi est, (dit Joseph)
» Mener notre asne conviendra,
» Pour nous porter quant aviendra
» Que nous nous trouverons fort las;
» Aussi, pour ce que nous n'avons pas
» Tant d'argent que pourrions despendre,
» Nous marrons ce beuf-ci pour vendre,
» Si nous survient aucune affaire.

« En s'en allant, ils rencontrent Abias, qui s'offre à les accompagner. »

« Arrivés à Bethléem, Abias leur cherche un logement. Il s'adresse au Maître d'une Hôtellerie, et lui demande une chambre, si petite qu'il voudra. Joas, l'Hôtellier, qui n'est pas le même que le Joas, descendant de David, et secouru par Joachim, répond aux pauvres voyageurs :

» Vous n'y povez; croyez-vous pas?
» Et quant place pour vous auroye,
» Ja ne vous y logeroye:
» Ce n'est pas icy l'ospital;
» C'est logis pour gens de cheval,
» Et non pas pour gens si méchans.
» Allez loger emmy les champs,
» Et vuidez hors de ma maison.

« Après bien des supplications, Joas, par

importunité, leur permet de se loger dans un vieux appentis à moitié découvert, et qui ne ferme point. Ils s'y arrangent le mieux qu'ils peuvent; et Marie dit à Joseph d'avoir soin des animaux. Joseph répond :

» Ils sont très-bien logez tous deux ;
» Mais icy, endroit cette bresche,
» Leur feray une belle cresche,
» Avant que je fasse départ,
» Pour mettre leur mangeaille à part :
» Ils seront très-bien ordonnez.
» Or, vous, tournez, bauldet, tournez
» Le museau devers la mangeoire ;
» Vous avez bien gaigné à boire,
» Car peine avez eue à foison.

» Aloris, Pélyon, Ysambart et Rifflart, Bergers des environs de Bethléem, se rassemblent pour la veillée, et s'entretiennent de l'Edit d'Auguste.

» Mais, à quel propos?
» Esse pour faire une bataille? (demande Aloris)
RIFFLART.
» Voire pour payer une taille;
» Peut-être, que nous sera dure.

Cela est horrible, disent-ils tous, et, depuis

le regne de David, on n'a jamais rien vu de semblable! Mais qu'y faire? Tâchons seulement à nous bien défendre des loups. »

« Siméon, accablé d'ans, demande à Dieu la grace de voir son Christ, avant de mourir. L'Ange Raphaël vient lui dire que sa priere est exaucée. »

« Dieu, qui a prévu le moment de la naissance de son fils, envoie les Anges Michel, Raphaël, Gabriel, Uriel, Séraphin et Chérubin, pour le servir. Marie le leur montre, et ils chantent ses louanges. Joseph, sorti pour aller chercher quelques provisions, à son retour, apperçoit l'enfant et Marie à genoux : il s'y jette aussi, et ils louent ensemble cet enfant. »

« Les Anges, répandant une grande lumiere, vont apprendre cette naissance aux Bergers. »

« Le Roi Mage, Jaspar, apperçoit une étoile extraordinaire, et s'écrie :

» Elle est vraye étoile parfaite,
» Clere comme seroit Vénus.

« Oui, ajoute-t-il, je ne me trompe point; c'est l'étoile dont le Prophete Balaäm a parlé, et qui

doit présager l'enfantement d'une Vierge et la naissance du Roi des Juifs. Vous avez raison, lui disent Antiochus et Celsander, deux Chevaliers de sa suite. Allons, continue-t-il, je veux le trouver, en suivant cette étoile ; suivez-moi. »

« Un second Roi Mage, nommé Melcyor, et un troisieme, nommé Balthazar, voient aussi la même étoile, et veulent la suivre dans le même dessein ; mais Cadoras et Polidorus, Chevaliers de Melcyor, et Luçanus et Pitrodès, Chevaliers de Balthazar, cherchent à les détourner de ce voyage. Cependant les trois Rois partent, de leurs différentes Cours, avec leurs Chevaliers. »

« Les Bergers, Aloris, Rifflart, Ysambart et Pélyon, se demandent, mutuellement, quels présens ils vont offrir à l'enfant. Sera-ce ta houlette ou ton chapelet ? demande Rifflart à Pélyon. — Non ; j'en ai trop besoin. — Tu lui donneras, apparemment, ton chien ? — Encore moins : qui garderoit mes brebis ? Mais je lui ferai un joli présent ; c'est mon flageolet qui m'a coûté dernierement deux deniers à la foire de Bethléem, et qui en vaut bien quatre. »

» J'ai advisé un autre don
» Qui est gorgias et doulcet. (dit Ysambart)

RIFFLART.

» Quesse ?

YSAMBART.

» Mon hochet,
» Si très-bien faict que c'est merveilles,
» Qui dira *clic, clic* aux oreilles :
» Au moins, quant l'enfant plorera,
» Ce hochet le rapaisera ;
» Et se taira, sans faire pose.

ALORIS.

» Je luy donray bien aultre chose.
» J'ay ung beau kalendrier de boys,
» Pour savoir les jours et les moys
» Et cognoître le nouveau temps :
» Il n'y en a, comme j'entens,
» Si juste au monde qu'il est.
» Chaque Saint a son marmouset,
» Escript de lestre.

« Cela lui servira quand il sera grand, ajoute-t-il, et lorsqu'il aura appris à lire. Voici, dit Rifflart, ce que je lui donnerai :

» Une sonnette
» Qui est pendue à ma cornette
» Depuis le tems Robin fouetté ;
» Puis une belle pirouette
» Qui est dedans ma gibeciere.

« Après avoir été adorer l'enfant et lui faire leurs présens, ils s'en retournent, et rencontrent Garnier et Gombault, deux autres Bergers, à qui ils racontent leur aventure. »

» Si en ma loge le tenoye, (s'écrie Gombault)
» Dieu sçait que je lui donneroye,
» Ung morceau de roti tout chault,
» De bon cueur !

« Ah ! si je n'étois pas si gros et si pesant, ajoute-t-il, que j'y serois bientôt arrivé ! Je te donnerai le bras, dit Garnier ; mais tu n'en peux déja plus. »

GOMBAULT.

» Tay toy, tay toy :
» Quant je voy, dessous l'arglantier,
» La Bergiere. . . .

GARNIER.

» Ne te vante point.

GOMBAULT.

Et pourquoy ?

GARNIER.

» On te cognoist bien, Dieu mercy.

« Gombault lui répond qu'il a fait bien parler de lui dans le village. Il est vrai, réplique Gar-

nier ; mais c'étoit au tems passé, et ce tems n'est plus. Ils se retirent, sans qu'on sache si ces deux derniers Bergers vont à Bethléem ou non. »

« Joseph voyant le huitieme jour de la naissance de l'enfant, veut le circoncire. Il invite Barbapanter, Arbapanter et Abias à cette cérémonie ; et, sur ce qu'il adresse la parole à l'enfant, pour s'excuser d'être indigne de faire une telle opération, Barbapanter, qui s'ennuie, lui dit de terminer promptement. »

» Nos préparatifz sont tous fais,
» Joseph, pere très-vénérable ;
» Faites conclusion finable,
» Et abregez, car il est tart.

JOSEPH.

» Or, le tournez ung peu à part,
» Et je l'expédiray, grant erre.

« L'opération se fait. Quel nom lui faut-il donner ? demande Arbapanter. Celui de Jésus, répond Marie. Soit, disent-ils tous, et que Dieu veuille qu'il devienne notre Sauveur, comme ce nom le porte. »

« Pendant ce tems-là, arrivent les trois Rois,

qui se sont rencontrés en chemin ; mais l'étoile a disparu, et ils ne savent plus où aller. Ils s'adressent à Zorobabel, Naasson et Manassés, qui les conduisent à Hérode. Ils lui demandent où est le nouveau Roi des Juifs. Hérode, surpris, ne sait à quoi tend ce discours. »

» Comtes, Chevaliers, Seigneurs, (dit-il à ses Courtisans)
» Ecoutez-cy : quel dyablerie ?

« Quoi donc ! n'est-ce pas moi qui suis le Roi des Juifs, sous la protection du puissant Empereur de Rome ?

JASPAR.

» Nous ne voulons pas aller contre ;
» Mais du fait tant cuider savons
» Que celuy Roy que nous quérons
» Est plus grant que vous et plus forte.

« Hérode ne peut contenir sa colere. Zorobabel lui dit :

» Il ne fault pas tel deuil mener ;
» Qui trop de courroux en soy prent,
» Nature et raison l'en reprent ;

Et,

» Et, comme Cathon nous afferme,
» Yre, qui excéde hors terme,
» Empêche fort l'entendement.

« Ensuite, il explique comme tout se peut concilier, et que ce Roi est apparemment le *Christus*, qui, selon le Prophete Michéas, doit naître à Bethléem. Hérode se rend à ces raisons, et prie les Rois Mages de lui apprendre ce qu'ils auront vu. »

« L'étoile leur apparoît de nouveau, et s'arrête sur le logis où est Jésus. Ils y entrent, et lui offrent leurs dons, en lui disant chacun à leur tour :

» Présent te fais d'or, mirre et d'ensens,
» Toy démonstrant Dieu, Roi et mortel homme.

« La Vierge leur fait des excuses de ne pas les recevoir selon leur dignité :

» Vous voyez le lieu malhonneste,
» Qui ne duyt pas à faire feste,

leur dit-elle ; mais ils se retirent fort contens, et prennent un logement chez Joas. »

« Pendant la nuit, Raphaël vient leur dé-

fendre de revoir Hérode, et leur dire de s'en retourner par mer ; ce qu'ils ne manquent pas d'exécuter. »

« Joseph dit qu'il est tems de présenter Jésus au Temple. Marie répond que cela est juste ; mais qu'il faut une offrande de deux pigeons, ou deux tourterelles, pour racheter les premiers nés, que l'usage consacre à Dieu. Les oncles se chargent de procurer l'offrande, et l'on va au Temple, où le Prêtre Jéchonias la reçoit. »

Syméon prend Jésus dans ses bras, en s'écriant :

» *Nunc dimittis servum tuum ;*
» O Sire ! laisse désormais
» Ton servant demeurer en paix,
» Car mes yeux ont vu ton salut.

« Ensuite, la Prophétesse Anne et lui, annoncent ce que doit souffrir cet enfant, et les merveilles qu'il doit opérer, puisqu'il est le Messie tant attendu. »

« Zorobabel, Naasson et Manassés, qui avoient paru contraires aux violences d'Hérode, se dévouent à ses intérêts, et vont lui apprendre cette nouvelle. Il entre en fureur, et vomit mille

injures contre les Rois Mages qui ne sont pas revenus l'en instruire. »

« Gabriel vient dire à Joseph de passer en Egypte, avec Marie et Jésus, et d'y rester jusqu'à nouvel ordre. La Vierge monte sur l'âne avec Jésus; Joseph les accompagne, et ils partent. »

« Sathan, qui a tout vu, va tout apprendre à Lucifer. Il entre dans une colere effroyable, et en fait tomber une partie sur le messager qui lui apporte une nouvelle si contraire à ses intérêts. Sathan est livré aux démons Astaroth, Bérith, Belzébuth et Cerbérus, qui le tourmentent à lui faire demander quartier. »

« Lucifer s'informe si Hérode est instruit de tout cela. »

» Oui, Monseigneur;
» Mais il est devers l'Empereur,

« répond Sathan. J'ai commencé à le tenter. — Eh bien! va donc achever ton ouvrage: conseille-lui de massacrer les innocens. — Non. Je ne me charge point de cette commission: qu'Astaroth la prenne. »

LUCIFER.

» Tu yras ; ne caquettes plus :
» Tu te abuses de rebeller.

« — Ordonnez à Bérith de m'y accompagner.
— J'y consens. Ils partent. »

« Pendant ce tems-là, Jésus, Marie et Joseph arrivent en Egypte. Ils vont loger près d'un Temple où il y a plusieurs idoles, qui tombent à leur vue. Théodas, Prêtre de ce Temple, et Torquatus, autre payen, viennent pour offrir des sacrifices à leurs Dieux, et sont fort surpris de les trouver renversés. »

THÉODAS.

» J'ay bien regardé sus et jus ;
» Mais je n'ay ymage trouvé
» Qui ne gisse sur le pavé :
» Je ne sçay qui ainsy les met.
» Voycy le grant Dieu *Mahomet* (six siecles avant qu'il naquît.)
» Qui a la tête despecée ;
» Voycy Vénus toute cassée :
» Voycy Apollo et Jupin.

TORQUATUS.

» Voycy Saturne et Adoyn,
» Pana, Cloto et Lachésis,

» Démogorgon, avec Ysis,
» Mis par terre, avec Ycarus.

THÉODAS.

» Voycy Flora et Zéphyrus,
» Juno, Célion et Minerve,
» Et, brefvement, toute la catherve
» Des Dieux qui sont tous ruez bas.

« Ils ne savent à quoi attribuer cette merveille, et se retirent tout confus. »

« Hérode, qui, depuis un instant, est allé à Rome, et qui en est revenu, excité par Sathan et Bérith, ordonne à ses bourreaux de tuer tous les enfans mâles qu'ils rencontreront au-dessous de deux ans, sans épargner qui que ce soit, sous peine d'être pendus. »

« Arfrappart, Agrippart, Narinart, Hermogenes et Réghine, courent exécuter cet ordre barbare. Ils voient une femme appellée Raab, qui porte un enfant. Réchine le lui demande. — Qu'en voulez-vous faire ? »

AGRIPPART.

» Ne vous chaill; vous le verrez:
» Il ne le fait que pour esbattre.

RAAB.

» A ce ne veuil point débattre;

» Tenez le voyla bel et tendre :
» Veuillez le tant doulcement prendre,
» Tost luy feriez le cueur faillir.

« Il le tue, le rend à la mere, et Narinart lui dit :

» Or, tenez, portez-le bouillir,
» Rostir ou faire de pastez.

« Raab les accable d'injures ; mais cela ne les empêche pas d'exercer la même cruauté envers Râchel, Adormata et Herbeline, trois autres femmes qu'ils rencontrent avec leurs enfans. »

« La nourrice Médusa, et Sabine, sa chambriere, promenent le jeune fils d'Hérode dans un petit chariot, n'imaginant pas qu'il dût être compté parmi les innocens proscrits. »

« Cependant, les bourreaux, récapitulant le nombre de leurs victimes, porté déja à plus de cinq mille, apperçoivent encore le petit Prince, et se hâtent de l'ajouter à cette déplorable liste. Médusa court en instruire Hérode, qui paroît un peu fâché ; mais qui se console de ce malheur, et le pardonne à ses satellites, pourvu qu'ils n'ayent point laissé échapper *Chris-*

tus. Cela n'est pas possible, dit Adrascus, puisqu'ils ont tué tous les mâles. »

« Hérode se plaint de sentir des douleurs insupportables, qu'il dit avoir commencé dès le massacre du premier enfant, et être augmentées jusqu'à celui du dernier. Ceux qui l'approchent prétendent qu'il exhale une odeur horrible, et que les vers le rongent tout vif. Il demande à sa sœur Salomée, une pomme et un couteau pour la peler. Après qu'elle les lui a donnés, ses tourmens redoublent, et il pousse des cris épouvantables. Sathan et Astaroth se mettent aux aguets, de peur qu'il ne leur échappe. »

» Meschant homme, fiers en ton ventre,
» Le couteau, sans tant endurer. (lui dit Sathan)

HÉRODE.

» Dyables, je ne puis plus durer :
» Il fault qu'à vous tous obéisse.
» Ha mort ! haste-toy, faulce lisse !
» Veez-la, fait pour toy advancer.
» De cueur, de corps et de penser,
» A tous les Dyables me commandz.

« Il se tue.

SATHAN.

» Sus, troussons nous deux saquemens
» Ce faulx murdrier désespéré.

ASTAROTH.

» Son logis est jà tout préparé :
» Portons-le en Enfer droicte voye.

« Ils portent l'ame d'Hérode à Lucifer, qui ordonne qu'on la jette dans du plomb fondu, pour récompense de ses belles actions. Les Diables s'en emparent, pendant que Salomée et les domestiques d'Hérode lui font de magnifiques funérailles. »

« Le Poëte passe, ensuite, à la dispute des Docteurs Zorobabel, Manassés, (autres que les Juifs précédens) Gamaliel, Roboam, Nathan et Nathor, sur la naissance du Messie. Zorobabel le prétend né ; Gamaliel le nie, et chacun larde son discours de passages latins ; l'un pour s'autoriser par des exemples de l'obscurité de la naissance de quelques grands personnages, tels que Rémus et Romulus, et l'autre pour le combattre. »

« Pendant ce tems-là, la Vierge, de retour d'Egypte ; Marie Salomé, Marie Jacobi et Aqueline ; Joseph, Eliachin, Esdras et Zébédéus menent Jésus au Temple de Jérusalem. Ils font leurs offrandes, et Jésus les quitte pour alle

écouter les Docteurs. Il se mêle à leur dispute, les force à l'admirer, et à convenir, avec lui, que le Messie est sur la terre. »

« Les parens de Jésus, ne le voyant plus parmi eux, le cherchent de tous côtés. Ils le demandent à leur voisin Priséus, à sa femme Raphaël, et à leurs voisines Adormata et Herbeline; et, pour qu'ils puissent se le rappeller, Joseph leur en fait ainsi le portrait. »

» Il a douze ans, ou environ,
» Nonobstant qu'il est grandellet,
» Ung beau filz, assez vermeillet,
» Les yeulx vers, chair blanche et tendre,
» Les cheveux blonds, à tout comprendre:
» Il a la bouche bien vermeille,
» Il est bel enfant à merveille:
» Brefvement le fault ainsy dire.

« Enfin, on retourne au Temple, pour l'y chercher : on le trouve parmi les Docteurs, qui en font de grands éloges, et qui le rendent aux parens. »

C'est-là où finit le Mystere de la Conception. L'Auteur l'a fait suivre d'un *Prologue finable*, qu'il auroit dû intituler *Epilogue*. « Mais,

dans ce tems, on n'y prenoit pas garde de si près, dit Parfaict. »

Cet Epilogue résume tous les événemens représentés dans ce Mystere, et invite les Spectateurs pour le lendemain. En voici les derniers vers, qui expliquent le mot *journée*, désignant les différentes divisions de cette sorte de Pieces, trop longues pour être jouées en entier, dans un seul jour.

» Et à tant, fin du premier jour.
» Demain, retournez, s'il vous plaist :
» Ne saurez estre sitost prest
» Que nous ne viengnons acourant,
» Pour poursuir au demourant.

« Le Mystere de la Passion est divisé en quatre *Journées*, et précédé d'un *Prologue capital*, dans lequel l'Auteur fait un sermon, sur ce texte, *verbum caro factum est*. Chacun de ces mots lui sert à établir un point, après l'Exorde, l'invocation au Saint-Esprit et à la Vierge. *Verbum*, traite de la génération éternelle du Fils de Dieu; *caro*, de son incarnation, au sein de la Vierge Marie; *factum*, de *ses faits*, sur lesquels l'Auteur dit qu'il ne s'étendra pas, dans ce Prolo-

gue, puisqu'ils vont être expliqués, tout au long, dans le Mystere; et *est*, traite de l'*essence* divine de Jésus. »

« Le Poëte termine son sermon par l'apologie de ce genre d'ouvrage, qui a été composé pour inspirer de la dévotion au peuple. »

» Ce n'est seulement (dit-il) qu'un motif
» Non répunant à vérité,
» Qui sera escript et ditté
» Pour esmouvoir les simples gens,
» Les ignorans et négligens,
» Ressentir de notre Seigneur,
» Ce dont on peult estre meilleur.
» Par exortacion vulgaire.

» Et en parlant de la gloire des Bienheureux,

» A laquelle vous doint venir,

» ajoute-t-il aux Spectateurs,

» Aprez qu'auront tout faict et dict,
» Le Pere, le Filz et le Sainct-Esprict.
Amen.

« La premiere *Journée* du Mystere contient trente-deux actes, et occupe quatre-vingt-sept Acteurs. »

« La scene est d'abord dans le désert, où Jean

prêche sur ces paroles d'Isaye : *Préparez la voye du Seigneur*, &c. »

« Cette prédication inquiete les principaux Juifs, qui s'assemblent pour interpréter les Prophéties. »

« Cayphe, Anne, les Pharisiens, Jéroboam, Mardochée, Naason, Joathan, Eliachin et Banānias ; les Scribes, Jacob, Isachar, Nathan et Nachor, disputent sur l'avénement actuel ou futur du Messie. Ils envoyent Eliachin et Bananias, Nachor et Nathan, s'informer à Jean s'il n'est pas lui-même le Christ ? Il répond que non, qu'il est bien moins ; qu'il n'est que *la voix qui crie au désert.* C'est tout ce qu'ils en apprennent. »

« La prédication n'est pourtant pas tout-à-fait infructueuse ; car trois Juifs, Sophonias, Manassés et Abias, demandent le baptême, que Jean leur accorde. »

« Jésus, qu'accompagne Marie, vient le lui demander aussi. Jean répond. »

» Pas réquérir ne me devez ;
» Car, mon chier Seigneur, vous savez
» Qu'il n'affiert pas à ma nature :

» Je

» Je suis créature
» Et povre facture,
» De simple stature,
» Humble viateur;
» Ce seroit laydure
» Et chose trop dure,
» Laver en eau pure
» Mon hault Créateur.
» Tu es précepteur;
» Je suis serviteur:
» Tu es le Pasteur;
» Ton ouaille suis:
» Tu es le Docteur;
» Je suis l'Auditeur:
» Tu es le Ducteur;
» Moy consécuteur,
» Sans qui rien ne puis.

« Mais il obéit, et baptise, dans le Jourdain, Jésus, qui est servi par Gabriel. »

« Le Saint-Esprit paroît, en forme de colombe; et Dieu le pere chante ces paroles, en *trio*, à trois voix différentes, en latin et en françois. »

» Cestuy-cy, c'est mon filz amé, Jésus,
» Qui bien me plaist; ma plaisance est en luy.

« Puis s'entretiennent sur l'utilité du bap-

tême, Raphaël, Uriel, Chérubin et Séraphin, dans le Paradis, où s'exécute ensuite un concert d'instrumens. »

« Sathan et Bérith, qui ont essayé vainement de tenter Jésus, vont aux Enfers apprendre leur mauvais succès. »

» Je l'ay, de long-tems, hutiné; (dit Sathan)
» Il est si dévot en priere,
» Que ung jour, je ne doubte qu'il soit Ange.
» Il semble, à son parler, Prophete,
» En son contempler Séraphin,
» Et en charité Chérubin.

« Lucifer entre en fureur à ce récit; et, pour les en récompenser, il les fait tourmenter horriblement, par Astaroth, Belzébuth et Cerbérus. Après cela, il demande à Sathan:

» Où tient ce Jésus son ménaige?
SATHAN.
» Lucifer, hé quel dyable sçay-je!
» Il est en un désert logé,
» Où il n'a ne beu, ne mangé,
» Depuis l'eure qu'il y entra.
LUCIFER.
» Il faut le tempter, qui pourra,
» Par troys ou quatre façons;

» Affin, au moins que nous saichons
» S'il est Dieu, homme ou autre chose.

« et il renvoie ce Démon recommencer les tentations. »

« Pilate, que l'Empereur vient de nommer Prévôt de Judée, y arrive, avec son confident Barraquin et ses quatre gardes, Brayart, Drillart, Griffon et Claquedent. Il annonce qu'il va tenir le peuple *sous la verge ferrée ;* ne voulant pas, dit-il, imiter la molesse & l'avarice sordide de son prédécesseur Valere, qui

» Fit l'Evesché de Judée mettre à prix,
» Au plus offrant dernier enchérisseur.

« Puis il fait publier deux Ordonnances. La premiere pour

» Qu'on apporte de l'argent ; car
» Grans tributz sont deubz à César.

« La seconde, pour que chacun soit forcé de venir saluer l'image de l'Empereur. »

« Les Juifs tiennent un Conseil, présidé par Jayrus, Chef de la Synagogue, et Nicodesme, Docteur de la Loi, relativement à cette derniere

Ordonnance, qu'ils se résolvent à éluder de tout leur pouvoir. »

« Judas paroît, avec le fils du Roi de Scarioth. Comme ce Prince ne sait que faire, Judas lui propose une partie d'échecs. Ils prennent querelle, sur un coup. Judas le tue, et se sauve tout effrayé, tenant son glaive nu et sanglant à la main. »

« Deux Bourgeois de Scarioth passent, par hasard, voyent le corps du jeune Prince, et témoignent de grands regrets de sa mort. »

« On voit ensuite Pilate qui s'entretient, avec ses satellites, sur les nouvelles Ordonnances. Les Juifs sont-ils rébelles ? demande-t-il. Ah ! Seigneur, ils sont trop sages, lui répond Griffon ; il n'y a rien à gagner pour nous. »

BRAYART.

» Le plus habille
» D'entre nous n'en a pas pendu
» Troys pour ung jour.

« Cela est très-fâcheux, comme vous voyez, dit Claquedent ; et si vous n'avez la bonté d'y remédier, notre métier va devenir à rien. »

« Pilate apperçoit Judas, qui vient se réfugier vers lui : il se le fait amener, et lui demande son nom. Judas, après l'avoir dit, ajoute qu'il est de l'isle de Scarioth, et qu'il a été employé au service du Roi. Pilate l'invite à entrer au sien, et le fait Intendant de sa maison. »

« Sathan, vêtu en Hermite, recommence ses tentations auprès de Jésus, qu'il trouve dans le désert, éprouvant la faim, après avoir jeûné quarante jours. »

» Tu ne es ne larron, ne murtrier, (lui dit-il)
» Par quoy jà ne te fust besoing
» D'avoir tel jeune commencé.

« N'y a-t-il pas ici de quoi prendre viande corporelle ? Au reste, s'il est vrai que tu sois le fils de Dieu, prends des pierres et les change en pain. »

« Ne réussissant pas ainsi, il se retire pour changer d'habit, et s'écrie :

» Haut Lucifer ! que doy-je faire ?
» Le grant Dyable y puisse avoir part,
» Et à Jésus, et à son art,
» Tant il scet d'hébrieu et latin.

« Il revient, sous un habit de Docteur, dire à

Jésus qu'il faut qu'un Savant comme lui fasse usage de ses talens, et qu'il devroit prêcher. Pour lui donner une place commode à être entendu du plus grand nombre, il lui offre de le porter sur le sommet du Temple. Jésus monte sur les épaules de Sathan, et un contrepoids les éleve au haut du pinacle. Là, le tentateur lui propose de se jetter en bas, que des Anges viendront le recevoir, ainsi qu'il est écrit. Il est écrit aussi: *Vous ne tenterez point votre Dieu*, répond Jésus. »

» C'est bonne évasion trouvée, (réplique Sathan)
» Et voy bien qu'en ton cueur emprainncte
» Est toute l'Escripture Saincte,
» Et la connois, de pas en pas;
» Mais ainsi n'eschaperas pas:
» Tu auras encore ung assault.

« Ils descendent, sans que l'on voie comment, et se trouvent, en bas, éloignés l'un de l'autre. »

« Sathan, employant un dernier effort, reparoît, vêtu en Roi. »

« Il mene Jésus sur une haute montagne, lui fait voir le monde entier, qu'il dit lui appartenir, et lui promet de l'en rendre possesseur,

s'il veut l'adorer. Jésus, fatigué des discours de Sathan, lui ordonne de se retirer; et ce Démon s'en retourne aux Enfers, pénétré de honte et de rage, d'avoir si mal rempli sa mission. »

« Michel, Raphaël et Uriel, par l'ordre de Dieu le pere, apportent à son fils, sur la montagne, une coupe et un pain, couverts d'*une fine serviette.* Tandis qu'il prend ce repas, ils chantent les louanges de Dieu; ensuite, ils remontent au Ciel, et Jésus descend de la montagne. »

« Gabriel rencontre Marie, qu'il félicite sur son heureuse maternité. Cependant elle déplore déja les maux que son fils doit souffrir. »

« Il arrive, et s'incline devant elle; mais elle se jette à ses pieds, en se plaignant de sa longue absence. »

» Il me faut gouverner ainsy
» Que Dieu mon pere me le ordonne, (lui dit Jésus)
» Et que tout mon faict se conforme
» A ce que l'escripture chante.

« Abias, Sophonias et Manassés, nouveaux

Disciples de Jean, viennent lui apprendre qu'Hérode Antipas, fils d'Hérode Ascalonite, et Tétrarque de Galilée, tient en concubinage Hérodyas, femme de son frere Philippe. Jean part aussi-tôt pour aller faire des remontrances à Hérode. »

» Tu voys bien (dit-il) les oyseaulx petits,
» Qui en soy ont cueurs si gentilz,
» Que chacun se tient à son per,
» Sans l'autre fronder, ne tromper?

« Hérode l'écoute, d'abord, assez patiemment; mais Hérodyas présente, accable d'injures le Saint personnage, qui lui répond ainsi.»

» Ha! perverse femme cruelle!
» Faulce serpente venimeuse!
» Ta volonté libidineuse
» Machina la faulce entreprinse,
» Quant ravie tu fus et prinse
» D'avec ton loyal espoux.
» Tu as bien montré, devant tous,
» Que tu ne crains Dieu, ne le monde;
» Tu es tant vile, tant immonde
» Que la fin en sera maulvaise;
» Et ay grant peur que la fournaise
» D'Enfer en face le départ.

HÉRODYAS, *à Hérode.*

» Ha dea ! ce meschant Papelart
» Nous rompra' cy meshuy la tête !
» Monseigneur, vous estes bien bête
» De tant ouyr.

« Hérode, pour la satisfaire, ordonne à son valet Grognart d'arrêter Jean, et de le conduire en prison. »

« Ruben, qui n'est pas le Prêtre du Mystere précédent, et Cyborée, sa femme, se plaignent d'être près de mourir, avec beaucoup de biens ; mais sans avoir d'héritier. Ils ont pourtant eu un fils autrefois, que la misere les a forcés de jetter dans la mer, et qu'ils croyent mort. Tandis qu'ils se promenent dans leur jardin, où se voit un pommier chargé de belles pommes, Pilate passe, avec sa suite, est tenté de ce fruit, et envoie Judas en acheter. Celui-ci rompt trois branches de l'arbre, et veut les emporter sans rien payer. Ruben l'apperçoit, lui fait des reproches, et Judas le tue. Cyborée demande vengeance ; mais Pilate, qui protége son Intendant, ne voit pas de meilleure maniere d'arranger cette affaire, que de lui faire épouser la riche veuve. Elle résiste un peu, puis cede. »

« Cependant, Jésus rencontre les deux freres, Pierre et André, qui pêchent : il leur fait quitter les filets pour le suivre. Jacques, dit le Majeur, et Jean, qui devint Evangéliste, abandonnent aussi, pour lui, leur pere Zébédée, et le métier de pêcheur, ainsi que fait Philippe. Barthélemy, fils de Roi, quitte toutes les vanités, Thomas la charpenterie, Mathieu l'argent, dont il faisoit commerce, et tous pour suivre Jésus. Simon et Jude, que le Poëte appelle freres, parce qu'on les fête le même jour, se rendent aussi à son invitation. Jacques Alphée, dit le Mineur, vient lui demander, et obtient l'admission. »

« Mais Cyborée, reconnoissant le fils que Ruben et elle avoient sacrifié, dans Judas, son nouvel époux, s'écrie au désespoir :

» O que j'ai de rage en mon cueur !
» O Dieu tout puissant quel horreur !
» Quelle terreur !
» Quelle erreur !
» Quel forfaict !
» O le très-haultain psalmateur !
» Qui sera le réparateur
» Du malheur
» Deshonneur

» Que j'ay faict ?
» O Dieu ! souverain, tout parfaict,
» J'ay faict le faict et le défaict,
» Par vil faict,
» Et maifaict
» Douloreux :
» O ventre maternel infaict,
» Très-ort, très-vil, très-imparfaict,
» Par le faict,
» De ton faict
» Malheureux ?
» Las ! Ciel à toy je me deulx !
» Venge-toy sur moy, si tu peulx
» Des griefz d'eulx
» Vicieulx
» Que je porte.
» Terre qui nous soutiens tous deux,
» Pour nos péchez libidineux,
» En tes lieux
» Ténébreux
» Nous transporte.

« Par l'adresse du Poëte, pour nous le rendre plus odieux, voilà Judas coupable des plus grands crimes, et tout semblable à Œdipe ; mais il a lui-même horreur de sa situation, et se propose d'aller trouver Jésus, que l'on dit remettre tous les péchés. Il le rencontre chez

Mathieu ; à un festin, où l'ex-Publicain a étalé une grande profusion de mets et de vaisselle d'argent, et où il a invité les nouveaux Apôtres et trois Juifs, Rabanus, le Changeur, Emelius, l'Oiseleur, et Celcidon, le Marchand d'agneaux. Au moment où l'on est prêt à se retirer, Jésus dit les *Graces*, comme il a dit le *Benedicite*, Judas se jette à ses pieds, lui déclare tous ses crimes, et en obtient le pardon. Jésus l'admet même au nombre de ses Apôtres, et lui donne la garde de la bourse commune. ».

« Les Scribes et les Pharisiens murmurent contre Jésus de ce qu'il mange ainsi chez des gens de mauvais renom ; mais il s'en va en Galilée, avec ses Apôtres. Il y trouve sa Mere, invitée aux noces de Cana, où l'on le convie aussi, pour le jour suivant. Cependant, on se trouve tout de suite rassemblé à ces noces, dont le marié est l'Apôtre Jean, selon le Poëte. Ce sont Abias, Sophonias et Manassés, disciples du Précurseur Jean, qui font les honneurs du festin, où l'on est en grand nombre, et où il se boit une si grande quantité de vin, que bientôt il manque. Le Maître-d'Hôtel, Architriclin, apprenant

apprenant ce malheur, ne sait comment y remédier ; mais Jésus ordonne que l'on emplisse d'eau des *ydries*, vases de pierre, et, au grand étonnement des convives qui ne vouloient point boire de cette eau, elle est changée en un si excellent vin, que l'on reproche au marié d'avoir, contre l'usage, donné le moins bon le premier. »

« Jésus, après les *Graces*, conseille au marié de garder sa virginité : celui-ci y consent, et abandonne aussi-tôt son épouse, pour le suivre à Jérusalem. Marie reste avec Gabriel, qui la console sur le nouveau départ de son fils. »

« Il va au Temple, tout en faisant un fouet de cordes, et il en chasse, à grands coups, les Marchands, Emelius, Celcidon et Rabanus, renversant leurs comptoirs et leur monnoie. Ils lui demandent pourquoi il les traite ainsi ? Détruisez ce Temple, leur répond-il, et je le rétablirai en trois jours. Comme ils n'entendent rien à ces paroles, ils vont, fort mécontens, se plaindre aux Juges. »

« Le Docteur Nicodesme vient le trouver ;

et, charmé de ce qu'il en apprend, il s'en retourne converti. »

« On voit passer le chasseur Lazare, avec l'oiseau au poing, suivi de Brunamont, son Page, et d'une meute de chiens. »

« L'Archi-Synagogue Jayrus, dont la fille unique est malade, et que rien ne peut soulager, prend le parti de venir la recommander à Jésus. Comme ils vont pour la voir, les deux Juifs, Moab et Célius, leur disent qu'elle est morte. Jésus l'appelle, et *Tabita* ressussite : c'est le nom que le Poëte donne à cette jeune fille. »

« Mais Jésus quitte encore la Judée, où il dit qu'il ne veut plus demeurer, parce que le peuple de cette contrée a trop d'aversion pour lui. »

« En retournant en Galilée, il se repose auprès de la fontaine de Jacob. Mathieu et André voudroient qu'il ne s'arrêtât pas sur cette terre des Samaritains, qui different avec eux de Religion. Je suis venu pour sauver tout le monde, leur dit Jésus. Alors ils le quittent pour aller chercher des vivres à la ville de Sychem. La Sa-

maritaine Raab, qu'on vient d'entendre disputer contre Abacuth et Gédéon, ses compatriotes, sur la différence de leur Religion d'avec celle des Juifs, vient à la fontaine pour puiser de l'eau. Jésus l'interroge sur plusieurs points, après quoi il lui dit d'aller chercher son mari. »

» Ha ! Sire, je suis femme veufve ;
» Présent de mary n'ay-je point. (répond-elle)

JÉSUS.

» Tu dis vérité, sur ce point.
» Cinq marys as eu d'ung tenant ;
» Mais cil, que tu as maintenant,
» Avec lequel tu commetz
» Tes péchez célez et secretz,
» N'est pas tien, dont tu t'es forfaicte.

« Raab, étonnée de ce que Jésus connoît si bien son intérieur, se jette à ses pieds, pour en obtenir pardon : ensuite elle va raconter cette aventure aux Samaritains, qui viennent trouver Jésus, et en recevoir des instructions. »

« Après cela, Jésus envoie ses Apôtres, de ville en ville, prêcher et guérir les malades. Mais lui, arrivé dans celle de Naïm, voit que l'on ensevelit un enfant, dont la mere se désole.

Neptalin et Malbrun, deux habitans de Naïm, portent en terre ce fils unique de la veuve Jullye. Jésus, touché de ses pleurs, fait arrêter le cercueil, appelle l'enfant, qui se leve et le remercie. »

« Lazare, témoin de ce miracle, tombe aux pieds de Jésus, en lui demandant pardon de ses plaisirs mondains, qu'il veut abandonner. Jésus le releve et lui dit :

» Tu as, par foy, si bien chassé,
» Et si bonne venaison prise,
» Que tu as en ton ame acquise
» La grace de Dieu aujourd'huy.
» Désormais seras mon amy,
» Et Marthe, ta seur, mon hostesse ;
» Et prendrai souvent mon adresse
» Vers son Château de Béthanie.

« Marthe, qui ne sait rien de tout cela, vient déplorer les égaremens de Magdeleine, sa sœur et de Lazare, son frere ; mais elle apprend sa conversion de celui-ci, et s'en félicite. Le Page Brunamont, ayant en vain essayé de détourner son Maître de sa bonne résolution, va offrir ses services à Magdeleine, qui

mene une vie très-joyeuse, dans son Château de Magdalon. »

« Pendant ce tems-là, Hérode, voulant tenir ses grands jours, pour célébrer l'anniversaire de sa naissance, invite tous les Seigneurs de sa Cour à un festin. On le voit à une table, avec Hérodyas et Florence, fille d'Hérodyas, et à une autre, le Comte Rodigon, Jayrus, Nicodesme, Pharès et Abiron. Tandis que le Maître-d'Hôtel, Andalus, fait le service, des Ménétriers jouent de leurs instrumens. Vers la fin du repas, Hérodyas ordonne à sa fille de danser, à condition qu'Hérode lui accordera un don. Il le promet; et elle exécute une entrée de Morisque, que joue un tambourin. Après quoi elle s'adresse à sa mere pour savoir quelle demande elle doit faire à Hérode. La tête de Jean, répond Hérodyas, qui l'exige en vain depuis l'affront qu'elle a essuyé, parce qu'Hérode craint les murmures du peuple. Mais elle a surpris son serment, et il charge Grognart de la satisfaire. Florence accompagne ce bourreau à la prison, qui remplace la salle du festin. On voit l'exécution; ensuite reparoît le festin, où Florence

apporte la tête, sur un plat, et la met devant Hérodyas, qui la frappe d'un couteau et en fait sortir du sang. Les convives se retirent affligés de cette cruauté, et Jayrus dit à Nicodesme, en s'en allant :

» O le fol disner dont on disne,
» Quant en disnant on se repaist
» De pasture qui tant desplaist,
» Et est si desplaisant à veoir !

« Dieu le pere envoie l'ame de Jean aux Limbes, consoler les ames des Patriarches et des fideles, et leur annoncer la venue du Messie; ce qui leur fait tant de plaisir, qu'ils l'expriment aussi-tôt par un mélodieux concert. Lucifer, qui l'entend et en apprend la cause, se met en fureur; mais Astaroth promet de lui procurer un grand nombre d'ames, pour le dédommager de la perte de celle de Jean. »

« Abias, Sophonias et Manassés, ensevelissent le corps de leur Maître, en chantant ses louanges; et c'est ce qui finit la premiere Journée. »

« La seconde contient vingt-cinq actes, emploient cent Acteurs, et est précédée d'un

Prologue, dans lequel les Apôtres, qui ont quitté leurs habits Laïcs, et en ont vêtus d'Ecclésiastiques, font une récapitulation de ce qui a été traité d'abord, et apprennent à Jésus la mort de Jean. »

« Paroît d'abord la fille de la Chananée Sirophénisse, avec sa chambriere. »

» Je voy (dit-elle) tous les Dyables en l'air,
» Plus espès que troupeaux de mouches,
» Qui vont faire leurs escaramouches,
» Avec ung tas de sorcieres;
» Et ont pleines leurs gibecieres
» De gros tysons et de charbons,
» Pour faire rostir les jambons
» A un tas de larrons pendus
» Qui se sont nagueres rendus, &c.

« Après avoir fait et dit une longue suite d'extravagances indécentes, cette démoniacle voit passer Jésus et ses Apôtres; elle implore son assistance : Judas la repousse; mais Jude intercede pour elle. Jésus lui répond qu'il n'est venu que pour les brebis d'Israël, et qu'il ne faut pas donner aux chiens le pain destiné aux enfans.

Sire, dit la possédée, les chiens ont les miettes de la table de leur Maître :

» Ainsi si vous plaist m'eslargieres
» Au moins une povre miette !

JÉSUS.

» O femme ! ta foy est moult grande !
» Va t'en ; soit faict comme tu veulx.

« Aussi-tôt, on voit une grosse fumée, on entend un grand bruit partir de dessous la fille, et Astaroth en sort, en jurant. Elle remercie Jésus, s'en va trouver une fille qu'elle a, et qui est déja instruite de ce miracle. »

« Astaroth va aux Enfers l'apprendre à Lucifer, ainsi que tous les autres prodiges qu'opere Jésus. Lucifer, forcené de rage à cette nouvelle, pour punir Astaroth de s'être laissé vaincre, le livre à Belzébuth et à Sathan, qui le traitent comme ils ont été traités ci-devant. »

« Jésus retourne à Jérusalem. Il trouve, couché près de la Piscine, Tubal, paralytique depuis trente-huit ans : il le guérit, lui dit d'em-

porter son lit, et lui défend de parler à personne de sa guérison. »

« Les Scribes, Isachar, Jacob et Nachor, veulent empêcher Tubal d'emporter son lit, à cause du jour du Sabat. Ils le questionnent ; et rencontrant Jésus au Temple, il le leur fait connoître pour son bienfaiteur. »

« Jésus fait un sermon sur les récompenses des vertus et la punition des vices. Il le débite en vers latins, qu'il paraphrase aussi-tôt en vers françois, de huitain en huitain. Les Scribes l'écoutent, dans le dessein de le convaincre d'erreur : ils l'interrogent sur la guérison de Tubal ; mais se voyant confondus, par Jésus, ils méditent une conspiration contre lui. »

« Passant près de la maison du Pharisien Simon, le Lépreux, qui déplore sa situation, l'Apôtre Simon, touché du malheur d'un homme qui porte un nom semblable au sien, prie Jésus de le soulager. Après l'avoir guéri, Jésus lui ordonne de s'aller montrer aux Prêtres de la Loi. »

« Ensuite Jésus, se faisant accompagner par

Pierre, Jean et Jacques seulement, monte sur le Tabor. »

» C'est peine de monter si hault,
» A gens deschaussés comme nous. (dit Pierre)

« Cependant ils parviennent au haut de la montagne, et là Jésus revêt une robe, la plus blanche possible, se couvre la face et les mains d'or bruni, s'adosse à un grand soleil, à rayons d'or; puis est élevé en l'air, par le moyen d'un contre-poids. Paroissent Elie, *en habit de Carme*, avec un chapeau de Prophete; c'est-à-dire pointu, et Moyse, tenant en main les Tables de la Loi. Un nuage descend : il apporte Dieu le pere, qui vient entretenir son fils en *trio*, comme il a fait à son baptême. Les trois Apôtres qui sont là-haut, tombent à terre, en entendant la voix de Dieu le pere, et les neuf restés au pied de la montagne, ne sachant ce qu'est devenu leur Maître, montrent une grande impatience de son retour. Il s'abaisse sur la montagne pour reprendre ses premiers habits, défendant à Pierre,

Jean et Jacques, de parler de ce qu'ils viennent de voir; et il ajoute:

» Or sus, dévallons la montaigne,
» Qui est bien pénible et bien grande.
» Dévallons donc, (répond Pierre).

« Tandis qu'un côté du Théatre est occupé par le mont Tabor, et ce qui se passe dessus, on voit de l'autre côté Magdeleine à sa toilette, se mirant, se lavant, se fardant, se parfumant d'eau rose, elle et sa chambre, et consultant ses deux suivantes, Pérusine et Pasiphée, sur ses ajustemens. »

» Je veuil estre tousjours jolye, (dit-elle)
» Maintenir estat hault et fier,
» Avoir train, suyvir compagnie,
» Encore huy meilleur que hyer.
» Je ne quiers que magnifier
» Ma pompe mondaine et ma gloire.
» Tant me vueil au monde fier
» Qu'il en soit à jamais mémoire.
» J'ay mon Chasteau de Magdalon,
» Dont on m'appelle Magdaleine,
» Où le plus souvent nous allon
» Gaudir en toute joye mondaine.
» Et vueil estre de tous biens pleine,

» Tant que au monde n'ait la pareille;
» Et passer en plaisance humaine
» Tout autre qu'à moy s'appareille.
» Je suis en orgueil si haultaine,
» Que je ne vueil point qu'on me passe,
» Et suis si charnelle et si vaine,
» Qu'en oisiveté le temps passe;
» D'autre part, je tence et menace,
» Après que en viandes abonde,
» Et si m'esjouys quant amasse
» Les grandes richesses du monde.

« Elle s'avoue ainsi sujette aux sept péchés mortels; mais elle ajoute, pour correctif à cette confession :

» Si à tous délictz je me donne,
» Mon honneur pourtant n'abandonne,
» Ne l'ordonne
» A honte ou à reproche vil;
» Ce que maintenant j'arraisonne
» Soit entendu selon qu'il sonne
A part bonne;
» Car mon souhait n'est que civil.

« Le Comte Rodigon, l'un de ses amans, vient la voir. Ils font ensemble un dialogue, sur la galanterie, en forme de balade, où elle interroge, et où il répond; puis les deux suivantes

vantes chantent chacune une chanson, et Rodigon aussi. Enfin il les embrasse toutes trois et s'en va.»

« Les Juifs s'étant assemblés d'abord en petit nombre, Abiron, Malbrun, Abacuth, Moab, Tubal, Gédéon, Salmanazar, Pharès, Neptalin, Abias, Manassés, Nembroth, et deux Célius, se déterminent à ne pas quitter Jésus, pour s'assurer de ses prodiges. Tous les autres Juifs, hommes et femmes, se réunissent à eux, excepté les Scribes et les Princes, et ils suivent Jésus. »

« Après trois jours de marche et un sermon, où il leur a expliqué la Parabole du semeur, il demande à Philippe comment on peut faire pour rassasier cette multitude ? Seigneur, répond Jacques le Mineur, cela n'est pas aisé, car ils sont plus de cinq mille, sans compter les femmes et les enfans. André dit que le petit Benjamin, fils de Manassés, porte cinq pains et deux poissons; mais qu'est-ce, pour tant de monde ? Jésus lui ordonne de les acheter; et il en demande le prix à Manassés, qui croyant que c'est pour Jésus, n'en veut point recevoir d'argent. Jésus

les bénit. Six des Apôtres s'asseient et partagent le pain en morceaux, et les six autres les distribuent, avec plusieurs plats de poisson. Tout le peuple en mange, ainsi que les douze Apôtres, qui ramassent les restes, chacun dans une corbeille. Ensuite, Jésus bénit le peuple, qui s'en va d'un côté, et il part d'un autre avec ses Apôtres. »

« Chemin faisant, il demande à Pierre ce qu'il pense de lui. Mes compagnons et moi, croyons fermement que vous êtes le Christ, répond Pierre. Alors Jésus lui promet les clefs des Cieux. Cette faveur lui ayant donné un peu de présomption, Pierre tâche à dissuader Jésus de la mort qu'il veut souffrir; mais le fils de Dieu lui impose silence par ces paroles :

» Va derrire moy, Sathanas,
» En ceste affaire me es esclande.

« Pendant ce tems-là, une partie de la scene a été encore remplie par Magdeleine, Lazare et Marthe. Ces deux-ci se sont entretenus des désordres de leur sœur, et on a vu Marthe, qu'a introduite le Page Brunamont, venir faire des

reproches à Magdeleine, être chassée par elle et par sa suivante, Pérusine, s'en retourner à son Château, et Magdeleine au sien. »

« Les Juifs, en s'en allant, passent près de ce dernier. Tubal, Gédéon et Abacuth y entrent, racontent à Magdeleine les miracles de Jésus et lui font l'éloge de ses sermons. Dès qu'ils l'ont quittée, la curiosité et le désœuvrement l'engagent à entendre un de ces sermons. »

« Le premier soin de Jésus, en rentrant à Jérusalem, est d'aller au Temple continuer à prêcher. Les Juifs, les Scribes, les Pharisiens et Magdeleine, richement vêtue, et sur un carreau loin du peuple, assistent à son sermon, qui roule toujours sur les crimes des hommes, et sur les peines qu'ils leur attireront. Les Pharisiens le quittent pour aller tenir conseil contre lui; mais le peuple est pénétré de frayeur, et Magdeleine, vivement touchée, déplore ses égaremens. Ses deux suivantes l'imitent aussi fidélement dans sa pénitence qu'elles ont fait dans ses désordres. »

« On voit ensuite les trois Larrons, Dimas, Gestas et Barrabas. Ce dernier tient en main un

fer sanglant, comme s'il venoit de faire un meurtre. Ils se vantent de leurs prouesses passées, et se préparent à les continuer, quand paroissent les satellites de Cayphe et d'Anne, Bruyart, Malchus, Dragon, Roullart, Dentart et Gadifer. Les Larrons sont arrêtés et conduits en prison, sous la garde du geolier Brayault. »

« Les Pharisiens, essayant de tenter Jésus, lui présentent la femme adultere Jésabel, qu'ils sont prêts à condamner, et demandent quelle peine ils doivent lui infliger. Au lieu de leur répondre, il se met à écrire sur la terre avec son doigt; mais se voyant pressé de nouveau, il leur dit que celui d'entr'eux qui n'a point transgressé la Loi, jette la premiere pierre à cette pécheresse. Comme ils croyent tous que ce sont leurs crimes secrets qu'il trace sur le sable, et qu'il va les leur reprocher publiquement, ils se retirent promptement du Temple, et le laissent avec ses Apôtres et Jésabel. Il pardonne à cette femme. Les Apôtres la délient et la renvoyent. »

« Jésus dîne, avec ses Apôtres et les Pharisiens, chez Simon, qu'il a guéri de la lepre.

Magdeleine, vêtue magnifiquement; mais d'une maniere modeste, s'introduit, en tremblant, sous la table, se traîne jusqu'à Jésus, se leve, derriere lui, et le parfume d'eau-rose. Les Pharisiens sont scandalisés, ils murmurent; mais Jésus leur répond par la parabole des deux débiteurs, et il accorde à Magdeleine le pardon de ses péchés. Aussi-tôt on la voit arriver, avec ses deux suivantes, dans le Château de Béthanie, où elle fait part de sa conversion à sa sœur Marthe, et à son frere Lazare. »

« Paroît ensuite Pilate, à qui son confident Barraquin apprend que les Juifs, pour se soustraire à la défense que l'Empereur leur a faite de sacrifier, se retirent en Galilée, où Hérode leur permet cette désobéissance. Pilate y envoie ses satellites, avec ordre de massacrer tous les rébelles. Abias, Sophonias, Manassés, et quatre autres Juifs sont surpris, tout aussi-tôt, sacrifiant, et ces quatre derniers sont poignardés. On ne sait pas trop pourquoi les Bourreaux épargnent les trois premiers, dit Parfaict, si ce n'est parce que l'Auteur a voulu leur sauver la vie,

pour ensevelir et enterrer les autres ; ce qu'ils ne manquent pas de faire. »

« Mais Hérode, regardant l'ordre de Pilate comme un attentat à ses droits, se répand en injures contre lui. »

« Abias, Sophonias et Manassés, vont apprendre à Jésus les massacres des trois Juifs. Ils le trouvent guérissant une pauvre femme, courbée depuis dix-huit ans, et de laquelle sort un démon, avec grand fracas. »

« Ensuite, on voit Barthimée, aveugle né, qui est assis à la porte du Temple, où il attend les aumônes des passans, et de la charité desquels il n'est pas trop content ; car il dit :

» Je regarde sur mes drapeaux
» Son y a jecte quelque maille :
» Ouy, tanstôt ! baille luy, baille ;
» Il n'y a denier, ne demy :
» Ung povre homme n'a point d'amy.

« Pierre le fait approcher de Jésus, qui lui met sur les yeux de la poussierre et de la salive, et lui ordonne d'aller les laver avec de l'eau de la fontaine de Siloé. L'aveugle obéit, et recouvre

la vue. Les Juifs disputent sur ce miracle. Quelques-uns le nient, et prétendent qu'on a substitué un clairvoyant à l'aveugle. Pour s'en assurer, Roboam envoie chercher le pere et la mere de Barthimée, par le messager Maucourant. Thimée et sa femme reconnoissent leur fils, et confirment sa guérison. Les Juifs, ne pouvant plus en disconvenir, l'engagent à nier que ce soit Jésus qui l'ait opérée. Comme il n'y consent pas, ils l'accablent de coups, et le chassent du Temple. »

« Ne sachant quel peut être Jésus, ils retournent l'interroger. Sur ce qu'il leur répond qu'il est le fils de Dieu, ils veulent le lapider; mais il disparoît, et va rejoindre ses Apôtres. »

« La scene passe au Château de Béthanie, où Lazare se trouve malade. On le voit se coucher, sur un beau lit paré. Marthe est d'un côté, Magdeleine de l'autre, qui lui mettent un couvre-chef. Abias, Sophonias et Manassés, qu'on rencontre par-tout, sont aussi là. Lazare se plaint d'un grand mal de cœur et d'une grosse fievre. Marthe lui fait manger des conserves et des confitures; mais il soupire après l'arrivée de

Jésus. Magdeleine envoie son Page Brunamont, le chercher. Il revient, dans l'instant, dire que Jésus va arriver, que l'on ne s'inquiete point, et que la maladie de Lazare n'est point mortelle. »

« Cependant Abias, Sophonias et Manassés, s'écrient qu'il vient de rendre l'esprit. »

» Sans plus de remort,
» Il est trespassé; n'en doubtez. (dit Manassés)

MARTHE.

» O grief et dolent déconfort!
» Est-il mort?

SOPHONIAS.

» Sans plus de remort,
» Lever de charongne le mort:
» Vostre cueur aultre part boutez.

« Ses deux sœurs poussent des gémissemens; mais les autres Juifs songent à enterrer promptement Lazare, qui commence déja à sentir mauvais. On l'ensevelit, et le porte loin de Béthanie. »

« Comme c'est un grand Seigneur, sa mort se répand bien vîte dans toute la Judée, et surtout dans la Capitale. Les principaux Juifs, en

plusieurs compagnies, viennent à Béthanie ; les uns par curiosité, les autres pour consoler Marthe et Magdeleine. Jésus y vient aussi, avec ses Apôtres. Magdeleine tombe à ses pieds, et l'implore. Tout le monde est en pleurs. Jésus, attendri, se fait conduire au tombeau, et ordonne qu'on en ôte la pierre. Marthe veut en empêcher. »

« O benoist Sauveur, Jésus, (dit-elle)
» Quatre jours y a maintenant
» Qu'il y est : il est si puant
» Qu'ame ne le pourroit sentir.

« Jésus lui dit de ne rien craindre. Les Juifs se bouchent le nez, avec des étoupes ; et, après bien des efforts, ouvrent la tombe. Jésus fait une priere, ensuite il dit à Lazare de sortir du sépulchre. Lazare, enveloppé et lié dans un linceul, se leve et le remercie. A l'aide de Brunamont, il revêt de nouveaux habits, et s'en va avec ses sœurs. Les Juifs s'en retournent tous ensemble, et Jésus va, avec ses Apôtres, retrouver Marie qui est à l'écart, en oraison, sans qu'on l'ait vue, pendant tout ce qui s'est passé à Béthanie, quoiqu'elle fût présente. »

« Mais cette résurrection occasionne un grand bruit en Enfer. On ne peut pardonner à Cerbérus d'avoir laissé échapper l'ame de Lazare. Les Démons sont dans une telle colere contre Jésus, qui leur en ravit chaque jour un grand nombre, qu'ils se promettent de tout entreprendre contre lui. »

« De leur côté, les Juifs, témoins de la résurrection de Lazare, rencontrent, en s'en retournant, les autres Juifs, à qui il la racontent. Quelques-uns n'en veulent rien croire, et vont pourtant instruire les Chefs de la Loi du bruit qui s'en répand. Il se tient, chez Cayphe, un conseil, présidé par lui et par Anne, pour perdre Jésus, et dont le résultat est l'ordre de l'arrêter. »

« En même tems Lazare apprend à ses sœurs ce qu'il a vu dans son voyage de l'autre monde; au Limbe des peres, à celui des petits enfans, au bas Enfer, où souffrent les malheureux, qui se sont attiré la colere de Dieu. »

« Les deux Juifs, Céphas et Lacédon, amenent encore à Jésus un sourd et muet, possédé. Il le guérit; et, malgré l'évidence et le rapport

des témoins, les Pharisiens ne veulent rien croire de ce nouveau miracle. »

« Simon invite à souper chez lui Jésus, sa Mere, ses Apôtres, Lazare, ses sœurs, Jayrus et Nicodesme. Pendant le repas, Judas, Marthe et Simon servent. Magdeleine répand un parfum sur la tête de Jésus ; prodigalité dont murmurent plusieurs des convives, et, entr'autres, Judas, qui s'en plaint en ces termes :

» J'estime qu'on l'eût bien vendu
» La somme de troys cens deniers,
» Desquelz, pour le moins, j'en eusse eu
» Trente pour ma part des premiers.

« Il est à présumer, dit Parfaict, que ces deux derniers vers sont dits à part. Jésus reprend Judas fort aigrement ; et ce traître en conçoit un si grand dépit, que, dès ce moment, il forme le dessein de s'en venger. »

« On se leve de table, en disant les *Graces*, comme on a dit le *Benedicite*, en s'y mettant, ainsi qu'il se pratique à tous ces repas. »

« Après cela, Jésus se fait amener, par Pierre et Jean, une ânesse et son ânon, qu'ils trouvent attachés aux murs d'un Château voisin ;

il monte sur l'ânesse, l'ânon suit, et il part pour Jérusalem, avec ses Apôtres : ce qui termine la seconde Journée. »

« La troisieme occupe quatre-vingt-six Personnages, et est divisée en dix-sept actes. »

« Les Juifs se rassemblent, en plusieurs bandes, et coupent des rameaux verds, pour aller au-devant de Jésus. Pendant ces préparatifs, des enfans chantent des Cantiques mélodieux, qui tiennent lieu de Prologue. »

« Jésus entre dans Jérusalem. Tous les habitans fideles se trouvent à son entrée. Les femmes, à la tête desquelles sont Jullye la veuve de Naïm qu'il a convertie, et Véronne qu'il a guérie d'un flux de sang; les enfans, Benjamin, Eliud, Japhet et Abel, chantent des Cantiques, dont le refrain est *hosanna filio David !* »

« Pendant ce tems-là, pour marquer la part qu'il prend à la gloire de son fils, Dieu le pere fait entendre, dans le Paradis, un *doulx tonnaire de quelque gros tuyau d'orgue*. Ce bruit épouvante les Juifs; mais les fideles redoublent leurs chants, et Jésus prophétise les désastres qui menacent cette malheureuse Ville : puis il descend

cend de dessus l'ânesse, que Judas éloigne, avec son ânon. Ensuite, Jésus va prêcher au Temple. Une foule innombrable s'y trouve, et, sur-tout, les Pharisiens, les Scribes, les Pontifes, Anne et Cayphe. Il leur reproche fortement leur hypocrisie et leur mauvaise conduite, qui entraînent tout le peuple à une damnation éternelle. Les Pontifes, que ces reproches attaquent particulierement, ne peuvent contenir leur fureur, et Cayphe s'écrie :

» Cet homme-cy presche le Dyable,
» Et cognoist noz cas si exprès,
» Qu'il nous touche au cueur de si près,
» Que je ne le puis endurer :
» Il me fault de despit furer,
» Et crever de rage mortelle.

« Les Juifs se retirent, et complottent un moyen de perdre Jésus, qui, avec ses Apôtres, retourne à Béthanie, où se trouvent Marie, Lazare et Magdeleine, et où Marthe leur sert du poisson au beurre, en se plaignant que Magdeleine, qui reste à terre, en contemplation, lui laisse tout l'embarras du repas. »

« Mais Judas, qui a examiné, pendant le

chemin, que les rapines qu'il exerçoit au service de Jésus ne l'enrichissoient gueres, a pris la résolution de le quitter au plutôt, pour travailler sérieusement à sa fortune. »

« Après avoir eu un entretien avec sa Mere, sur les souffrances qu'il doit essuyer, Jésus repart pour Jérusalem, et ses Apôtres le suivent. »

« Passant près d'un figuier, et se sentant pressé par la faim, il y cherche du fruit, et n'y trouve que des feuilles. Il maudit l'arbre, que l'on voit se dessécher, quand il en est éloigné. »

« Arrivé à Jérusalem, nouveau sermon, nouveaux murmures des Chefs de la Loi, qui, croyant l'embarrasser, lui demandent par quel pouvoir il opere ses miracles ? Lui, à son tour, sans leur répondre, les interroge sur la mission de Jean. Ne pouvant l'expliquer, ils lui proposent une autre question, touchant l'Edit de César sur la perception des tributs. Jésus les confond toujours, et il les quitte, pour retourner encore à Béthanie. »

« Tant de victoires qu'il remporte sur eux, et le nombre de miracles qu'il opere journellement, jettent l'Enfer dans une consternation

extrême. Sathan, que Lucifer soupçonne de n'avoir pas bien rempli ses intentions, est encore accablé d'injures, et livré aux tourmens. Il ne peut en échapper, qu'en promettant d'aller, avec Belzébuth et Bérith, tenter Judas et les Pharisiens, pour les engager à perdre Jésus. »

« Ces trois Démons s'adressent d'abord à Judas, et lui suggerent le dessein de trahir et vendre son Maître, pour se dédommager du profit qu'il auroit retiré de l'argent qu'auroit produit le parfum répandu par Magdeleine. Ils lui persuadent encore que l'amitié des Prêtres de la Loi lui sera plus profitable que la vie pénible qu'il mene à la suite de Jésus. Ils vont, ensuite, trouver ces Prêtres, dont ils enflamment le courroux, contre le fils de Dieu. »

« Judas se présente au Conseil des Juifs, et, portant la parole à l'un des Chefs :

» Seigneur, (s'écrie-t-il) je sçay bien que vous
» dictes;
» Il ne fault jà tant sermonner :
» Dictes, que me voulez donner,
» Et Jesus vous bailleray.

« Ils lui promettent trente deniers ; mais il veut

être payé d'avance, et on lui jette une bourse où est justement cette somme, que l'Auteur a voulu rendre célebre, dit Parfaict, par ces vers qu'il fait dire au Pontife Anne. »

» Tien donc, Judas, pran ceste bource ;
» Velà trente deniers d'argent
» Qui ont passé par mainte gent,
» Dont Joseph fut jadis vendu.

« Judas ramasse la bourse, et renouvelle sa promesse de livrer Jésus, à l'aide d'une bonne troupe de gens armés. »

« Belzébuth et Bérith retournent aux Enfers; mais Sathan reste sur la scene jusqu'à la mort de Jésus, excepté quelques petits voyages qu'il fait pour aller instruire Lucifer du succès de son entreprise. »

« Jésus, revenant de Béthanie, avec ses Apôtres, ordonne à Pierre et à Jean de suivre ; jusqu'en sa maison, la premiere personne qu'ils rencontreront, portant de l'eau, et d'annoncer qu'il va faire la Pâque dans cette maison. »

« Zachée Landulphe, Disciple de Jésus, se préparant à observer cet usage des Juifs, a envoyé à la fontaine probatique, son valet Tubal,

le même que Jésus a guéri d'une paralysie de trente-huit ans. Pierre et Jean le suivent, et remplissent leur commission, qui comble Zachée de joie. Ils mettent la table, la couvrent de *fouaces* et de *laictues, en troys platz turquins*, et ils *aibillent l'aigneau pascal.* Après quoi, Pierre dit :

» Viengne hardiment nostre Maistre,
» Quant il lui plaira ; tout est prest.

JEAN.

» Je ne sçay d'où vient cet arrest
» Qu'il n'est venu ?

PIERRE.

» La place est prinse,
» Le vin tiré, la table minse,
» L'aigneau rosty, la saulce faicte :
» Il ne fault sinon qu'on se mette
» A table.

« Cependant, Judas, craignant qu'on ne le soupçonne, rejoint les autres Disciples. J'y dois prendre garde, dit-il ;

» Et, soubz sainte dévocion,
» Celer ma traitresse entreprise,
» Et, pour ce, me fault, par faintise,

» Simuler le doulx, le bigot,
» Le bon Preud'homme, le dévot,
» Que l'on ne se deffie de moy.

« Jésus arrive. Les Apôtres se chaussent de souliers blancs, se ceignent de baudriers, et, un bourdon à la main, moralisent sur cette mystérieuse fête. »

« On se met à table. A la fin du repas, Jésus se leve, seul, dépouille sa premiere robe, sous laquelle s'en trouve une toute blanche. Il remplit un bassin d'eau, et va laver les pieds aux Apôtres. Jacques et Pierre s'opposent à ce qu'il s'abaisse ainsi pour eux ; mais il leur dit de le laisser faire, et, après avoir fini, il leur ordonne d'imiter son humilité, les uns envers les autres. »

« La table desservie, il y place un calice et des hosties, qu'il consacre, et il leur donne la communion à tous, leur disant :

» Je seray livré ceste nuyt ;
» Et l'ung de vous, qui est assis
» A ceste table, et qui a mis
» La main au plat, avecques moy,
« Me trayra.

« Chacun d'eux demande si c'est lui, jusqu'à Judas même, qui s'écrie :

» *Nunquid ego sum, Rabi ?*
» Esse point moy, Maistre ?

JÉSUS.

» Tu le dis.

« Il lui donne un morceau de pain, ajoutant :

» Judas Scarioth,
» Ce que tu fays, fay-le plustost ;
» Car l'heure approche.

« Le traître porte ce pain à sa bouche : aussi-tôt, il se fait grande rumeur en Enfer. Sathan vient saisir Judas par-derriere, et un autre Diable lui saute sur les épaules. Il se sent possédé, et s'enfuit, en disant qu'il va à Jérusalem, pour une affaire importante ; mais qu'il reviendra bientôt. Il éprouve quelques remords, en chemin. Sathan, Belzébuth et Bérith lui apparoissent, et le raffermissent dans leur dessein. Allons, dit-il,

» Il ne me chault d'estre damné ;

et il part pour aller chercher la cohorte des Juifs. »

« Jésus s'en va aussi, prédisant aux Apôtres

qu'ils vont l'abandonner. Tous protestent que non. Il entre au Jardin des Olives, avec Pierre, Jacques et Jean, et laisse les autres derriere; ce qui occupe un côté de la scene. »

« Le côté opposé est rempli par l'assemblée de ceux qui vont prendre Jésus. Cayphe, Anne, leurs six satellites, et les quatre de Pilate; six Pharisiens, quatre Scribes; les Juifs Pharès, Nembroth, Salmanazar; l'Oiseleur Emélius; Grongnart, satellite d'Hérode; le Geolier Brayault et un Charpentier, sont conduits par Judas, qui devine que son Maître doit se rendre au Jardin des Olives, et l'apprend à la troupe. Mais il est nuit; il faut des flambeaux. Grongnart et Malchus, satellites de Cayphe, vont en demander à Hédroit, servante d'Anne. »

MALCHUS.

» Hédroit, hault !

HÉDROIT.

» Qui va là ?

MALCHUS.

» Deux motz.

HÉDROIT.

» Que dyable vous fault-il si tart ?
» Qui esse ?

GRONGNART.

» Malchus et Grongnart;
» Deux des plus grans de vos amys.

HÉDROIT.

» Pendu soit qui vous a là mis,
» Et qui vous ayme mieulx que moy!
» Quelz amys, pour faire un desroy
» Loges telz hostes près de vous?

GRONGNART.

» Mon beau petit muscquin doulx!
» Ouvrez-nous l'huys, ma doulce amye!

« Elle leur réplique par un torrent d'injures, auxquelles ils ripostent fort vivement. Mais, voyant que la nuit se passeroit à ce dialogue, ils prennent le parti de la gagner, par douceur. »

» Ne faisons plus icy la beste: (lui dit Grongnart)
» Hédroit, ma doulce seur, ma mye,
» Entendez à moy, je vous prie;

et il ajoute qu'ils ont besoin de flambeaux, pour éclairer la troupe qui va prendre Jésus. Dès qu'Hédroit entend cela, elle court chercher des torches, des fallots et des lanternes, qu'elle leur apporte, et elle les accompagne. »

« Judas range les gens armés en bataille, sur

deux ailes, et leur dit que l'Apôtre Jacques, le Mineur, ressemblant fort à Jésus, et étant vêtu de même, ils pourroient se méprendre ; mais qu'ils n'auront qu'à arrêter celui qu'il baisera. Ils marchent en ordre : il les suit un bâton à la main ; et les Pontifes, les Scribes et les Pharisiens, voyant tout bien disposé, se retirent prudemment, de peur d'attraper quelques coups dans l'attaque. »

« Jésus, après avoir prié trois fois, réveillé trois fois les Apôtres qu'il a gardés près de lui, et que le sommeil a surpris trois fois, va rejoindre les autres, avec eux, et il continue son chemin. »

« On l'a vu, pendant sa troisieme priere, suer du sang, et on a entendu Dieu le pere, dire que toutes ses souffrances étoient nécessaires ; mais envoyer Michel, Raphaël et Uriel, pour le consoler : les trois Anges ont paru et disparu. Enfin, on le voit abordé par Judas, qui l'embrasse, en disant :

» *Ave Rabi !*
» Maître en honneur soyez maintenu.

JÉSUS.

» *Amice, ad quid venisti ?*
» Amy, à quoy es-tu venu ?

» Judas, par ung baiser pollu
» Tu trays ci le fylz de l'homme.

« Les soldats s'approchent de Jésus, qui leur demande ce qu'ils cherchent. A cette question, ils tombent tous à la renverse, ainsi que Judas. Dès qu'ils se sont relevés, Jésus renouvelle sa demande, et ils retombent encore tous. Cependant, il leur dit de se rassurer, et se nomme. Aussi-tôt, tous les soldats se jettent sur lui et le lient. Ils veulent en faire autant des Apôtres, et Brayart, satellite de Pilate, dit :

» Ne reste plus que de frapper
» Sus ces villains : ilz sont tous nostres.

MALCHUS.

» Voysent au gibet les Apôtres,
» Puis qu'avons empoigné le Maistre.

PIERRE.

» Si aurez-vous, pour me cognoistre,
» Ce cop bien assis de ma main!

« Il lui abat l'oreille d'un coup d'épée.

MALCHUS *chet à terre.*

» Je suis blecé ! Ho ! le hault Dieu !
» A malle heure vins en ce lieu;

» Car navré me sens à merveille.
» Hélas ! on m'a couppé l'oreille !
» Hélas ! j'ai l'oreille perdue !
» Las ! on m'a l'oreille abatue !

« Jésus, touché de pitié, fait une réprimande à Pierre, et guérit Malchus ; mais l'ingrat, pour remerciement, lui promet de le battre de toute sa force ; ce qu'il fait, ainsi que les autres soldats, en l'emmenant chez Anne et en l'accablant d'injures. »

« Cet incident a rallenti l'ardeur des soldats, et les Apôtres s'enfuient. Le seul Jean, suivant Jésus de loin, est poursuivi par Grongnart, qui ne saisit que son manteau, et le laisse échapper encore. »

« Jean va se réfugier à Béthanie, chez Marthe, où il trouve Marie et Magdeleine. Celle-ci s'apperçoit qu'il est sans manteau, et Marthe lui apporte une belle robe de damas blanc. Il leur raconte tout ce qui vient d'arriver. A ce récit, Marie s'évanouit ; les deux sœurs poussent des gémissemens. Mais, Marie, revenue à elle-même, accuse les Apôtres et les Disciples de lâcheté, d'avoir abandonné leur Maître,

Maître, et Judas de trahison de l'avoir vendu : elle s'adresse, enfin, aux Spectateurs, et les engage à s'intéresser au sort de son fils. »

« Jean retourne à Jérusalem, rencontre Pierre, et ils vont à la maison d'Anne, afin de savoir ce qui se passera. »

« Comme il fait froid, la servante Hédroit y est accourue faire grand feu. Jean, qui la connoît, du tems qu'il étoit pêcheur et qu'il lui vendoit du poisson, frappe à la porte, et la prie de le laisser se chauffer : elle y consent ; mais repousse Pierre avec dureté, en lui demandant qui il est. Sur ce qu'il refuse de le dire, Jean sollicite pour lui, en répond et obtient qu'il entre. Hédroit et tous les Juifs, assemblés autour du feu, reconnoissent Pierre, pour être de la suite de Jésus. Il le nie, jusqu'à deux fois, et avec serment. Le coq chante, à chaque fois, ainsi que Jésus l'avoit prédit. »

« Anne interroge Jésus, sur sa Doctrine ; et, ne pouvant le convaincre d'erreur, il le fait attacher à une colonne et tourmenter par ses satellites, jusqu'au lendemain matin. »

« A son réveil il l'envoie chez Cayphe,

qui l'interroge à son tour, avec aussi peu de fruit pour leurs desseins. Mais Cayphe fait publier, par le Messager d'Anne, Maucourant, que qui que ce soit qui ait des plaintes, ou des accusations à faire contre Jésus, se présente pour être entendu. »

« Pendant ce tems-là, Pierre et Jean, qui se sont introduits chez Cayphe, ainsi qu'ils avoient fait chez Anne, entourent encore le feu, avec les satellites de ces deux Pontifes. Pierre est reconnu, de nouveau, comme Apôtre de Jésus: il le nie, pour la troisieme fois, avec des sermens épouvantables, et le coq chante, pour la troisieme fois. Pierre reconnoît son crime, et s'en va le pleurer à l'écart. »

« Arrivent plusieurs Juifs, pour accuser Jésus de forfaits imaginaires, et Zachée, Nicodesme, Tubal, Gédéon, Moab, Abacuth, Neptalin, Célius, viennent pour repousser ces calomnies. Emélius lui fait un crime d'avoir dit qu'il est né avant Abraham; Salmanazar lui reproche d'avoir rendu la vue à un aveugle-né, et opéré d'autres guérisons par enchantement; Rabanus lui impute à mépris de la Loi, de les avoir opé-

rées le jour du Sabbat ; Nembroth soutient qu'il s'est dit descendu des Cieux, et vanté de rebâtir le Temple en trois jours. Abiron dit que c'est un séducteur qui veut s'introduire et se faire chef d'une nouvelle Religion ; Celcidon prétend qu'il a tenu des discours attentatoires à l'autorité de l'Empereur, dans le dessein de détourner le peuple de payer les tributs. Toutes ces fausses accusations sont détruites par les Juifs fideles ; mais comme Jésus ne se défend de rien, Cayphe, qui veut le perdre, l'interroge, à part, pour tâcher de lui trouver quelqu'apparence de crime. Il lui demande s'il est le fils de Dieu. Oui, répond Jésus. A ce mot, le Pontife s'écrie, en fureur :

» *Blasphemavit, blasphemavit.*
» Qu'est-il besoing d'aller plus loing ?

« Ne venons-nous pas d'apprendre, de sa propre bouche, l'arrêt de sa mort ? Il ne reste plus qu'à le faire prononcer par Pilate. Le plus grand nombre des Juifs est de ce sentiment ; et, en attendant qu'on aille chez Pilate, Cayphe ordonne à ses valets de tourmenter Jésus. Ceux d'Anne offrent de les aider, et, tous ensemble,

lui crachent au visage, le frappent avec leurs bâtons, lui bandent les yeux, et veulent qu'il dise qui l'a frappé. Enfin Cayphe fait avertir Anne de se trouver chez Pilate; et, accompagné de sa cohorte, il y conduit Jésus, pour finir la troisieme Journée. »

« La quatrieme occupe cent cinq Acteurs, et contient douze actes. »

« Judas se repent de sa trahison; et, croyant soulager sa conscience, il va restituer le prix qu'il en a reçu. »

« Jean retourne encore à Béthanie, apprendre à Marie ce qui arrive à son fils. Ne pouvant pas résister au desir de le voir, elle part pour l'aller trouver, avec Marie Jacobi, Marie Salomé, ses deux sœurs, Magdeleine et ses deux suivantes. »

« Pilate siége au Prétoire. On lui présente les accusations faites contre Jésus. Il se le fait amener. Dès que Jésus paroît, les lances s'inclinent, dans les mains des soldats. Les Juifs, étonnés de ce prodige, croyent que les satellites de Pilate favorisent Jésus, et ils offrent de tenir les lances, qui s'inclinent encore. Pilate interroge tous ceux en faveur desquels Jésus a opéré

des miracles, et lui demande à lui-même qui il est. Je suis la vérité, répond Jésus. Pilate, ne le trouvant point coupable, ne peut se déterminer à le condamner, quoique les Juifs persistent à vouloir sa mort; et, apprenant qu'il est né en Galilée, il l'envoie au Tétrarque Hérode, tant parce que c'est son Juge naturel, que pour se dispenser, lui-même, de prononcer une sentence inique. »

« Tandis que les Juifs tiennent conseil entre eux, Judas vient leur rendre la bourse qu'il en a reçue, et s'enfuit. Ils ne savent que faire de cet argent, parce qu'on ne peut employer au profit du Temple ce qui a été le prix du sang humain; et Pharès en reste dépositaire, jusqu'à ce qu'on trouve un moyen de s'en servir. »

« Judas reparoît, dans le plus grand désespoir: il invoque toutes les Divinités infernales qu'ont adoré les Payens, et tous les fameux damnés dont ont parlé les Poëtes. Lucifer les rassemble et les lui envoie. Désespérance promet de l'amener en corps et en ame aux Enfers. Judas, effrayé de ses menaces, veut capituler: il lui demande si la pénitence ne pourroit pas ef-

facer son péché, et lui obtenir pardon ? Non, répond la Furie : Dieu peut bien te l'accorder ; mais il ne le voudra pas : tu en es trop indigne. — Hélas ! si je priois la Vierge ? — Tu l'as trop offensée, en trahissant son fils. Tout ce qui te reste, à présent, c'est le choix du genre de ta mort ; décide celui qui te fera le moins de peine. »

» Il fault que tu passes le pas.
» Vécy dagues, vécy cousteaux,
» Forcettes, poinçons allumelles ;
» Advise, choisis les plus belles
» Et celles de meilleure forge,
» Pour te copper à cop la gorge ;
» Ou, si tu aymes mieulx te pendre,
» Vécy las et cordes à vendre,
» Pour te étrangler tout-à-cop.
» Que attend-tu ? Tu demeures trop :
» Ba le fer, tandis qu'il est chault.

« Voyant qu'il n'y a pas à reculer, il préfere la corde, monte au haut d'un sureau touffu, où Désespérance l'accompagne pour l'aider, et il se pend. Tous les Diables s'empressent à se saisir de son ame, que Lucifer demande vivement. Astaroth, après l'avoir inutilement cherchée,

creve le ventre de Judas, et on l'en voit sortir, avec ses boyaux, vomissant un torrent de malédictions, en s'en allant au lieu des tourmens. Désespérance dépend le corps, que les Diables emportent aux Enfers, où, à leur arrivée, il se fait un grand bruit. »

« On amene Jésus à Hérode, qui, en faveur de cette déférence de Pilate, veut bien oublier leur démêlé, relatif aux sacrifices des Juifs et à leur punition. Il est fort curieux de voir opérer quelque prodige à Jésus, et, dans ce dessein, il l'interroge avec douceur. Mais il n'en obtient pas même une seule réponse. Les Juifs, leurs Pontifes, Scribes et Pharisiens, craignant qu'Hérode ne sauve Jésus, quittent leur délibération, et vont accélérer son jugement. Pour y parvenir, ils lui disent que le silence de Jésus, avec lui, est une marque de mépris pour sa personne. Hérode, cependant, ne veut point le juger : il le fait vêtir d'une robe blanche, et le renvoie à Pilate. »

Marie, ses deux sœurs, Jean, Magdeleine et ses deux suivantes, que le sort de Jésus alarme

tous beaucoup, déplorent son absence, et le cherchent avec empressement. »

« On le ramene au Prétoire, devant Pilate, qui, fâché d'en être chargé de nouveau, imagine un moyen pour s'en débarrasser encore. L'usage est de délivrer un criminel à la fête de Pâques. Pilate fait venir le voleur Barrabas, le place à sa gauche, et Jésus à sa droite : il demande aux Juifs lequel ils veulent qu'il délivre, espérant que ce sera Jésus ; mais ils choisissent Barrabas, de qui on ôte les chaînes, et qui s'enfuit. »

» Et que feray-je de Jésus,
» Vostre Prophete qui cy est ? (leur dit Pilate)

TOUS.

» *Tolle, tolle.*

PILATE.

» Votre Roy ?

TOUS.

» Ce nom nous desplaist.
» *Tolle, tolle.*

« Pilate, persistant à ne point vouloir prononcer la mort de Jésus, dit aux Pontifes qu'il va le faire fouetter ; et, sur ce que ceux-ci ne répon-

dent rien, il donne l'ordre. Quatre bourreaux lient Jésus à un pilier : ils le frappent de verges, que fait et que leur fournit Malchus, à mesure qu'ils les usent. »

« Pilate voit qu'il se ralentissent : il le leur reproche, et leur dit de prendre des fouets de cordes. Les satellites d'Anne et de Cayphe, se joignent à eux pour les aider ; mais, s'appercevant que Jésus est couvert de sang, Pilate fait cesser les bourreaux. Griffon, l'un d'eux, propose de vêtir Jésus en Roi avec des haillons, puisqu'il se donne ce titre. Cela n'est pas mal imaginé, dit Pilate. »

« Ils le délient, le couvrent d'un vieil habit rouge, fourré de martres déchirées, l'asseyent sur une sellette basse, et le satellite Drillart lui met en main un roseau, en forme de sceptre. Après quoi, ils le frappent de semblables roseaux, en lui disant :

» Hé ! *Ave Rex Judæorum !*
» Roi des Juifs, je vous salue !

« Malchus apporte une couronne d'épines, que l'on enfonce sur la tête de Jésus, à coups de

bâton, jusqu'à ce que le sang en sorte; puis on lui arrache la barbe. Enfin Pilate, croyant que tous ces tourmens que souffre Jésus pourront adoucir les Juifs, il le leur montre, ainsi sanglant et défiguré, en disant:

» *Ecce homo*, vecy l'homme.
» Regardez-bien, Messeigneurs comme
» Je le vous rends doulx et traitable.
» *Ecce homo*, vecy l'homme,
» L'homme voire bien miserable;
» *Ecce homo*, véritable,
» *Ecce homo* raisonnable,
» *Ecce homo* l'innocent.
» Peuple, soyez pitoyable;
» *Ecce homo* ton semblable:
» Regarde où ton pouvoir s'estent.
» *Ecce homo* qui ne tent
» A orgueil, et rien ne prétent
» Qui vous puisse porter nuysance;
» *Ecce homo* qui n'atent
» Fors que Dieu soit de vous content.

« Les Juifs persistent à demander la mort de Jésus, parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu. Pilate l'interroge encore sur ce grief. Ne pouvant le convaincre de mensonge, il essaie encore de le justifier aux yeux des Juifs, ou d'en obtenir sa

grace ; mais c'est en vain, et il se voit forcé de satisfaire leur fureur. »

« Pendant ce tems-là, Sathan instruit Lucifer de ce succès, et les Saints Peres, renfermés dans les Limbes, prient Dieu de hâter leur rédemption. Il leur envoie ses Anges pour leur annoncer qu'elle est très-prochaine, et Moyse, Hélye et Jean-Baptiste en témoignent leur joie par des actions de graces. »

« Lucifer apprend, par ces clameurs, que Jésus, qui va être condamné, est le Messie dont la mort doit briser les portes des Enfers. Il ne reste plus au souverain du noir abîme, qu'un moyen à tenter pour tâcher d'éviter cet affront ; c'est d'envoyer Sathan inspirer, en songe, à Progilla, femme de Pilate, le dessein d'empêcher son mari de porter cet arrêt de mort contre Jésus. »

« Progilla, qui n'a pu dormir durant la nuit, à cause du bruit qu'a occasionné la prise de Jésus, vient se coucher sur un beau lit de camp, et Barraquin s'assied auprès d'elle. Sathan lui apparoît : il s'acquitte de sa commission. Elle se réveille épouvantée : elle envoie Barraquin dire

à Pilate de ne pas prononcer contre l'homme innocent qu'il est prêt à condamner, parce qu'il lui en arriveroit des malheurs infinis, et qu'il a tort de se laisser séduire par l'or que lui ont donné les Juifs. Pilate, saisi de crainte, les engage encore à la douceur. Cette derniere tentative n'est pas plus heureuse que les autres. Enfin, dit-il aux Juifs, puisque vous persévérez, je vais vous contenter; mais je vous déclare que je n'ai aucune part à ce jugement, que j'en rejette sur vous toute l'iniquité, et que désormais vous répondrez du sang de cet homme. Pilate se lave les mains; et les Juifs consentent à être chargés de la mort de Jésus, eux et leur postérité. »

EMÉLIUS.

» Tout son sanc descende et redonde
» Sur nous et sur tous noz enfans.

RABANUS.

» Tant que nous serons en ce monde,
» Et fusse jusqu'à dix mille ans,
» Nous en serons participans,
» Si fault que sa mort nous confonde.

CELCIDON.

» Tout son sanc descende et redonde
» Sur nous et sur noz enfans.

« Pilate

« Pilate prononce donc la sentence en ces termes :

» Nous Ponce Pilate,
» Garde, par chartre bien fondée,
» De la Prévosté de Judée,
» Juge criminel soubz la main
» Du très-craint Empereur Romain;
» Après les informations,
» Charges et accusations,
» Enquêtes et témoings produitz
» De par la partie des Juifz,
» En contre Jésus qui cy est
» Nous le condamnons par arrest
» Quoi qu'en adviengne droict ou tort,
» Souffrir et endurer la mort.

« Tandis qu'il est en train, il juge les deux voleurs, Gestas et Dimas. Le premier l'accable d'injures; le dernier avoue ses crimes, et regarde le supplice qu'on lui prépare, comme une juste expiation. Pilate prend l'avis des Pontifes sur la hauteur des croix. Ils desirent que celle de Jésus soit plus haute que les autres. Griffon les commande à un Charpentier, lequel, n'ayant pas de bois assez long, demande une vieille poutre qui est près du Temple de Salomon. Pilate la lui fait donner. Brayart va faire faire

les clous chez un Maréchal, et il ne trouve que la servante Hédroit qui les lui forge. »

« Les satellites de Pilate, d'Anne et de Cayphe déshabillent Jésus en partie : ils le font marcher vers le lieu de son supplice, chargé de sa croix, au milieu d'eux, des deux larrons, d'un centurion et de ses soldats, Rubion, Ascanius et Marchantonne. »

« Marie, Magdeleine, Marthe, Jullye, Véronne, Pérusine et Pasiphée ; Jean, Jayrus, Nicodesme, Sophonias, Simon et Barthimée, s'empressent pour voir Jésus. Joseph d'Arimathie, Officier de l'Empereur et ami de Pilate, les conduit sur le passage : ils rencontrent Jésus succombant sous le faix de sa croix, et le visage baigné de sueur. Véronne le lui essuie avec un linge, sur lequel l'empreinte reste. »

« Le Centurion s'apperçoit que Jésus ne peut pas seul porter sa croix, et dit qu'il faut chercher quelqu'un pour l'aider. Ses soldats arrêtent le Charpentier Symon Cyrénéus qui passe, lui font prendre un bout de la croix, et le contraignent à la porter avec Jésus, en les accablant de coups l'un et l'autre. »

« Dieu le pere, touché des tourmens de son fils, lui envoie ses Anges qui viennent le consoler. Pendant ce tems, on voit l'Enfer en grand mouvement. Lucifer ordonne, à tous ses Démons, de s'opposer à l'entrée du Messie dans le sombre Empire. Ils lui promettent d'y faire tous leurs efforts ; et Sathan, qui veille sur Jésus, doit les avertir dès qu'il l'aura vu expirer. »

« La scene représente ensuite le Mont-Calvaire. Les bourreaux dépouillent entiérement Jésus ; mais Marie le ceint d'un linge. Ils l'étendent sur la plus grande croix ; et, après lui avoir cloué une main, voyant que l'autre ne peut atteindre au trou qui lui est destiné, ils lui tirent le bras avec des cordes, pour le faire aller où ils desirent. La même chose arrive pour les pieds, et ils employent le même moyen. »

« Cayphe engage Pilate à composer une inscription pour la croix : il la fait, et l'attache lui-même. Les Juifs en sont fort mécontens : ils le prient de la changer ; mais il leur répond qu'il n'a pas le tems :

» Messeigneurs, *quod scripsi, scripsi* ;
» Et en murmure qui vouldra,

» Car ce que j'ai escript icy
» Est escript et y demourra,

ajoute-t-il, en ordonnant que l'on expédie les deux larrons. »

« Aussi tôt les bourreaux les crucifient, et plantent les trois croix. Gestas maudit l'instant où il a été arrêté; et joignant ses injures à celles des Juifs, il en vomit d'affreuses contre Jésus. Dimas persévere dans ses nouveaux sentimens de repentir : il reprend Gestas, et supplie Jésus d'avoir pitié de son ame. Jésus, après avoir prié son pere pour ses Juges et ses bourreaux, fait ainsi espérer son pardon à Dimas :

» Et certainement je te dis
» Que pour le desir que en toy voy
» Ceste Journée, en Paradis
» Seras colloqué avec moy.

« Ensuite voyant Marie en larmes, il la recommande à Jean, qui lui promet de ne la point abandonner. »

« Les bourreaux se partagent les habits des deux larrons : ils veulent en faire de même de ceux de Jésus; mais sa robe étant d'une seule piece, ils proposent de la tirer au sort, et ils se

dispersent pour chercher un jeu convenable. Sathan, enveloppé dans un manteau, apporte à Griffon deux dés, dont il lui montre l'usage, lui recommandant de jurer bien fort en s'en servant, et de répondre à ceux qui lui demanderont de qui il tient cette invention, que c'est le Diable qui l'a lui a enseignée. Les bourreaux jouent, et Griffon gagne la robe. Ils l'accablent d'injures, lui, son jeu, celui qui l'a inventé et tous ceux qui s'en serviront à jamais. »

« L'horizon se couvre de ténebres, qui épouvantent les soldats et leur chef; mais Anne les rassure, en leur disant qu'elles sont l'effet d'une éclipse de soleil. »

« Jésus, en vers, moitié latins, moitié françois, se plaint à son Pere des souffrances qu'il endure, et dit qu'il a *soif de mort et de Paradis*. Un des bourreaux, à ce mot de soif, trempe une éponge dans du vinaigre, mêlé de fiel et d'hysope, et, au bout d'un bâton, lui offre à boire. »

« Jésus éleve la voix vers son Pere, pour la septieme et derniere fois sur la croix, et il meurt. La terre tremble, plusieurs morts en

sortent, tout ensevelis, et courent de côté et d'autre sur la scene. Sathan va tout raconter aux Enfers; Marie s'évanouit; Pilate et ses satellites se sauvent effrayés; le Centurion et ses soldats sont touchés et persuadés que Jésus est le Fils de Dieu; les Anges, Michel, Raphaël et Uriel, viennent, par son ordre, célébrer cette mort salutaire, dans une hymne latine, en forme de chant-royal, sorte de Poésie fort en usage dans ce tems, et Gabriel est envoyé aussi pour rappeller Marie à la vie et la consoler, en la faisant ressouvenir que Jésus doit ressusciter dans trois jours. «

« Lucifer voyant revenir son fidele Messager, lui demande:

» Comment te va, Sathan?

SATHAN.

» Très-mal.

LUCIFER.

» Qu'as-tu? quel grant Dyable te tient?

SATHAN.

» Veecy l'ame Jésus qui vient,
» Pour nous dépouller, cent contre ung!

LUCIFER.

» Haro! Dyables, tous en commun,

» Fermez vos portes à puissance ;
» Mettez-vous tretous en défance,
» Chargez barres de dix milliers,
» Soyez plus fermes que pilliers.
» Veecy venir notre adversaire.

L'AME JÉSUS.

» *Attollite portas principes vestras*
» *Et elevamini porte eternales.*
» Prince d'Enfer, ouvrez vos portes,
» Si entrera le Roi de gloire.

LUCIFER.

» Qui est cè Roy dont nous exortes ?

L'AME JÉSUS.

» Prince d'Enfer, ouvrez vos portes.

SATHAN.

» Qui est ce Roi tant glorieux ?

L'AME JÉSUS.

» C'est un Seigneur puissant et fort.

« Les Diables font beaucoup de résistance pour l'empêcher d'entrer ; mais les portes tombent, et ils s'enfuient d'épouvante, en criant :

» Haro ! haro ! haro ! hélas !
» Veecy ung terrible charroy !

« Pendant le grand tapage qui se fait en Enfer, l'ame de Jésus *prend par la main* les ames

d'Adam et d'Eve, de Jean-Baptiste, de Jérémie, et les mene dans le Paradis terrestre.»

« Comme on est à la veille d'un sabbat très-solemnel, Cayphe et Anne demandent à Pilate qu'il fasse rompre les os des crucifiés, afin qu'ils meurent et ne restent pas exposés devant le peuple. Pilate y envoie ses bourreaux : ils rencontrent le soldat Romain Longis, qui, quoiqu'aveugle, veut avoir la gloire de donner le dernier coup à Jésus. On commence par expédier les deux larrons. Les bourreaux, montés sur des échelles, frappent les bras, les cuisses et les jambes de Dimas : il en sort du sang, et il expire, en implorant la miséricorde de Dieu. Gestas est brisé de même; mais il meurt, le blasphême à la bouche, et Lucifer, qui, pour se dédommager de la perte de l'ame de Jésus et de celles qu'il lui a enlevées, a renvoyé Sathan avec d'autres Démons, dans l'intention de s'assurer de celles des deux larrons, n'obtient que celle de Gestas, parce que Gabriel emmene celle de Dimas au ciel. Les bourreaux déclouent les corps; ensuite ils vont à Jésus qu'ils trouvent mort; mais Longis veut toujours le frapper : on

lui donne une lance, que l'on dirige vers le côté de Jésus, où le coup n'est pas plutôt porté, qu'il en sort du sang et de l'eau en abondance. Ce prodige étonne de nouveau, et convertit, enfin, le Centurion, ses Soldats, les Juifs Emélius, Rabanus, Celcidon, Pharès, Abiron, Salmanazar, Nembrod, qui en sont témoins, et jusqu'à l'aveugle Longis, à qui on l'apprend. Il se lave les yeux, avec le sang de Jésus, et lui demande pardon de son crime. »

« Quand les bourreaux se sont retirés, Joseph d'Arimathie demande à Pilate, et en obtient la permission d'ensevelir Jésus. Nicodesme fournit des parfums pour l'embaumer, et la veuve Jullye leur vend un suaire, au prix d'un bésant d'argent. Ils déclouent Jésus, avec beaucoup de peine. L'Apôtre Jean, Marthe, Magdeleine, Pérusine, Pasiphée et Véronne, leur aident à le descendre de la croix. Marie le prend sur ses genoux; on l'embaume, on l'ensevelit, et on le place dans le tombeau, que Jean, Joseph et Nicodesme ferment d'une pierre : puis Jean et les femmes retournent à Béthanie, et Joseph et Nicodesme à Jérusalem. »

« Mais les Pontifes, Scribes et Pharisiens, se rappellant que Jésus a dit qu'il ressusciteroit trois jours après sa mort, et craignant que, pour accréditer ce bruit, ses Disciples n'enlevent son corps, demandent à Pilate qu'il mette des gardes à son tombeau. Pilate le leur refuse, et se reproche même le trop de condescendance qu'il a eue pour eux, en le faisant mourir. Ils y placent les soldats Rubion, Ascanius et Marchantonne, après en avoir levé la pierre, pour s'assurer si le corps y est encore, et après l'avoir scellée du sceau de Cayphe et de celui d'Anne : ce qui acheve la quatrieme et derniere Journée du Mystere de la Passion, avec cet épilogue, que le Poëte appelle encore *Prologue finable :*

» Puis qu'avons eu temps et espace
» De réduire, en brief, par escript,
» La Passion de Jésus-Christ,
» Ayons-en recordacion,
» Affin que, par compassion,
» Puissions mériter, messouen,
» Et en la fin, gloire. *Amen.*

Le Mystere de la Résurection a trente-cinq actes, et occupe quatre-vingts Acteurs.

« D'un côté de la scene, les trois soldats qui gardent le sépulchre de Jésus, font des fanfaronnades sur leur valeur ; de l'autre côté, les Pontifes, les Scribes et les Pharisiens tiennent conseil contre Joseph d'Arimathie, pour l'avoir enterré. La Loi défend de rendre ce service à ceux dont la mort a été ignominieuse, et quiconque le leur rend est coupable. On arrête Joseph. On l'amene à ses Juges. Il leur cite plusieurs passages de l'écriture, qui autorisent ce qu'il a fait. N'y gagnant rien, il demande, comme Officier de l'Empereur, à être traduit à son Tribunal ; mais on ne l'écoute pas, et on l'enferme dans un cachot. »

« Viennent ensuite Magdeleine, Marie Jacobi et Marie Salomé. N'ayant point contribué à l'embaumement de Jésus, elles achetent d'un Epicier, trois boëtes de parfum, qu'il leur vend chacune cent bésans, de la valeur de cinquante livres chacun. Elles se proposent d'aller le lendemain matin au sépulchre, répandre ce parfum sur Jésus. »

« Jacques le Mineur paroît accablé de chagrin de la mort de Jésus : il forme la résolution de ne

manger, ni boire, qu'il ne l'ait vu ressusciter. Les Disciples Ruben, Gédéon et Neptalin, font d'inutiles efforts pour le consoler. »

« Pierre, que le regret d'avoir renié Jésus a fait jetter dans une fosse, où l'on le voit, en sort pour aller trouver les autres Apôtres. Tous sont pénétrés de douleur de la perte de leur Maître ; et, craignant que la fureur des Juifs ne s'étende jusques sur eux, ils se tiennent enfermés et sur leurs gardes. »

« Lucifer, voulant savoir ce qui se passe sur terre, depuis la descente de Jésus aux Enfers, assemble les Diables Astaroth, Fergalus et Sathan, et il choisit encore ce dernier pour en aller apprendre des nouvelles. »

« Cependant Dieu le Pere envoie ses Anges pour opérer la résurrection de son Fils. Gabriel console Marie, en la lui annonçant ; d'autres excitent un tremblement de terre, qui se fait sentir jusqu'en Enfer ; mais pendant lequel les gardiens du tombeau s'endorment, accablés de fatigue. Un Ange leve la pierre ; Jésus en sort, avec une croix vermeille, et se montre à sa Mere, lui promettant de ne la plus abandonner. »

« Magdeleine,

« Magdeleine, Marie Jacobi et Marie Salomé vont au sépulchre avec leur parfum. Elles n'y voyent plus que Michel et Gabriel, qui leur disent d'aller en Galilée, où elles trouveront Jésus ressuscité. »

« Les gardes s'éveillent. La pierre levée et le tombeau vuide les surprennent fort. Ils se querellent, l'un l'autre, sur leur négligence et leur sommeil; mais, enfin, ils conviennent de dire à ceux qui les ont chargés de veiller, que Jésus est ressuscité. Comme ces soldats sont payens, et qu'ils croyent que c'est le Ciel qui a opéré cette merveille, ils se disent, pour se disculper, que ne pouvant résister aux Dieux, il n'y a point de foiblesse à leur céder. Après cela, Ascanius et Rubion se rappellent, chacun en particulier, et disent avoir effectivement vu ressusciter Jésus. Dans ce cas là, leur répond Marchantonne, allons en informer les Pontifes. »

« Magdeleine apprend aux Apôtres que le corps de Jésus n'est plus dans le tombeau. Cette nouvelle les inquiete beaucoup. Mais, y retournant encore, tandis qu'elle parle à Michel, Jésus lui apparoît en Jardinier; elle le reconnoît

à sa voix. Il disparoît un moment. Elle raconte cette apparition à Marie Jacobi et à Marie Salomé ; et il se présente à elles trois, en leur disant d'aller rassurer les Apôtres. »

« Jésus apparoît, ensuite, à Pierre, qu'il trouve seul à pleurer, et il lui pardonne son péché. »

« Les femmes vont trouver les autres Apôtres: elles leur font part de la résurrection de Jésus; mais ils n'en veulent rien croire, et les plaisantent même fort sur leur crédulité. »

« Jésus se montrant à eux, leur fait dresser une table, prend du pain, le bénit, le rompt, en donne un morceau à Jacques le Mineur, et les quitte, pour aller trouver Joseph d'Arimathie, dans son cachot. Celui-ci le prend pour le Prophete Elie : Jésus le détrompe, et, pour lui prouver sa puissance et le récompenser de l'avoir enseveli et mis au tombeau, il leve la tour qui forme la prison, l'emmene près du sépulchre, et lui ordonne de se retirer à Arimathie pendant quarante jours. »

« Les Scribes et les Pharisiens représentent à Anne et à Cayphe, que la fête de Pâques étant

passée, il est tems de juger Joseph. On l'envoie chercher par des soldats : le Geolier ouvre la porte de la tour, et ne l'y trouve plus. »

« En même tems que l'on vient rendre compte de cela aux Pontifes, les gardiens du sépulohre arrivent pour faire aussi leur rapport. Les Juifs, consternés à ces nouvelles, font chercher Joseph par-tout, et ils interrogent les gardiens du sépulchre, qui, pour se défendre, répondent qu'ils se sont trouvés sans force et sans pouvoir parler, quoiqu'ils n'ayent vu que deux jeunes hommes vêtus de blanc, et quelques femmes qui cherchoient le corps de Jésus. Les Juifs tâchent à corrompre ces soldats par argent, pour leur faire publier que Jésus n'est point ressuscité; mais que les Apôtres ont enlevé son corps. C'est le meilleur parti que vous puissiez prendre, dit le Scribe Nathan :

» Il n'est chose qu'argent ne face;
» Argent courrousse, argent relesse,
» Argent abat, argent redresse,
» Argent donne, argent aust office,
» Argent corrompt droit et justice,
» Et d'autres choses cent milliers.

« On offre cinq cents bésans d'or aux soldats ; ils en veulent mille. Comme l'affaire est d'importance et la somme exorbitante, les Juifs prient Cayphe, qui est fort riche, de la leur prêter, lui promettant d'imposer une taxe sur les Prêtres de la Judée, pour se rembourser. Cayphe donne la somme aux soldats, qui vont chez Pilate, dont ils esperent obtenir aussi quelque chose, et qui les menace, au contraire, de les faire pendre, pour avoir si mal rempli leur devoir. »

« Les deux Disciples Luc et Cléophas, un bourdon à la main, vont en pélerinage à Emaüs. Jésus leur apparoît, dans le même équipage, sans qu'ils le reconnoissent : ils voyagent ensemble ; ils arrivent, et il veut les quitter, feignant d'avoir affaire plus loin. Ils le retiennent ; et, entrés dans une Hôtellerie, lorsqu'ils sont à table, il prend du pain, le bénit, le rompt, leur en donne et disparoît. Ce prodige le leur fait reconnoître : ils payent l'Hôte, et s'en vont, bien vîte, raconter cela au reste des Apôtres. Thomas n'en veut rien croire : il se sépare d'eux, pour se soustraire à la fureur des Juifs,

qu'il redoute, et pour chercher à gagner sa vie. »

« Jésus apparoît aux Apôtres restans, qui le prennent pour un fantôme. Il leur demande à manger, afin de les assurer de son existence. Ils lui présentent du pain, du miel, et un petit poisson rôti. Quand il en a mangé, il leur donne le reste, souffle sur eux, et disparoît. »

« Peu après on frappe à grands coups à leur porte. La crainte qu'ils ont que ce ne soient les Juifs qui les poursuivent, les empêchent quelque tems d'ouvrir. Ils ouvrent pourtant, enfin, et c'est Thomas, tourmenté de regrets et d'inquiétude, qu'ils voyent revenir chercher de la consolation parmi eux. Ils lui apprennent la derniere apparition de Jésus ; mais il n'en veut encore rien croire, à moins, dit-il, que je ne tâte ses plaies. Jésus paroît, de nouveau, au milieu d'eux, et convainc Thomas, qui ne peut plus douter : puis il disparoît encore. »

« Les Apôtres, n'ayant point d'argent, choisissent six d'entr'eux pour aller à la pêche, et vendre le poisson qu'ils prendront, tandis que les autres resteront au logis. Pierre, Jean,

Jacques le Mineur, André, Thomas et Barthelmy, vont pêcher, et ne sont pas d'abord fort heureux. Jésus se montre sur la rive ; il leur ordonne de jetter le filet du côté droit, et il se remplit tellement, qu'il faut la force d'eux six pour le retirer. On n'en est pas étonné, quand Jacques, après l'avoir vuidé, dit :

» J'ay nostre marée comptée ;
» Nous avons que bars, que esgrephins,
» Que saulmons, que gros marsouins,
» Près de cent et cinquante mille.

« Jésus mange avec eux ; puis il leur donne rendez-vous, à tous, sur le Tabor, et disparoît. Eux s'en vont vendre leur poisson.

« Sathan arrive en Enfer, où il veut raconter ce qui se passe de nouveau. Lucifer, sans se donner le tems de l'écouter, lui demande si Jésus est ressuscité ? »

» Cestuy est jà vieulx comme terre :
» S'il est suscité ? Qui en doute ?

« répond Sathan ; et il a raison, car Lucifer devroit se souvenir que Jésus lui a fait si grande peur à sa descente aux Enfers, que lui et tous

les Diables ont pris la fuite. Mais Sathan lui apprend l'expédient qu'il a suggéré aux Juifs, pour démentir la résurrection de Jésus. »

» Par ma patte ! tu es vaillant ; (dit Lucifer)
» Il n'y a Dyable qui te vaille,
» Et ma grant couronne te baille,
» Qui est de terpié tout ardent.

« Ce n'est pas tout, répart Sathan, je veux voir le succès de ceci ; mais il faut que vous me donniez Astaroth et Bérith pour m'accompagner. Lucifer y consent, et ils partent tous trois. »

« Les Apôtres et les Disciples, qui sont en très-grand nombre, depuis la nouvelle conversion de beaucoup de Juifs, vont au Tabor, où Jésus leur apparoît, les bénit et les prêche. Il leur promet d'être toujours avec eux, en esprit, puis il échappe à leurs yeux, et ils se séparent. Les Apôtres se retirent chez eux, fermant portes et fenêtres de peur de poursuite. »

« Pilate se reproche vivement d'avoir condamné Jésus, que Barraquin lui dit être ressuscité. Progilla tâche en vain de consoler son

mari : le Centurion lui avoue que tout le monde le blâme de ce jugement. »

» Jésus on confesse de bouche
» Estre vray filz de Dieu le vif,

ajoute Barraquin.

» Je m'en suis bien doubté tousjours,

répond Pilate : voilà ce qui cause mon désespoir ; car je suis persuadé que si l'Empereur Tibere apprend ma foiblesse, il m'ôtera la vie. Joseph d'Arimathie vient aussi raconter à Pilate les mauvais traitemens qu'il a reçus des Juifs. Pilate en gémit, et s'écrie de moment en moment :

» J'ay fait ung mauvais jugement.
» Faulx Juifs ! que m'avez-vous fait faire ?

« Joseph, en le quittant, lui conseille de mander à l'Empereur la vérité de tout ce qui s'est passé. »

« On voit, ensuite, Marie et ses sœurs qui vont trouver les Apôtres, au moment du repas, qu'elles prennent avec eux, et pendant lequel Jésus leur apparoît encore. Avant de les quitter, il leur déclare qu'il va bientôt monter aux Cieux ;

et, voulant qu'ils en soient témoins, il leur ordonne de se trouver tous sur le mont Olivet, et d'y conduire sa mere. »

« D'un autre côté, Nicodesme et Joseph s'entretiennent de l'inhumanité des Juifs ; mais comme ce dernier craint la rencontre des satellites qui le cherchent, il se détermine à ne plus sortir de chez lui. C'est ce qu'il auroit dû observer, d'après l'ordre qu'il en avoit reçu de Jésus, et c'est à quoi nous voyons qu'il a manqué, à moins que les quarante jours ne soient déja expirés depuis cet ordre. On ne nous en dit rien. »

« Adam, Eve, Isaye, Jérémie, David, Ezéchiel, Jean Baptiste et le bon larron, dans les Limbes, voyant approcher le moment où Jésus va les conduire à la béatitude, en témoignent leur joie par des cantiques. »

« Marie et ses sœurs, les Apôtres, les Disciples, et même Joseph d'Arimathie, qui se retrouve encore hors de chez lui, quoiqu'il vienne de promettre d'y rester, sont sur le mont Olivet. Jésus y paroît au-dessus d'eux. Il leur donne sa bénédiction, et leur annonce qu'il

viendra un jour juger tous les hommes. Les Disciples, Ruben et Neptalin, lui demandent si ce jour est bien près. »

» Amys, cessez vos questions,

leur répond-il ; qu'il vous suffise de vous préparer à recevoir le Saint-Esprit, avec toute l'humilité dont vous êtes capables. Il recommande, de nouveau, sa Mere à l'Apôtre Jean, et lui fait ainsi ses adieux :

» Mere doulce, en faitz et en ditz,
» Et des humbles la plus bénigne,
» Vers Dieu mon pere m'achemine.

» Enfin il s'éleve, par le moyen d'une machine ; puis les Patriarches quittent les Limbes et disparoissent. »

« L'Ange Raphaël vient renouveller l'annonce du retour de Jésus, pour le jugement universel, et il remonte au Ciel. Ensuite, toute l'assemblée se retire dans une maison, avec la résolution de n'en point sortir qu'après avoir reçu le Saint-Esprit. »

« La scene passe en Paradis, où l'on voit arriver Jésus, qui salue Dieu son Pere, s'assied

sur son trône, et reçoit les hommages de tous les Anges. Après l'adoration, ils exécutent, par l'ordre de Dieu le Pere, un concert de louanges en l'honneur du Fils. »

« Pendant ce tems-là, les trois Démons retournent en Enfer, rendre compte de tout ce qui s'est passé ; et Lucifer, furieux d'un si mauvais succès, pour les récompenser de la nouvelle, selon sa coutume, les fait tourmenter cruellement. On entend gronder le tonnerre dans le noir abîme. »

« On voit ensuite la maison où se sont retirés les Apôtres, les Disciples, &c. Pierre propose d'élire quelqu'un d'entre les derniers pour remplacer Judas. L'assemblée lui défere le droit d'en désigner deux, que l'on fera tirer au sort. Il choisit Mathias et Joseph Barsabas, surnommé le Juste. Le sort favorise le premier, et tous, jusqu'à Joseph, s'empressent à l'en féliciter. »

« Jésus, en Paradis, prie son Pere d'envoyer le Saint-Esprit à ses Apôtres, pour les fortifier. Dieu le Pere lui répond que sa volonté s'accorde toujours avec la sienne, et le Saint-Esprit descend, en langue de feu et au bruit du tonnerre.

Les Apôtres sont d'abord effrayés ; mais Marie les rassure, et ils rendent graces à Dieu de ce qu'il a bien voulu, en leur communiquant son Saint-Esprit, raffermir leur foi et leur accorder le don d'entendre les langues étrangeres. Marie le remercie aussi par ces paroles :

» Haulte Trinité,
» Parfaicte unité,
» Singuliere essence,
» A ta Magesté
» Soit protesté
» Los et préférence ;
» Car par ta clémence,
» En notre présence
» Nous a envoyé
» L'Esperit de science,
» Que nostre crédance
» A fortifié.

« Enfin Pierre et Mathias font une courte exhortation aux Spectateurs ; ce qui tient lieu de *Prologue finable*, ou d'Epilogue. »

Ce Mystere fut imprimé plusieurs fois en des lieux, des années et des formats différens ; et comme on en jouoit des fragmens séparés, on les imprima aussi en particulier, et sous divers titres,

titres. Ces sortes de compositions, comme on l'a vu dans cet Extrait, pouvoient être divisées autant qu'on le vouloit. Leurs parties n'étoient pas tellement enchaînées l'une à l'autre, que l'on ne pût en retrancher, selon le tems que l'on vouloit y employer, et le local où l'on devoit les représenter. Rien de ce que comportoit le sujet n'y étoit traité en récit : tout s'y passoit en action; et souvent le Théatre étoit occupé, en même tems, par plusieurs scenes qui offroient, à la fois, des choses fort différentes, telles que le Paradis d'un côté et l'Enfer de l'autre, des lieux très-distans entr'eux, des actions bien incompatibles, &c. Nous nous sommes attachés à donner une idée de toutes ces choses, pour faire connoître le génie, les mœurs, les arts méchaniques, le langage et la Poésie du tems. Nous avons montré que souvent les vers étoient de différentes mesures, partie françois, partie latins, et que ceux-ci étoient toujours expliqués de suite. Rien de tout cela n'étoit à négliger; et notre Extrait, qui peut paroître long, n'est encore que la substance de celui dont Parfaict a rempli en entier un volume *in-12*, de 400 pages.

Le Restaurateur de ce Mystere mourut, en odeur de sainteté, l'an 1447. Voici l'Epitaphe que lui fit Bouchet :

» Ce Maistre Jehan Michel,
» Qui fut d'Angiers Evesque et Patron, tel
» Qu'on le dict Sainct ; il fit, par personnages,
» La Passion et autres beaux Ouvrages. »

Arnoul Gréban, né à Compiegne, et qui fut Chanoine du Mans, vers 1480, commença le Mystere *des actes des Apôtres*. Simon Gréban, son frere, Bénédictin de l'Abbaye de Saint-Riquier, l'acheva. Pierre Cuevret, aussi Chanoine du Mans, le retoucha encore, en 1510. Parfaiet prétend que ce Mystere est le plus beau et le mieux versifié qui ait paru, après celui de la Passion. Il est divisé en neuf Livres, qui contiennent chacun plusieurs *Journées*, et il a quatre-vingt mille vers. Voici le titre original, qui peut servir d'argument général pour tout l'ouvrage :

« Le Triomphant Mystere des Catoliques » œuvres et actes des Apôtres, rédigez en écrit » par Saint-Luc, Evangéliste et Historiographe

» député par le Saint-Esprit, icelui Saint-Luc
» écrivant à Théophile ; avec plusieurs Histoires,
» en icelui insérez, des gestes des Césars trans-
» laté fidélement à la vérité historiale, et illustré
» des légendes authentiques et vies des Saints,
» reçues par l'Eglise ; le tout ordonné par Per-
» sonnages, &c. »

Lorsqu'on voulut jouer ce Mystere, en 1540, il fut fait un *cry de proclamation publique*, pour inviter tous les Acteurs à aller prendre leurs rôles, et pour informer le Public du jour où les Représentations commenceroient. Ce cri étoit une Ballade, que les Directeurs et Entrepreneurs du Spectacle des Mysteres répétoient dans tous les carrefours. La marche, accompagnée de quatre Commissaires au Châtelet, de plusieurs Officiers et Musiciens de l'Hôtel-de-Ville, avoit beaucoup de pompe, et la publication se fit au nom du Roi et du Prévôt de Paris. Cette proclamation solemnelle devint en usage, pour annoncer cette sorte de Spectacle, dont, comme nous l'avons déja dit, le principal objet étoit l'instruction et l'édification publiques. Dans ce dessein, on ne négligeoit rien de ce qui pouvoit

frapper et émouvoir. On y employoit des sommes immenses; et le Duc de La Valliere a observé, d'après la relation de l'une des représentations de ce Mystere, faite à Bourge, en 1536, « qu'il fallut plusieurs millions pour four» nir à toutes les magnificences qu'elle étala. »

On ne nous dit point si les associations dévotes qui faisoient les frais de ces Spectacles, exigeoient des Spectateurs quelque contribution ou rétribution, ni si elles avoient lieu, de quels différens prix et comment on les percevoit. Cependant, l'Auteur de l'Histoire de la Ville de Paris fait remonter de beaucoup au-delà de cette époque, l'origine de l'usage de payer aux Spectacles. Il dit qu'il commença à l'occasion d'une représentation particuliere à laquelle Charles VI devoit assister; mais que ne l'ayant pu, par des raisons que l'on ne sait pas, les Confreres de la Passion, qui avoient fait de grands frais pour cette représentation, obtinrent de lui la permission de jouer en public, et de faire payer.

Jacques Milet, de Paris, fit, en 1450, une Piece, très-improprement appellée Mystere, puisque le sujet est *la destruction de Troye la*

grande; mais c'étoit le titre général que l'on donnoit alors aux meilleurs Ouvrages Dramatiques. Le titre particulier de celui-ci donnera encore une idée suffisante de ce prétendu Mystere, divisé en quatre *Journées*, et contenant environ quatre mille vers. Voici ce titre : « La » destruction de Troye la grant, le Ravissement » d'Héleine, faict par Paris Alexandre, com» posée en rithme françoise : avec les prouesses, » noblesses et vertus du preux Hector; la dam» nable trahison commise par les Grecs; la des» cription de fortune mobile et instable, histo» riées d'histoires nouvelles, contenant entiere» ment les faicts des Troyans et Gregeois, &c. »

Jean le Prieur, Valet-de-chambre et Maréchal-des-logis de René le Bon, Roi de Sicile, composa, en 1460, par l'ordre de son Maître, le Mystere *du Roi Advenir*, en trois *Journées*, et de près de dix-sept mille vers.

Le fonds du sujet est tiré de l'*Histoire de Josaphat, fils d'Advenir, Roi des Indes, et de Barlaam*, par Saint-Jean Damascène.

Advenir persécute les Chrétiens et fait souffrir le martyre à plusieurs; mais Josaphat,

éclairé par le vieillard Barlaam, embrasse cette Religion, et finit par convertir son pere.

L'Auteur, plus Poëte que ses contemporains, a imaginé beaucoup de détails, qu'il a ajoutés à ce fonds.

Jean Michel, né à Angers, mais autre que l'Evêque, fut premier Médecin de Charles VIII, qui lui donna une charge de Conseiller au Parlement de Paris, au retour du voyage d'Italie, où il l'avoit accompagné, fit, en 1475, un Mystere de *la Résurrection, de l'Ascension et de la Pentecôte*, en trois *Journées*, d'environ vingt mille vers, et différent, pour la conduite et les détails, de celui qui fait partie du premier Mystere de *la Passion*. On représenta ce nouveau Mystere de la *Résurrection* à Angers, devant le Roi de Sicile, et l'on prétend que Jean Michel y joua le rôle de Lazare.

A-peu-près dans le même tems, Jean Moulinet de Desvrennes, près Boulogne en Picardie, Chanoine de Valenciennes, et Garde de la Bibliotheque de Marguerite d'Autriche, Gouvernante des Pays-bas, fut Auteur de deux *Moralités*, dont la premiere a pour titre : *Histoire du*

Rond et du Quarré, « à cinq personnages, sa-
» voir : *le Rond*, *le Quarré*, *Honneur*, *Vertu* et
» *Bonne Renommée*, et dans laquelle sont conte-
» nues plusieurs choses singulieres, touchant le
» Saint-Sacrement de l'Autel, avec la Com-
» plainte de Constantinople. » La seconde est intitulée : *Les Vigiles des Morts*, par personnages, savoir : *Creator omnium*, *Vir fortissimus*, *Homo natus de Muliere*, *Paucitas Dierum*.

« Je m'esbay, dit Duverdier, comme cet Au-
» teur nomme ses personnages en latin, veu
» qu'il les fait parler françois ; mais possible
» étoit-ce trouvé beau de ce tems-là. »

Jean le Maire faisoit grand cas de Moulinet : il le cite comme un de ceux qui ont le plus contribué à faire fleurir les Lettres et à perfectionner la Langue Françoise. Il l'appelloit

Moulinet, moulant fleur et verdure,
Dont le haut bruit jamais ne périra.

Clément Marot l'appelloit aussi

Molinet aux vers fleuris.

En 1500, Eloy d'Amernal, Prêtre de Béthune, composa une Moralité de plus de quinze

mille vers, dont le titre fait suffisamment connoître le sujet : « La grande diablerie qui traite » comment Sathan fait démontrance à Lucifer » de tous les maux que les Mondains font selon » leurs états, vacations et métiers, et comment » il les tire à damnation, &c. »

En 1508, Simon Bougoin, Valet-de-chambre de Louis XII, donna la Moralité de *l'Homme juste et l'Homme mondain, avec le jugement de l'ame dévote et l'exécution de sa sentence*, à quatre-vingt-deux personnages, d'environ trente-six mille vers, et divisée en deux parties.

Le sujet et les personnages de cette Piece sont entiérement allégoriques. L'homme juste suit les Vertus, et l'homme mondain les Vices. A la mort de tous deux, les Diables s'emparent de l'ame de celui-ci, et les Anges, après avoir fait passer celle de l'autre par le Purgatoire, l'introduisent au Paradis.

Pierre Gringore, dit Vaudémont, Héraut-d'Armes du Duc de Lorraine, et Entrepreneur des Mysteres, avec le titre de *Mere-sotte*, ou Lieutenant du Prince de la Sottise, et qui avoit pris pour devise : *Tout par Raison, Raison par-*

tout, par-tout Raison, donna la Moralité *du Prince des Sots et Mere-sotte*, et celle de *l'Homme obstiné* : elles furent jouées aux Halles de Paris, en 1511, par l'ordre exprès de Louis XII.

Ces deux Pieces sont allégoriques, et contiennent l'Histoire des démêlés du Pape Jules II avec la France. Les personnages de la premiere sont les principaux membres de la Société des Sots, et voici ceux de la seconde : *Peuple François*, *Peuple Italique*, *l'Homme obstiné* (Jules II), *Pugnition divine*, *Simonie*, *Hypocrisie* et *Démérites communes*.

Gringore jouoit dans ses Pieces, ainsi que le fit son ami, Jean du Pont-Alletz, que l'on croit avoir fait quelques Moralités ; mais dont aucune n'est connue.

Nicole de La Chenaye, Médecin, composa, dans le même tems, *La condamnation des Banquets*, Moralité d'environ sept mille vers, qui ne fut point représentée, et qu'il imprima à la suite de trois traités de Médecine : *La Nef de santé*, *Le Gouvernail du corps humain*, et *Les Passions de l'ame contraires à la santé*. Les person-

nages de la Moralité sont : *Bonne-compagnie*, *Banquet*, *je-Bois-à-vous*, *je-pleige-d'autant*, *Accoutumance*, *Souper*, *Passe-tems*, *Gourmandise*, *Friandise*, *les Maladies*, *Expérience*, *Secours*, *Sobriété*, *Clistere*, *Pilule*, *Diete*, *Saignée*, *Hypocrate*, *Galien*, *Avicenne*, *Avéroès*.

Antoine Chevalet, Gentilhomme du Dauphiné, fit, vers l'an 1520, le Mystere de Saint-Christophe, en quatre Journées, et d'environ vingt mille vers. Il fut joué en 1527, et imprimé à Grenoble, trois ans après, sous ce titre : « La » Vie de Saint-Christofle, élégamment compo- » sée, en rime françoise et par personnaiges, » par Maistre Chevalet, jadis souverain Maistre » en telle compositure. »

Ses vers avoient de la facilité, et il a montré beaucoup d'imagination dans tout ce qu'il a ajouté à son sujet.

A cette époque, Claude d'Olson composa « le » Mystere de l'Edification et dédicace de Nostre- » Dame du Puy, et Translation de l'Image qui » est dans cette Eglise, à trente-cinq person- » nages et en rimes ; » et Guillaume Tasserie fit

aussi en vers, par personnages, « le Triomphe » des Normands, traitant de l'Immaculée Con- » ception de Nostre-Dame. »

En 1524, le célebre et malheureux Barthelmi Aneau, de Bourges, disciple du savant Melchior Volmar, donna « le Mystere de la Nati- » vité, par personnages, composé, en imitation » verbale et musicale, de diverses chansons, re- » cueillies sur l'Escriture Saincte, et illustré » d'icelle, &c. »

Il avoit fait de si grands progrès dans les Langues Grecque et Latine, dans la Poésie et les Belles-Lettres, qu'en 1529, les Officiers Municipaux de Lyon lui offrirent la chaire de Réthorique au Collége qui venoit d'être fondé chez eux. Il l'exerça avec tant de distinction, pendant douze ans, qu'on le choisit pour Principal; mais il avoit adopté les erreurs de son ancien Professeur, et il accréditoit sourdement le Luthéranisme, dans l'esprit des jeunes gens qu'il instruisoit. On s'eu apperçut; et un événement, auquel il n'eut vraisemblablement point de part, lui coûta la vie, qui lui fut cruellement arrachée par le peuple en fureur. En 1565, le jour de la

Fête-Dieu, la Procession passant sous les fenêtres de son Collége, une pierre, lancée avec force, vint frapper le Prêtre qui portoit le Saint-Sacrement. Aneau fut soupçonné ; la multitude se jetta dans cette maison, et l'y massacra, comme auteur de cet attentat impie.

En 1526, Louise l'Abbé naquit à Lyon, et s'y fit une grande réputation, par ses charmes, ses amours et ses talens. Dès l'âge de quinze ans, vraisemblablement pour suivre un amant à l'armée, elle prit l'habit militaire, se fit appeller le Capitaine Louis, et alla se signaler au siége de Perpignan, en 1542. Elle revint ensuite à Lyon, avec un Cavalier que l'on ne nomme pas : elle reprit les habits de son sexe, et épousa Ennemond Perrin, qui faisoit un riche commerce sur les cordes. Ce fut de-là qu'elle prit le nom de la *Belle-Cordiere*, sous lequel, depuis, elle a été le plus connue. Elle parloit également bien le Latin, l'Espagnol, l'Italien et le François, et elle faisoit des vers dans toutes ces Langues. Elle chantoit agréablement ; elle jouoit de plusieurs instrumens. Sa maison fut une sorte d'Académie où, non-seulement tout ce qu'il y

avoit de personnes distinguées à Lyon se rassembloient; mais même où toutes celles qui, en voyageant, passoient par cette Ville, se faisoient un plaisir d'être admises. Le feu qui anime ses vers l'a fait comparer à Sapho. Elle a composé un grand nombre d'Elégies et de Sonnets; mais le plus considérable de ses Ouvrages est le *Débat de Folie et d'Amour*, Moralité en prose, divisée en cinq discours et à six personnages. On en connoît le sujet.

L'Amour et la Folie allant à un festin que donne Jupiter aux Dieux, se disputent sur le droit d'entrer l'un avant l'autre : ils s'échauffent. L'Amour décoche un trait à la Folie : elle l'esquive, se jette sur l'Amour, lui arrache les yeux, et lui ceint le front d'un bandeau qu'elle attache par des nœuds indissolubles. Grande rumeur dans l'Olympe. On nomme des Juges et des Avocats aux deux coupables. Apollon plaide pour l'Amour; Mercure pour la Folie. Les avis des Dieux demeurent suspendus : ils ne savent en faveur de qui juger ce procès si criminel. Jupiter remet à trois fois sept fois neuf

siecles la décision de ce jugement, se réservant d'en conférer avec les Parques : en attendant, il ordonne à la Folie de servir de guide à l'Amour, et à tous deux de vivre dans la meilleure union possible.

Jean Parmentier, né à Dieppe, Auteur de Cartes et Mappemondes, estimées des Navigateurs, et que l'on a cru avoir été le premier Pilote qui alla au Brésil, et le premier François qui découvrit les Indes, jusqu'à l'isle de Samothra, fit, en 1527, une Moralité « très-excel-» lente, à l'honneur de la glorieuse Assomption » Notre-Dame, à dix personnages : le Bien-» naturel, le Bien gracieux, le Bien vertueux, » la Bien parfaite, la Bien humaine; les trois » filles de Syon, le Bien souverain et le Bien triomphant. »

Jean d'Abundance, Bazochien, puis Notaire du Pont-Saint-Esprit, avoit pris pour devise: *Fin sans fin.* Il a composé, vers 1546, trois Moralités, dont on ne connoît que les titres: *Le Couvert d'Humanité*, *Le Monde qui tourne le dos à chacun*, *Plusieurs qui n'ont point de conscience;*

le Mystere intitulé : *Quod secundum legem debet mori*, &c. à onze personnages, et *Le joyeux Mystere des trois Rois*, à dix personnages.

Jean Guallery, né au Mans, florissoit aussi alors. Il étoit Poëte, Philosophe et Mathématicien : il devint Principal du Collége de Justice à Paris, où il fit jouer, par ses Ecoliers, des Tragédies de sa composition, tant en vers latins qu'en vers françois ; mais dont on ne connoît pas même les titres. Il eut la mal-adresse de se faire passer pour Magicien, et, comme tel, il fut condamné aux galeres.

Louis Chocquet parut encore dans ce tems, et fit le Mystere « de l'Apocalypse Saint-Jehan » Zébédée, où sont comprinses les visions et » révélations que icelui Saint-Jehan eut en l'isle » de Pathmos : le tout ordonné par figures con- » venables, selon le texte de la Saincte Escrip- » ture ; ensemble les cruaultés de Domicien » César, &c. » divisé en deux parties, et d'environ neuf mille vers.

En 1548, le Gentilhomme Guillaume des Autels, né à Charolles, en Bourgogne, donna

un Dialogue moral, à quatre personnages : *Vouloir divin*, *le Tems*, *Vérité* et *Ignorance*.

Vouloir divin, pour punir le monde de la dépravation où il est tombé, l'abandonne à l'Ignorance. Le Tems l'en rend souveraine. Mais Vérité demande grace, et Vouloir divin se laisse fléchir. Le Tems la fait rentrer dans ses droits.

Des Autels donna, en 1549, un autre Dialogue moral, à cinq personnages, sur la devise du Cardinal de Tournon : *Non quæ super terram*, et devant lequel il fut joué à Valence.

Les personnages sont : *Le Ciel*, *la Terre*, *l'Homme*, *l'Esprit* et *la Chair*.

L'Esprit, la Terre et la Chair, se disputent la possession de l'Homme. Après bien des débats, l'Homme se rend à l'Esprit, en convenant qu'il ne faut point s'attacher aux choses de ce monde ; mais uniquement à celles du Ciel, selon la devise du Cardinal.

Cette Piece est écrite en vers, dont toutes les rimes ont un écho ; c'est-à-dire, qu'il se trouve une double rime au bout de chaque vers.

Marguerite de Valois, fille de Louise de Savoye et de Charles d'Orléans, Comte d'Angoulême, sœur du Roi François premier, élevée à la Cour de Louis XII, mariée, d'abòrd, au Duc d'Alençon, premier Prince du Sang, ensuite, à Henri d'Albret; Roi de Navarre et Prince de Béarn, et qui fut grand'mere de Henri IV, aimoit et cultivoit les Lettres, avoit des connoissances fort étendues, et composoit très-facilement en vers et en prose. Brantôme dit qu'étant fort adonnée à Dieu, elle choisit pour sa devise ces mots, placés au-dessous d'une fleur de Tournesol : *Non inferiora secutus*, en signe, ajoute-t-il, qu'elle dirigeoit toutes ses pensées et actions vers le grand Soleil qui est Dieu. Elle protégeoit tous les Savans et les Gens-de-Lettres de la Cour de son frere, et ils l'honoroient comme leur Mécène et leur dixieme Muse. Ils lui dédioient presque tous leurs Ouvrages. Elle prit tant de goût pour les Livres Saints, qu'elle mit une grande partie du Nouveau Testament en Tragi-Comédies, et les fit représenter par les meilleurs Comédiens qui se purent trouver. Les Mysteres qu'on a d'elle

sont : *La Nativité de Jésus-Christ*, d'environ seize cents vers ; *L'Adoration des trois Rois*, du même nombre de vers ; *Les Innocens*, d'environ douze cents, et *Le Désert*, qui est une suite du précédent. Elle composa aussi des Moralités et des Pieces moins sérieuses, qu'on appelloit alors *Pastorales*, et elle les faisoit jouer par des filles de sa Cour. Ces Pieces Dramatiques sont insérées dans le Recueil connu sous le titre des *Marguerites de la Marguerite des Princesses, très illustre Reine de Navarre.*

M. le M. de P., dans le volume G, des *Mélanges tirés d'une grande Bibliotheque*, dit que « nous n'avons aucune de ces Pieces intitulées *Mysteres*, où l'on trouve plus d'esprit, de délicatesse et de naïveté, que dans les quatre de la Reine de Navarre. Elle ne les a point partagés en *Journées*, et l'on n'y trouve point cette multitude de personnages dont étoient surchargés ceux que l'on jouoit au quinzieme siecle. Les unités de tems, de lieu et d'action n'y sont pas si grossierement violées. Les quatre Pieces de *La Nativité de Jésus-Christ*, de *L'Adoration des Rois*, du *Massacre des Innocens* et du *Désert*, ou

de *La fuite en Egypte*, se tiennent l'une à l'autre, et peuvent être supposées, chacune en particulier, dans la regle des vingt-quatre heures. S'il étoit encore d'usage de jouer des Pieces de ce genre, on ne pourroit mieux faire que de traduire en François moderne celles de la Reine de Navarre. »

Beauchamps nous dit qu'en 1550, Joachim de Coignac, de Châteauroux en Berry, donna une Tragédie, intitulée : *La déconfiture du Géant Goliath*, qu'elle fut imprimée à Lausanne ; mais il est le seul qui en parle, et c'est là tout ce qu'il en dit. Il y a apparence qu'elle étoit du genre des Mysteres.

En 1551, le Gentilhomme Théodore de Béze, né à Vézelay, en Bourgogne, donna *Le Sacrifice d'Abraham*, qu'il intitule « Tragédie » Françoise, nécessaire à tous Chrétiens, pour » trouver consolation au tems de tribulation et » d'adversité, &c. »

Cette Piece ne ressemble pas plus à une Tragédie que tous les Ouvrages qui portent le titre de Mysteres.

On en a encore beaucoup de ce tems et de

plus anciens, ainsi que des Moralités, dont les Auteurs ne sont pas connus.

Nous avons remarqué, à l'occasion de celui de *La destruction de Troie*, que quelque profane que fût le sujet d'une Piece, elle n'en prenoit pas moins le titre de Mystere. En voici une nouvelle preuve. En 1395, parut *le Mystere de Grisélidis, Marquise de Saluce, et de sa merveilleuse constance, appellée le Miroir des Dames mariées, par personnages et ryme.*

Cette Piece, d'environ deux mille vers, n'est autre chose que le Conte de Boccace, traité tant de fois, en tant de genres différens, sous le même nom, et qui fut, dès-lors, mis en Dialogue et en action.

On a, de 1400, le Mystere de *La Résurrection*, et, de 1404, celui de *la Conception ;* mais ce ne sont que des parties de celui dont nous avons donné l'Extrait, et qui ont été jouées et imprimées séparément.

En 1406, parut le Mystere du « vieil Testa» ment, par personnages, auquel sont contenus » les Mysteres comment les enfans d'Israël par» tirent d'Egypte et passerent la mer Rouge et

» conquirent la Terre-Sainte, avec plusieurs » autres Histoires, telles que celle de Job, celle » de Tobie, celle de Daniel, celle de Suzanne, » celle d'Hester, &c. »

On trouve plus de soixante-deux mille vers dans cet Ouvrage, que quelques Ecrivains ont attribué à Choquet, et le Duc de La Valliere à Jean Michel; mais sa longueur et la variété de style que l'on y remarque, font croire qu'il est de plusieurs Auteurs.

Le Mystere d'*Octavien et de la Sibylle Tyburtine et autres Sibylles, touchant la Conception*, est aussi sans nom d'Auteur, et on le croit des mêmes que le précédent. Ils furent joués en même tems et imprimés, dans le même volume, en 1498. On les avoit représentés, sans paroles, ni gestes; mais seulement comme des Tableaux, en relief, sur des échafauds, élevés en 1385, lors de l'entrée de la Reine Isabeau de Baviere, et ils le furent encore depuis, de cette maniere, par des enfans, en 1424, pour l'entrée du Duc de Bedford.

En 1434, on donna le Mystere de *La vie de Sainte Catherine*, divisé en trois *Journées*.

Tout ce que l'on sait de particulier sur cette Piece, c'est que le personnage de Sainte Catherine fut représenté par un Notaire, nommé Jean Didier; ce qui prouve que les rôles de femmes étoient alors remplis par des hommes. En effet, dans ce qui précede, nous n'avons point trouvé de noms de femmes parmi ceux des Acteurs qui jouoient ces Pieces.

En 1437, fut joué, à Metz, le Mystere de « La vengeance de N. S. J. C. et destruction de » Jérusalem, par personnages, exécutée par » Vespasien et son fils Titus, contenant en soi » plusieurs Chroniques Romaines, tant du regne » de Néron, Empereur, que de plusieurs autres » belles Histoires, à l'honneur et à la louange » de N. S. J. C. et de la Cour de Paradis, &c. »

Ce Mystere est distribué en quatre *Journées*, qui contiennent plus de trente mille vers. On y fit quelques changemens, et on le joua à Paris, devant Charles VII, en 1458.

Le Mystere de *la Sainte Hostie* fut représenté en 1444. Il est en deux parties, et n'a que cent cinquante vers. Le sujet est le miracle d'une hostie qui, dans le treizieme siecle, frappée

par un Juif sacrilége, rend du sang; la punition de ce Juif; la fuite de sa femme à Senlis, où elle reste sept ans servante d'Hôtellerie, devient grosse du fait d'un valet, détruit son enfant, et est brûlée vive.

En 1468, fut composé le Mystere du *Trépassement de Notre-Dame*, d'environ cinq cents vers; mais que l'on croit n'avoir jamais été représenté. Il est d'un Chartreux, dont le nom n'est pas connu.

En 1474, le Mystere de *L'Incarnation et Nativité de J. C.*, fut représenté à Rouen. Il est divisé en deux *Journées;* la premiere comprend l'*Incarnation*, et la seconde la *Nativité;* et il a environ vingt mille vers.

En 1478, un Auteur, connu seulement sous le nom de *Guillaume*, parce que son nom de famille est indéchiffrable sur le manuscrit, composa le Mystere de *Job*, à quarante-neuf personnages, et près de sept mille vers. On ne sait pas s'il fut représenté; mais il a été imprimé plusieurs fois, sous ce titre : « La patience de » Job, selon l'Histoire de la Bible; comme il » perdit tous ses biens, par guerre et par fortune,

» et la grande pauvreté qu'il eut, et comme » tout lui fut rendu, par la grace de Dieu. »

En 1480, parut encore une Piece, dont le sujet profane n'empêcha pas l'Auteur, que l'on ne connoît point, de lui donner le nom de *Mystere de la France.*

Ce Poëme consistoit en un Dialogue entre le Roi, Charles VII, et la France personnifiée, qui le glorifioit d'avoir chassé les Anglois, usurpateurs de ses Etats. Il étoit terminé par quarante-huit couplets que chantoient alternativement, deux à deux, les principaux Seigneurs de la Cour de Charles VII : de Barbaran, d'Estouteville, le Maréchal de Boussac, de Gaucourt, Poton de Xantrailles, la Hire, Amadoc de Vignoles, Jean de Breszé, l'Amiral de Crictini, Robert de Floques, le Comte d'Aumale, le Comte de Bokan, le Comte d'Onglas, de Gamaches, le Baron de Coulomes, Artus de Bretagne, Connétable de France ; d'Orvel, le Comte du Mayne, Pierre de Breszé, le Comte de Dunois, le Comte de Foix, de Buevil, de Loëhac, et Joachim Roault.

La même année fut composé le Mystere de

Sainte-

Sainte-Barbe, à quatre-vingt-dix-huit Acteurs, divisé en cinq *Journées*, et qui peut avoir vingt-cinq mille vers. Le sujet est la vie de Sainte-Barbe, et offre une suite continuelle de supplices, entremêlés de propos et gestes d'un fou, qui répandent de la variété et une gaîté fort contrastante avec un tel spectacle.

La même année encore est l'époque que l'on assigne au Mystere de *Saint-Denys*. Il paroît avoir été distribué en trois *Journées*, contenant la vie du Saint dont il porte le nom ; mais il n'en reste que des fragmens manuscrits.

En 1500, parut le Mystere de *Saint-Dominique*, à trente-six personnages et d'environ deux mille vers. Cette Piece n'est encore qu'une vie de Saint, mise en dialogue et en action, et dont on ne sait pas bien quel est l'Auteur. Parfaict croit devoir conjecturer qu'elle est d'un certain *Jean Martin*, de l'Ordre des Freres Prêcheurs, parce qu'il trouve ce Mystere imprimé, en même tems et au même lieu, (à Valenciennes) avec une Légende du premier Fondateur de cet Ordre, *translatée du latin en françois*, par ce Jean Martin ; mais on voit que

ce ne peut être là qu'une très-légere conjecture.

En 1505, fut représenté le Mystere du *Chevalier qui donna sa femme au Diable*, à dix personnages : *Dieu le Pere*, *Notre-Dame*, *Gabriel*, *Raphaël*, *le Chevalier*, *sa Femme*, *deux Ecuyers du Chevalier*, *un Pipeur* et le *Diable*.

Ce Chevalier a perdu tout son bien en folles dépenses et au jeu : il fait un pacte avec le Diable, qui, pour prix des nouvelles richesses qu'il lui promet, exige l'abandon de sa femme. Sept ans de délai sont bientôt passés ; mais, au moment de livrer cette femme, la Vierge se substitue à la place, trompe ainsi le Diable, et le force même à rendre la cédule au Chevalier.

Cette Piece contient environ quatorze cents vers.

En 1518, on représenta le Mystere de *L'Assomption de la glorieuse Vierge Marie*, à trente-huit personnages, et d'environ deux mille cinq cents vers.

La même année, le Mystere de *Sainte-Marguerite, Vierge et Martyre, fille de Théodosien*, ou *Théodose, à quarante-quatre personnages*.

Ce Mystere a été imprimé à Paris ; mais on ne croit pas qu'il ait été représenté.

En 1519, le Mystere « de l'orgueil et pré» somption de l'Empereur Jovinien, Jovin ou » Jovien, Histoire extraite des gestes des Ro» mains, lequel fut décongnu de tout son peu» ple, par le vouloir de Dieu, et, après, remis » en son Empire, à dix-neuf personnages. »

Ce Poëme, dont on ne connoît rien, ne peut être qu'un Roman sans vraisemblance, et qui ne fut point joué, à ce qu'il paroît. On l'imprima à Lyon en 1584.

En 1520, fut imprimé, à Paris, le Mystere « de Monseigneur Saint-Pierre et Saint-Paul, » par personnages, contenant plusieurs autres » Vies, Martyres et Conversions de Saints, » comme de Saint-Etienne, Saint Lin, Sainte-» Clete, avec plusieurs miracles faits par l'inter» cession desdits Saints, et la mort de Symon » Magus, avec la perverse vie de l'Empereur » Néron ; comment il fit mourir sa mere et com» ment il mourut piteusement ; et est ledit Mys» tere à cent personnages. »

Il a, à-peu-près, vingt mille vers. On ne dit point qu'il fut jamais représenté.

En 1530, le Mystere de *La vie de Monseigneur Saint-Andry*, ou *André*, *à quatre-vingt-six personnages*, et d'environ dix mille vers.

La même année, le Mystere de *Saint-Nicolas*, à vingt-quatre personnages, divisé en quatre parties, et composé en vers latins, fut joué dans des Eglises seulement, et imprimé à Paris.

En 1534, le Mystere de *La vie de Madame Sainte-Barbe*, autre que le précédent du même titre, et divisé en deux *Journées*, contenant environ trois mille cinq cents vers.

En 1535, le Mystere de *La vie de Monseigneur Saint-Jehan-Baptiste*, fut imprimé à Lyon.

On ignore si ces deux Pieces ont jamais été représentées.

En 1539, le Mystere du *Sacrifice d'Abraham*, à huit personnages, a été joué à l'Hôtel de Flandres à Paris, devant le Roi, et ensuite à Lyon, où il fut aussi imprimé.

Il existe dans la Bibliotheque de M. le M. de P., un Mystere de *Saint-Remy*, manuscrit d'à-

peu-près quinze mille vers, qu'un Religieux de l'Abbaye de ce nom composa, vers la même époque, à ce que croyent les Auteurs de l'Histoire universelle des Théatres.

Le sujet de cette Piece remonte jusques avant la naissance du Saint. On le voit naître, et, dès-lors, opérer des miracles : il grandit, est fait Archevêque de Rheims, convertit Clovis et le sacre, avec la Sainte Ampoule, qui lui est apportée du Ciel par Saint-Michel.

En 1548, « le beau Mystere de Notre-Dame, » à la louange de sa très-digne Nativité et d'une » jeune fille ; laquelle se voulut abandonner à » pécher, pour nourrir son pere et sa mere en » leur extrême pauvreté, » à dix-huit personnages.

Cette jeune fille conserve son honneur qu'elle vouloit vendre pour soulager ses parens : elle est retirée d'un très-grand danger et comblée de présens : le tout par le secours de la Sainte-Vierge.

En 1550, le Mystere de *la Nativité de N. S. J. C.*, à vingt-cinq personnages.

Le Mystere, ou *Jeu des trois Rois*, à dix-huit personnages.

Le Mystere de *La Passion de N. S. J. C.*, à cinquante-six personnages.

Le Mystere de *La Résurrection de N. S. J. C.*, à vingt-deux personnages.

Le Mystere, ou *Passion de Saint-Etienne*, à quinze personnages.

Le Mystere de *La Conversion de Saint-Paul, de son Martyre et de celui de Saint-Pierre*, en trois *Journées*, et à quarante-trois personnages.

Le Mystere de *La vie de Monseigneur Saint-Fiacre*, à vingt-trois personnages, au milieu duquel on trouve une Farce, à six autres interlocuteurs, et dont le style est fort libre, dit le Duc de La Valliere.

Le Mystere de *Saint-Denys et de ses Compagnons*, à vingt-six personnages.

Le Mystere de *La vie de Madame Sainte-Genevieve, divisé en onze miracles*, et à quarante et un personnages.

Ces neuf Pieces sont manuscrites, de la même main, rassemblées dans un même volume, et paroissent être du même Auteur. On ne sait pas si elles ont été représentées.

Le Mystere de *La vie de Monseigneur Saint-*

Laurent et son Martyre, *avec celui de Monseigneur Saint-Hipolyte*, à cinquante-six personnages.

Le Mystere de *La vie de Marie-Magdeleine*, *contenant plusieurs beaux miracles*, &c. à vingt-deux personnages.

« L'Histoire de Sainte-Suzanne, exemplaire » de toutes sages-femmes et de tous bons » juges, » à quatorze personnages.

On ignore les dates et quels furent les Auteurs de ces trois Pieces. On ne sait pas plus si elles ont été jouées ou imprimées.

En 1475, fut imprimée, à Paris, la Moralité *du Bien-avisé et du Mal-avisé*, à cinquante-sept personnages, qui sont, Dieu, les Anges, les Diables, les Vertus et les Vices, dans plusieurs caracteres et sous différens noms.

Cette Piece a environ huit mille vers.

En 1480, fut jouée à Tours, et imprimée aussi à Paris, la Moralité de *L'Homme pécheur*, à soixante-quatre personnages, et d'environ vingt mille vers.

En 1492, fut imprimée seulement, la Moralité « de l'Homme produit par Nature au monde, et » qui va en Paradis, par neuf Journées. »

Le sujet et les personnages de ces trois Pieces sont à-peu-près les mêmes que ceux de *L'Homme juste et l'Homme mondain*, de Simon Bougouin.

En 1500, on imprima la Moralité du *Mauvais Riche et du Ladre*, ou *Lazare*, à douze personnages, et d'environ huit cents vers.

En 1502, parut la Moralité des *Blasphémateurs du nom de Dieu*, par personnages.

Tout ce que l'on sait de cette Piece, c'est qu'elle fut composée « pour appuyer les Ordon- » nances des Rois Philippe-Auguste et Saint- » Louis, ainsi que les remontrances du Clergé, » contre les excès sacriléges du peuple qui ne » cessoit de blasphêmer. Le Théatre concouroit » alors avec le Gouvernement, et même avec » l'Eglise, pour exercer une censure publique » sur les mœurs, » disent les Auteurs de l'Histoire universelle des Théatres.

En 1505, fut faite la Moralité de *Mundus, Caro, Demonia*, « en laquelle verrez les durs » assautz et tentations qu'ilz font au Chevalier » Chrétien, et comme par conseil de son bon » esprit, avec la grace de Dieu, le vaincra, et, » à la fin, aura le Royaume de Paradis ; et est à

» cinq personnages, le Chevalier, la Chair, » l'Esprit, le Monde et le Diable. »

Ce sujet ressemble encore à ceux des Moralités de *L'Homme juste et l'Homme mondain*, du *Bien-avisé* et *Mal-avisé*, de *L'Homme pécheur* et de *L'Homme produit par Nature au monde*, citées plus haut.

En 1535, la Moralité de *L'Enfant Prodigue* fut *translatée du latin en françois, selon le texte de l'Evangile.*

Elle contient douze personnages, et environ quinze cents vers.

En 1536, la Moralité « d'une pauvre Villa» geoise, laquelle aima mieux avoir la teste cou» pée par son pere, que d'être violée par son » Seigneur, fut faite à la louange et honneur des » chastes et honnestes filles. »

Un Seigneur de Village veut jouir de la fille d'un de ses Paysans : il essaie des présens, des menaces ; rien ne lui réussit. Il est prêt à l'enlever à force ouverte. La fille demande un moment pour parler à son pere, qu'elle prie de lui trancher la tête, plutôt que de l'abandonner à son déshonneur. Le Seigneur entend cette gé-

néreuse résolution : il renonce à son projet, admire la vertu et le courage de cette nouvelle Virginie, la couronne de fleurs, et, pour toujours, l'affranchit de toute servitude, ainsi que son pere.

En 1540, parut « l'Histoire de l'Enfant in-» grat, ou Miroir et Exemple des mauvais En-» fans envers leurs Peres et Meres, contenant » encore comme les Peres et Meres se détruisent » le plus souvent par l'avancement de leurs En-» fans, qui souventefois se décongnoisent ; le » tout par personnages. »

Un Pere et une Mere, bons Bourgeois, se sacrifient pour former un établissement avantageux à leur fils. Ils le marient à la fille d'un Seigneur, et lui donnent tout leur bien. Aussitôt après la noce, où l'on s'est bien diverti et où l'on a joué une Farce fort gaie, comme on en jouoit souvent dans ce tems-là, tout au milieu d'un sujet très-sérieux, le Pere et la Mere du jeune homme se trouvent ruinés sans ressource, et obligés d'avoir recours à lui dans leur misere. Il les traite avec mépris et dureté, et ne leur accorde qu'un peu de pain bis, affectant même de

se repaître à leurs yeux d'un excellent pâté qu'il se fait servir. Le Pere, indigné, maudit son fils, et implore la justice de Dieu contre lui. A peine l'ingrat a-t-il ouvert le pâté, qu'un crapaud monstrueux s'en échappe : il va s'attacher à son visage, qu'il couvre en entier, et d'où aucun effort humain ne peut l'arracher. Ce fils dénaturé reconnoît alors son tort. Il s'adresse à son Curé, pour en obtenir le pardon : celui-ci l'envoie à l'Evêque, et l'Evêque au Pape. Enfin, bien repentant, il est absous, délivré de l'affreux reptile, signe de la vengeance céleste, et il se réconcilie avec ses parens.

La même année fut imprimée, à Lyon, « la » Moralité de l'Enfant de perdition, qui tua son » Pere, pendit sa Mere, et enfin se déses- » péra. »

C'est tout ce que l'on sait sur cette Piece.

Le Las d'Amour divin, Moralité en deux actes, avec Prologue et à huit personnages, fut imprimée à Rouen. On ne sait quand, de qui elle est, ni si elle fut jouée.

Le sujet en est purement Mystique. C'est le Mariage de Jésus avec l'Ame ; la part que celle-

ci prend aux souffrances de Jésus, et enfin leur union éternelle dans la Gloire et la Béatitude.

La Réformation des Tavernes et Cabarets, destruction de Gourmandise, Moralité à douze personnages, est aussi sans date et sans nom d'Auteur.

« Il est vraisemblable qu'elle avoit pour objet » de présenter, sous une apparence de justice et » de religion, un Réglement de Police, que » les troubles des regnes de Henri II et de » Henri III rendoient nécessaire pour empêcher » les assemblées et les attroupemens des fac» tieux, » disent les Auteurs de l'Histoire universelle des Théatres, qui ne manquent jamais « d'observer combien le Gouvernement se ser» voit avec utilité des Spectacles, pour disposer » l'opinion publique et faire entrer les Citoyens » dans ses vues politiques. »

La Moralité de *La Vendition de Joseph*, quoiqu'imprimée séparément; mais sans date, n'est qu'un fragment du Mystere de *L'Ancien Testament*, dont nous avons parlé à son rang.

La Moralité et figure sur la Passion de N. S. J. C., à onze personnages bien dévots, manuscrite

crite, et de 1544, paroît être différente des Mysteres de la Passion que nous avons rapportés; mais on en ignore l'Auteur.

On donna aussi le nom de Moralité à une Piece dont le sujet est la Fable d'Echo et Narcisse : elle est intitulée, *La Mort de Narcissus*, à trois personnages, qui sont, Narcisse, Echo et l'Amour. On ne sait quel en est l'Auteur, dans quel tems elle fut composée, ni si elle a été représentée; mais elle se trouve imprimée dans un Ouvrage qui a pour titre : *La Fontaine des Amoureux*.

Le Duc de La Valliere place vers 1680, une Pastorale sur *La Naissance de J. C.*, à vingt-quatre personnages; une *Adoration des trois Rois*, et onze *Discours Tragiques, en vers, sur la Mort de J. C.*, tirés de l'Evangéliste Saint-Jean, et qui se jouent aussi par personnages. Il prétend qu'ils sont tout-à-fait « dans le goût » des premiers Mysteres. »

Tel fut chez nous l'Art Dramatique, jusques vers le milieu du seizieme siecle. On n'a point encore apperçu le germe du genre Tragique dans tout ce que nous venons de rapporter. Ce-

pendant, il est assez généralement reçu de regarder les *Mysteres* comme les Tragédies du tems. Quelle distance inconcevable de ces Pieces informes, sans aucune regle, sans la moindre vraisemblance, où les mœurs et les bienséances étoient violées sans cesse, où l'on ne s'exprimoit pas même dans un idiome fixe ; mais où l'on se servoit d'un langage barbare, que l'on hérissoit de mauvais latin : quelle distance de ces monstruosités à nos chef-d'œuvres des dix-septieme et dix-huitieme siecles ! Quant aux *Moralités*, qui ne sont que des imitations assez fidelles, que les Enfans-sans-Souci firent des Mysteres, pour rivaliser les Confreres de la Passion, on les a comparées à nos *Drames*, tenant du genre Tragique et du genre Comique, sans être ni de l'un, ni de l'autre. On y employoit, le plus souvent, des êtres métaphysiques qui agissoient allégoriquement ; mais aussi quelquefois des êtres réels, dont les modeles existoient dans la Société. Nous n'en avons point donné d'Extraits, croyant les avoir suffisamment fait connoître par ceux de M. Le Grand, que nous avons rapportés plus haut ; car, quoique les épo-

ques soient éloignées, on ne peut douter que les Pieces du tems dont il s'est occupé, et celles qui nous occupent maintenant, ne soient absolument du même genre, qui, selon que nous l'avons observé comme lui, a bien plus dégénéré qu'il ne s'est perfectionné dans la suite de sa durée. Les Moralités eurent les mêmes défauts que les Mysteres : elles ignorerent, ou braverent comme eux toutes les convenances, et ne parlerent pas un meilleur langage; aussi furent-elles comprises dans la proscription de ces Pieces dévotes, qui leur avoient servi de modeles.

Nous nous arrêterons à cette époque, réservant pour le Volume suivant l'examen de ce que fut la Tragédie en France, depuis la chûte des *Mysteres* et des *Moralités* jusqu'au siecle de Corneille; c'est-à-dire, au moment du plus haut degré de perfection de l'Art de peindre les passions humaines. Cet Examen fera connoître Jodelle, Garnier, Hardy et tous les Auteurs Tragiques leurs contemporains, qui précéderent et suivirent Mairet, du Ryer et Rotrou, et qui ne sont aujourd'hui connus que pour avoir ouvert la carriere à cès anciens Maîtres de l'Art.

Nous nous occuperons ensuite de la Comédie, en remontant également jusqu'à son origine, en l'examinant dans tous ses progrès, et en parcourant ses différentes divisions.

Fin du premier Volume.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le premier Volume des *Essais historiques sur l'origine et les progrès de l'Art Dramatique en France*, faisant suite à la *Petite Bibliotheque des Théatres*; Ouvrage dont la premiere année vient de finir, et qui s'est continué avec un succès mérité, depuis les premiers numéros jusqu'aux derniers. Ce nouveau Volume, rempli de recherches intéressantes, ne peut qu'ajouter beaucoup à l'agrément et à l'utilité de cette Collection.

Fait à Paris, ce 8 Décembre 1784.

CAUSSIN.

DE L'IMPRIMERIE DE LA VEUVE VALADE.

